

COUR DE CASSATION.

SECTION DES REQUÊTES.

AFFAIRE du Corsaire L'AVEUTURIER,

Contre les Chargeurs du navire l'EUROPE.

ÉCOLE
DE CAVALERIE,
CONTENANT
LA CONNOISSANCE,
L'INSTRUCTION
ET LA CONSERVATION
DU CHEVAL.

PAR M. DE LA GUERINIÈRE.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez MAGIMEL, Libraire, quai des Augustins ;
Et à METZ, chez COLLIGNON, Imprimeur-libraire.

AN XI. — 1802.



ÉCOLE
DE
CAVALERIE.
TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Hippostéologie, ou traité des os du cheval.

QUOIQUE cette partie ait été traitée par plusieurs auteurs, on peut assurer cependant qu'aucun n'a été copié dans cet ouvrage, et que la description de chaque os a été faite sur le squelette même du cheval.

Pour suivre l'ordre auquel on s'est assujéti, ce chapitre sera divisé en trois articles, dont le premier traitera des os de l'avant-main; on parlera des os du corps dans le second; et nous examinerons ceux de l'arrière-main dans le troisième.

Mais avant que d'entrer en matière sur les os du cheval, il est à propos d'expliquer quelques termes qui pourroient sembler barbares, mais dont nous serons obligés de nous servir dans la suite, parce qu'ils sont consacrés.

Toutes les parties du corps de l'animal peuvent se rapporter à une seule, comme la plus simple, que l'on nomme FIBRES, FIBRILLE, FILAMENT, FIL ou FILLET. C'est une partie étendue en longueur et à laquelle l'imagination donne peu d'épaisseur et encore moins de largeur.

Selon que ces fibres sont différemment arrangées, on leur donne différents noms, parce qu'elles forment différentes parties.

Lorsqu'elles sont plusieurs ensemble, rangées sur un plan parallèle, croisées et entrelassées par d'autres perpendiculaires ou obliques, elles forment les membranes.

Sont-elles rangées plusieurs ensemble en forme de cylindre, comme les douves d'un tonneau, et entrelassées par d'autres fibres, ou en orle* ou spirales, elles forment des tuyaux que l'on appelle vaisseaux.

Imaginez un vaisseau replié autour de lui-même en forme de peloton, lequel se divise à la sortie en deux branches, dont l'une sépare une liqueur superflue ou nécessaire à d'autres usages, et l'autre rapporte à la masse du sang le reste de la liqueur qu'il a apportée, et vous aurez l'idée de la glande, que les anatomistes appellent *conglobée*.

Si le vaisseau sépare une liqueur superflue, comme l'urine, la sueur, etc. on l'appelle EXCRÉTEUR; s'il sépare une liqueur utile, comme la bile, la salive, on le nomme SECRÉTEUR.

De l'amas de plusieurs de ces glandes réunies, naissent les conglomérées.

Les fibres réunies en un seul faisceau blanc, qui remonte jusqu'au cerveau, en se joignant à d'autres, semblablement compactes et serrées, sans

* Orle, est la figure que décrit la ligne qui passeroit dans toutes les dents d'une roue d'horloge.

former de cavité sensible dans les troncs, après la réunion de plusieurs de ces paquets joints ensemble, sont les nerfs destinés à porter le sentiment et peut-être le mouvement dans toutes les parties.

On en trouve dans le même ordre, qui par leur réunion, forment aussi un corps blanc, mais devenant plus lâches, moins serrées par une, quelquefois par les deux extrémités, forment une masse en substance rougeâtre, par le sang dont elle est abreuvée, que l'on nomme muscle ou chair, et le corps blanc s'appelle *tendon*.

Lorsque cette masse rougeâtre ne s'y trouve point, et que ces fibres ne viennent point prendre leur origine dans le cerveau, ce ne peut être qu'un ligament; ils servent communément à unir deux os ensemble, et quelquefois à donner attache à quelque viscére.

Un muscle a quelquefois deux tendons, et un tendon se trouve aussi quelquefois entre deux extrémités musculées: ces mêmes fibres musculées, imitant la figure circulaire ou d'un anneau, s'appellent SPHINCTÈRES, du mot grec σφιγκτηρ, qui signifie ANNEAU.

De ces vaisseaux, il en est qui ont naturellement et sans interruption un bâtiment ou une vibration que l'on appelle *pouls*, à PULSU; ce sont les artères qui portent le sang du cœur à toutes les parties du corps; celles qui le rapportent des extrémités, n'en ont point, et s'appellent *veines*.

Il y a encore d'autres vaisseaux destinés à porter ou contenir d'autres liqueurs, mais ils ont tous le nom commun de SECRÉTEURS ou EXCRÉTEURS, et la liqueur qu'ils contiennent, suivant sa qualité, en caractérise le nom particulier.

L'anatomie moderne a pourtant donné à ceux

destinés à la circulation de la limphe, celui de veines et d'artères lymphatiques.

On entend par limphe, la partie du sang qui se coagule dans la poëlette, et se liquéfie à une chaleur douce, au lieu qu'elle se durcit à un feu violent.

Lorsque ces mêmes filamens se trouvent dans un degré de compaction plus serré que les ligamens, et abreuvés d'un suc visqueux et gluant, ils ont beaucoup plus de ressorts, et sont propres à servir de coussins à des parties plus dures, plus solides et plus cassantes; savoir: les os, qui se froisseroient continuellement par le contact et se briseroient promptement, s'ils n'en étoient revêtus à chacune de leurs extrémités, qui peuvent être sujettes au contact d'un os voisin; c'est à cet emploi que sont destinés ces cartilages: l'humidité gluante et visqueuse dont ils sont abreuvés, venant à se dessécher, ils acquièrent souvent la dureté des os, et le deviennent même avec le temps.

L'os enfin se forme de la réunion de quelques fibres, comme le cartilage, mais beaucoup plus serrées, et qui, laissant par conséquent moins de passage au suc qui pourroit les humecter, se dessèchent plus vite.

Des deux substances qui se remarquent dans l'os; l'une, que les anatomistes appellent *vitree*, est cassante, et l'autre spongieuse; on peut en entrevoir la raison, sur les mêmes principes que nous avons avancés.

On considère dans l'os des éminences et des cavités.

Les éminences ont deux sortes de noms, *apophise* et *épiphise*.

L'*apophise* est une éminence, saillie, ou iné-

galité de l'os, faite par l'expansion ou prolongation des fibres, même de l'os.

L'*épiphise* est un os enté sur un autre, mais plus petit que celui sur lequel il est enté, et qui s'articule sans mouvement, à la faveur d'un cartilage mince qui les unit, et ne fait des deux os qu'une pièce solide. Ce cartilage venant à s'ossifier soi-même, comme nous avons dit que cela arrivoit quelquefois, l'*épiphise* devient pour lors *apophise*.

Les cavités de l'os ont plusieurs sortes de noms; mais comme ils sont pris de leur figure, nous en passerons les définitions, qui seroient plus obscures que ce que nous voudrions définir; car qui ne sait pas ce que signifie *trou*, *canal*, *fosse*, *sinus* ou *cul-de-sac*, *échancrure*, *sinuosité* ou *sillen*, *scissure* ou *gouttière*, etc?

Il s'agit plutôt de savoir à présent de quelle manière tant de pièces d'os, dont le corps est composé, sont unies ensemble.

On en distingue de deux sortes; savoir: articulation avec mouvement, et articulation sans mouvement (ou jonction, c'est la même chose).

L'articulation avec mouvement, se fait de deux manières; l'une par genou, l'autre par charnière.

Les mécanistes appellent *genou*, le mouvement d'une boule ou sphère dans une cavité presque sphérique, qui, par conséquent, se meut circulairement et en tout sens; cette dénomination est absolument impropre, car le *genou* d'aucun animal ne se meut de cette manière, mais ce terme étant universellement consacré à cette manière de mouvoir, et y ayant d'autres parties dans l'animal où cette articulation se trouve, nous en conserverons l'expression.

La charnière est un mouvement limité à décrire une portion de cercle, à aller et venir en un seul sens, comme celui des charnières de tabatières, des couplets de portes, ou même de celles qui roulent sur des gonds, dont il se trouve des exemples dans le corps.

L'articulation sans mouvement, s'appelle *suture* ou *commis sure*; c'est lorsque les inégalités de deux os se reçoivent réciproquement dans leurs cavités, comme les dents dans leurs alvéoles, les os du crâne les uns avec les autres, les épiphises avec leurs os, quoiqu'il y ait un cartilage entre deux; il est donc aisé de voir que l'on appelle suture, ce que les ouvriers appellent *mortoise* et *queue d'aronde*.

Quelques anatomistes ont donné plusieurs autres espèces d'articulation; mais comme il est aisé de voir, en faisant quelque attention, qu'elles se rapportent nécessairement à une de celles que nous venons d'expliquer, nous les passerons sous silence; nous irons tout de suite au détail des os de l'avant-main, et nous commencerons par ceux de la tête.

ARTICLE PREMIER.

Des os de l'avant-main.

DE LA TÊTE.

La tête est une boîte osseuse composée de plusieurs pièces, dont l'usage est de contenir les principaux organes des sens et de les défendre par sa dureté contre les chocs violens qu'ils pourroient recevoir des corps extérieurs. Elle est composée de deux pièces principales; savoir: la mâchoire supérieure et l'inférieure. La mâchoire supérieure

(ou le crâne) est composée de vingt-six os, que l'on ne peut reconnoître tous, qu'en brisant le crâne d'un poulain très-jeune; leurs jointures ou sutures en font cependant distinguer plusieurs assez aisément les uns des autres, sur-tout dans les jeunes sujets.

En considérant de face un crâne de cheval décharné, posé horizontalement sur une table, et dont on a détaché la mâchoire inférieure, les deux premiers os qui se présentent par leur extrémité antérieure, sont les maxillaires, lesquels font les deux côtés de la face du cheval. Nous appellerons face au cheval, toutes les parties contenues depuis la partie supérieure des yeux jusqu'au bout du nez, y compris ce qui est couvert par la lèvre supérieure. Ces os sont percés dans leur partie latérale moyenne d'un trou ou plutôt d'un canal qui donne passage à un nerf assez gros, qui vient de la quatrième paire du cerveau; chacun de ces os est percé dans sa partie inférieure de dix trous, que l'on nomme *alvéoles*, destinés à loger les dents, savoir les six machelières ou molaires à la partie postérieure, à un pouce ou environ de distance du crochet, dans les mâles, et un peu plus avant la dent des coins; ensuite une mitoyenne, et une des pièces à la partie antérieure, dont les qualités, qui sont utiles pour la connoissance de l'âge, sont détaillées dans le chapitre de l'âge; nous ajouterons seulement ici que ces dents de devant ne servent point à l'animal pour mâcher; il s'en sert pour couper le fourrage et ramener l'aliment par le moyen de la langue et des autres muscles de la bouche vers les grosses dents postérieures, pour les broyer.

Ces deux os à la partie antérieure, forment, par leur réunion, un petit canal court et contourné,

par où sortent les veines du palais, qui vont se perdre dans les lèvres.

Au-dessus de ces os s'en présentent deux autres, qui ont la figure d'un bec d'aigle par le bout; ils sont séparés l'un de l'autre par une longue suture qui traverse le front et remonte jusqu'au sommet; on appelle cette suture la suture droite ou sagittale; ces deux os s'appellent *les pinnes du nez*, et sont articulés chacun de leur côté avec les os maxillaires par une suture qui en porte le nom, et est dite, *suture pinnale*; ces os en leur place forment une espèce de cœur.

La suture sagittale, en remontant vers le sommet, sépare deux autres os, qui sont ceux du front, placés directement sous l'épi ou molette, entre les deux yeux. Chacun de ces os a une apophyse ou saillie, qui fait une grande partie de l'orbite ou contour de l'œil; cette apophyse a un trou, par où sort un nerf qui va au périerâne.

En remontant plus haut, la même suture sagittale traverse deux os, qui paroissent triangulaires, parce qu'ils portent une figure de triangle imprimée sur leur substance, mais qui ne circonscrit point toute leur étendue, qui est beaucoup plus grande; on les appelle *pariétaux*, parce qu'ils sont placés aux deux côtés du front.

Cette suture se va enfin terminer à l'os du toupet, où naît le poil, qui porte le même nom.

Les pariétaux sont séparés du coronal par la suture transverse, ainsi appelée, parce qu'elle est droite, et traverse la face horizontalement; et le coronal l'est des pinnes du nez par l'arcuale, nommée ainsi à cause de sa figure d'arc.

Les os des tempes sont convexes en dehors et concaves en dedans. A leur partie latérale externe, ils produisent une longue apophyse qui est coudée

et va fermer l'orbite, en se joignant avec la saillie de l'os maxillaire, et cette jointure étant recouverte d'un os fort long triangulaire, qui est l'os de la pommette, ils forment l'arcade appelée *zigmoma*. Dessous cette apophyse, est une cavité destinée à recevoir le condyle de la mâchoire inférieure; et derrière cette cavité, un talon, pour y retenir la mâchoire; ce talon s'appelle *apophyse mastoïde*.

Derrière cette apophyse mastoïde, il s'en trouve une autre longue et pointue comme une aiguille, que l'on nomme *stiloïde*.

De ces apophyses stiloïdes, qui portent leur direction vers le nœud de la gorge, partent deux os qui vont à la partie antérieure du gosier, lesquels s'unissent à angle aigu avec deux autres plus courts, à cause de leur figure, on nomme *les pilons*. Sur les extrémités supérieures de ceux-ci, s'en articule un autre qui ressemble à une fourche à deux fourchons, et donne, à cause de cela, à tout cet assemblage d'os, le nom commun de *fourchette*. Cet os est appelé par les anatomistes, *hyoïde*; c'est celui qu'on trouve à la racine des langues de mouton.

Derrière le toupet se trouve un os d'une figure singulière; car la tête étant renversée et couchée aussi horizontalement, en regardant de face la partie postérieure du crâne qui est remplie par cet os, il représente assez parfaitement la tête d'un bœuf; son nom est *l'occiput*; il y a trois trous principaux et quatre apophyses: le plus grand des trous s'appelle *ovale*, et donne passage à la moelle allongée, qui est la prolongation de la substance du cerveau, qui règne jusqu'à la troisième ou quatrième vertèbre de la queue; les deux autres trous donnent passage aussi à la

moelle spinale et à la septième paire de nerfs, lesquels vont à la langue, à la gorge, et à l'os hyoïde.

Des quatre apophyses ou saillies, les deux plus grosses sont lisses et arrondies, et sont connues sous le terme consacré de *condyles*; les deux autres qui sont plus longues, auront le nom de *cornes*, dont elles représentent la figure.

Il est à ce même os une cinquième saillie ou apophyse, qui se recourbe en dessous, pour servir de base au cerveau: elle n'a point d'autre nom que celui d'*avance occipitale*.

Dans sa partie interne il se trouve une petite lame mince, qui sert de cloison pour séparer le cerveau du cervelet: on l'appelle *la cloison*.

En considérant toujours la base du crâne renversée, le premier os qui suit l'avance de l'occiput est le sphénoïde, dérivé d'un mot grec qui signifie coin, lequel achève, avec un autre os que nous allons nommer, *la base du crâne*. Cet os a deux principales apophyses ou saillies, qu'on nomme *ailes*, à cause de leur figure: ces ailes s'élargissent vers le palais, et au bout du plus épais de ces rebords, se trouve un petit crochet ou une espèce de poulie fixe, par où passe le tendon du péristaphilin, muscle destiné à relever la luvette.

Du milieu de cet os part une autre lame osseuse, tranchante d'un côté, sillonnée de l'autre, en forme de gouttière, longue et mince comme un poignard, laquelle va finir à la simphise ou réunion des os maxillaires. Cet os est dit *vomer*, par la ressemblance qu'il a au soc d'une charrue.

De cet os tout spongieux se prolongent quatre lames osseuses percées d'une infinité de petits trous, et repliées comme des cornettes, attachées aux parois

internes des maxillaires, deux de chaque côté du vomer: nous les appellerons *les cornets du nez*.

Le vomer allant s'insérer par son extrémité aux os maxillaires, s'attache en passant aux os du palais, lesquels sont enfermés entre les ailes du sphénoïde et les os maxillaires. Ces os du palais ont chacun un trou, que l'on appelle *gustatif*, parce que les nerfs du goût passent par ce trou; à leur réunion l'un avec l'autre, ils forment un petit bec où s'attache la luvette.

Nous venons de voir tous les os qui se trouvent situés sur une même ligne depuis une extrémité du crâne jusqu'à l'autre, tant en dessus qu'en dessous; il nous en reste trois de chaque côté, pour achever le contour de la face du crâne. Deux de ces os forment une grande partie de l'orbite, et sont articulés avec l'os maxillaire par une suture; l'un s'articule de plus avec une des pinnes du nez et le coronal, et s'appelle *l'os du grand angle de l'œil*, c'est celui qui est le plus près du front. Dans cet os est creusé un petit canal pour le sac lacrymal: sur le rebord que forme l'orbite, est une échancrure pour le passage d'un cordon de nerfs qui va aux muscles et au globe de l'œil. L'autre os à côté, a une apophyse ou saillie, qui par sa production achève une grande partie de l'orbite, fait le petit angle, et forme la moitié de cette arcade qui fait une espèce d'anse à la tête. Cet os est l'os de la pommette.

Enfin le troisième et dernier des os apparens du crâne, est un os enclavé dans la partie inférieure et postérieure de l'os des tempes, et fermé par la base d'une corne de l'os occipital: cet os est nommé *pierreux* par les uns, et *éponge* ou *spongieux* par d'autres; sa dureté ne laisse pas d'être assez considérable, il est fort irrégulier et composé de plusieurs parties qui ont chacune leur nom. Cet os est

cieux, et sa cavité se nomme *chambre intérieure de l'oreille*; le conduit s'appelle le *tuyau*. Ceux qui seront curieux de connoître parfaitement la mécanique de cette partie, consulteront l'ouvrage de M. du Verney, qui en a fait un traité fort savant; nous nous contenterons de dire que c'est dans cette chambre intérieure que sont renfermés les principaux organes de l'ouïe, lesquels sont osseux, membraneux et musculeux; les osseux, que l'on ne peut voir sans briser le crâne, sont au nombre de trois; l'étrier, l'enclume et le marteau, nommés ainsi à cause de leur figure.

Le dernier des os de la tête, est l'os de la mâchoire inférieure; sa figure est assez connue, la partie antérieure s'appelle *le menton*, où sont logées dans autant d'alvéoles, huit dents, y compris les crochets, dont le nom et la description ont été donnés dans le chapitre de l'âge. Depuis le crochet jusqu'aux molaires, qui sont six de chaque côté, il y a un intervalle qui est la place où se met le mors, lequel est recouvert par la gencive; c'est en cet endroit que se trouvent les barres; on voit à la partie latérale externe, une espèce de trou, qui est le débouché d'un canal appelé *conduit mentonnier*, par où passe un gros rameau de nerfs qui en distribue un surgeon à chaque dent.

Les deux apophyses larges de la partie postérieure de cet os qui forme la gâchette, sont partagées en deux autres apophyses, dont celle qui a une tête s'appelle *condille*, et s'articule par charnière dans une fosse de l'apophyse mastoïde; mais comme cette charnière est mobile elle-même comme dans une espèce de coulisse, elle forme un mouvement ovalaire ou elliptique qui imite le genou, quoiqu'il ne l'en soit pas un. L'autre apophyse se nomme *coronoïde*, et donne attache à de forts muscles qui

viennent des tempes. A la partie interne de cette mâchoire on voit deux grands trous, qui sont l'entrée des conduits mentonniers.

Il est à remarquer que la mâchoire inférieure est plus étroite que la supérieure de la largeur des deux rangs des dents supérieures, puisque la ligne externe, qui passeroit sur le bord des dents molaires de la mâchoire inférieure de chaque côté, vient frapper précisément contre la ligne interne des supérieures: la raison en est, que celles-ci sont destinées à broyer les alimens; c'est pourquoi il n'en est pas de même des antérieures, qui, servant à trancher, sont posées juste l'une sur l'autre, comme des forces. Cette mâchoire est la seule mobile.

Des os du cou ou vertèbres.

On appelle *vertèbres* tous les os qui, depuis la nuque, forment une espèce de chaîne, jusqu'au bout de la queue.

Le cou en a sept; la première s'appelle *atlas*, en mémoire sans doute de ce fameux héros, que l'histoire antique nous assure avoir porté le globe de l'univers. Cette vertèbre est composée de sept apophyses, quatre antérieures ou supérieures, qui forment une cavité ovalaire, où la tête s'articule par un genou, ayant mouvement libre en tous sens, limité pourtant par ces mêmes apophyses, pour ne point comprimer la moelle allongée qui passe par un large trou, qui se trouve au fond de cette cavité, deux apophyses latérales, qui ressemblent assez à des oreilles de chien, sur-tout par la partie supérieure; et une autre inférieure ou nasale, parce qu'elle ressemble parfaitement à un bout de nez.

La deuxième vertèbre s'appelle *le pivot*, parce que cette première, qui est assez fortement serrée contre la tête, tourne dessus comme sur un pivot:

elle a aussi sept apophyses, dont la première s'appelle *odontoïde*, parce qu'elle ressemble à une dent: elle sert de pivot à la tête par le moyen de la première vertèbre, qui tourne sur celle-ci à droite et à gauche: deux larges côtes se trouvent au côté de celle-ci, que l'on appelle *condiles*; deux latérales ou épinenses, la nasale qui est beaucoup plus grande que celle de la première vertèbre, et la postérieure ou stomacale, parce qu'elle représente d'un certain sens très-parfaitement un estomac de volaille, dont on a levé les ailes et les cuisses.

Cette vertèbre, aussi bien que toutes les autres jusqu'au bassin, sont percées d'un canal pour le passage de la moelle allongée. Sous la base de l'apophyse nasale, est une large cavité ronde, où roule une tête parfaitement ronde de la troisième vertèbre; ainsi cette vertèbre s'articule avec la première par charnière, et avec la troisième par genou, aussi bien que toutes les suivantes qui s'articulent par genou.

Les cinq autres ont chacune une tête et une cavité ronde, par lesquelles elles s'articulent ensemble par genou.

Pour achever l'avant-main, il nous reste à parler des extrémités antérieures, que nous pourrions subdiviser en cinq parties; savoir, l'épaulé, le bras, le genou, le canon et le pied.

L'épaulé est composée de deux os. Le premier s'appelle l'*omoplate*, les bouchers l'appellent *palle-ron*, prétendant, parce qu'il est plat, qu'il a la figure d'une poêle. Le deuxième est l'*humérus*, ou proprement l'*os de l'épaulé*.

L'omoplate est un os triangulaire d'environ un pied de longueur, assez plat dans toute son étendue, un peu concave du côté qui est appuyé sur les

côtes,

côtes, et convexe de l'autre côté. Sur le côté convexe est une saillie ou apophyse longue, que l'on appelle l'*épine*. Cette épine qui sépare les deux côtes les plus longs de ce triangle, vient finir avec eux à une espèce de tête ronde creusée sphériquement pour recevoir la tête de l'humérus.

L'humérus est un os plus court que le précédent, mais plus fort; plus gros, et un peu contourné en S. Cet os est creux et contient beaucoup de moelle; il s'articule avec le précédent par genou, et sert à faire le mouvement que l'on appelle *chevaler* dans les chevaux. Cet os a, vers le milieu de sa longueur, une saillie éminente, ronde, convexe d'un côté, et concave de l'autre, qui donne attache à des muscles: l'autre extrémité finit par deux têtes ou condiles séparés à la partie postérieure par une scissure ou rainure destinée à recevoir une saillie de l'os du coude; avec lequel celui-ci s'articule par charnière.

Le bras fait la deuxième partie; il est composé de deux os qui sont comme soudés ensemble; le plus gros est le rayon, et l'autre qui forme une espèce de talon, est ce que nous avons appelé le *coude* ou *cabitus*.

Le genou est la troisième partie: il est composé de sept os qui forment une masse osseuse retenue par plusieurs ligamens; cette multiplicité d'os rend cette articulation beaucoup plus souple. Il seroit trop long pour cet ouvrage, d'en donner ici la description; nous dirons seulement que toute cette masse s'articule avec le bras et avec le canon par charnière, quoique ce soit le genou.

La quatrième partie est le canon, qui est un os plus court que le rayon, mais d'une figure à-peu-près semblable, sur lequel sont soudés à la partie postérieure et intérieure, dans la longueur, aussi

deux autres petits os longs et secs, que nous appelleront *os spinas*.

La cinquième et dernière partie enfin, est le pied, composé de six os; savoir, les deux os triangulaires, l'os du paturon, celui de la couronne, le petit-pied et le sous-noyau.

Les deux os triangulaires sont placés directement derrière la jointure du canon et du paturon, et forment le boulet.

L'os du paturon est un diminutif de l'os du canon, et est le seul.

Celui de la couronne est le diminutif du paturon.

Le petit-pied est un os triangulaire, arrondi par devant. La partie supérieure représente l'empeigne d'une mule de femme, avec un petit bec sur le coude-pied, et l'inférieure représente un fer à cheval. Le sabot dans lequel est renfermé le petit-pied, est une corne dure par-dessous, plus tendre par-dessus, et sillonnée en dedans comme les feuilles qui sont sous la tête d'un champignon.

Quant au corps entier de toute la jambe, y compris l'épaule, il ne s'articule avec aucun os du corps; mais il est attaché avec la partie latérale antérieure de la poitrine, par de forts ligamens et de forts muscles.

ARTICLE II.

Des os du corps.

Le corps est composé de vertèbres, des côtes et de l'os triangulaire appelé *sternum* ou *os de la poitrine*.

Les vertèbres sont des os d'une forme irrégulière, lesquels contiennent cette chaîne qui commence à la nuque et finit au bout de la queue.

Elles ont toutes une saillie épineuse à la partie supérieure, à la différence du cou; les quatre premières croissent par degrés: la quatrième et cinquième sont les plus longues, et forment le garrot; puis elles vont en diminuant jusqu'à la douzième: les six suivantes sont égales.

Elles s'articulent ensemble par genou comme celles du cou, et par un cartilage plus épais.

Sur ces dix-huit vertèbres s'articulent par charnières autant de côtes de chaque côté: voici de quelle façon:

Chaque côté a deux têtes, une ronde, et une plate et lisse; la ronde s'articule dans une cavité sphérique qui est pratiquée dans la partie postérieure et inférieure de la vertèbre qui est la plus proche du cou, et elle s'articule sur la suivante, qui est du côté de la croupe, par sa tête plate, qui fait un double jeu nécessaire pour le mouvement de la poitrine; ainsi il y a dans cette articulation, charnière et genou.

A l'extrémité de chacune des côtes, se trouve un cartilage fort, et cependant un peu souple, lequel se confond avec les extrémités cartilagineuses d'un os ou de plusieurs os, qui, avec l'âge, s'ossifient en un, que l'on appelle *sternum* ou *triangulaire*, parce qu'étant détaché de la partie osseuse des côtes, il représente une échelle triangulaire qui n'auroit qu'un montant, lequel seroit dans le milieu.

Il n'y a que les neuf premières côtes qui s'articulent immédiatement avec cet os, les autres se joignent au cartilage de la neuvième par de longues expansions cartilagineuses couchées les unes sur les autres.

L'os de la poitrine appelé *sternum*, est le point de réunion de toutes les côtes à leur partie inférieure. Cet os finit vers le ventre par un cartilage

palatu comme l'extrémité d'un poignard, ce qui lui a fait donner le nom de *siphoides*, du mot grec *Σιφή*, épée.

Après les dix-huit vertèbres qui soutiennent les côtes, s'en trouvent six autres que l'on nomme *lombaires*, des *lombes* ou *reynons*. Ces six vertèbres sont assez semblables entr'elles, mais figurées différemment de celles du coffre; on les distingue de toutes les autres, parce qu'elles n'ont que trois saillies grandes, larges, et plates, deux latérales et une supérieure, qui est la plus large et la plus courte. Le corps de la vertèbre est percé, comme toutes les précédentes, pour le passage de la moelle allongée: elles s'articulent aussi par genou, mais il arrive quelquefois, par maladie, qu'elles s'ossifient plusieurs ensemble.

ARTICLE III.

Des os de l'arrière-main.

LES os de l'arrière-main comprennent l'os sacrum, les os des îles ou des hanches, les cuisses, le jarrêt, les jambes de derrière, la queue.

L'os sacrum est un os triangulaire un peu recourbé par la pointe, et un peu concave par sa partie inférieure ou interne, convexe par sa partie extérieure. Cet os est une suite de cinq vertèbres ossifiées ensemble naturellement dès la plus tendre jeunesse de l'animal. Ces cinq vertèbres se distinguent encore dans l'adulte, qui est pour le cheval l'âge de quatre ou cinq ans, par les apophyses épineuses ou supérieures qui sont parfaitement conservées: la première même de ces vertèbres conserve aussi les deux apophyses latérales, et les a beaucoup plus fortes que les précédentes. Ces apophyses ont un côté grenu, par lequel elles s'articulent par

suture avec les bords internes de l'os des îles, à la faveur d'une lame cartilagineuse qui en fait le ciment et s'efface avec le temps.

Cet os est percé d'un canal dans sa longueur, pour le passage de la moelle allongée à la partie interne: il y a quatre trous de chaque côté et deux échancrures, une en haut et une en bas de chaque côté, pour la sortie des nerfs sciatiques, qui sont les nerfs de la cuisse.

A l'extrémité de cet os commence la queue, dont les deux ou trois premiers nœuds sont percés encore pour le passage de la moelle; les suivans ne le sont plus, et sont collés les uns aux autres par des cartilages fort gluans; les filamens de nerfs se répandent et parviennent ainsi jusqu'à l'extrémité de la queue. Ces os sont au nombre de dix-sept.

Reste présentement à expliquer les os des îles, de la cuisse et des jambes de derrière.

Les os des îles sont deux, un de chaque côté, qui se joignent dans le quadrupède à la partie inférieure, où naissent les parties génitales dans les mâles, par une suture que l'on nomme *pubis*.

Chacun de ces os est subdivisé en trois par les anatomistes, l'iléon, l'ischion et le pubis.

L'iléon est la partie supérieure, large et évasée comme une palette, qui s'articule par suture avec l'os sacrum.

Le pubis est celle qui s'articule par la suture qui joint les deux os du côté droit et du gauche.

L'ischion est cette pointe postérieure excédante qui vient se terminer dans le milieu de cette grande cavité ronde, que l'on nomme *cotiloïde*, par la ressemblance qu'elle a à une écuelle.

Les traces de cette réunion s'effacent dans un âge si peu avancé, qu'il n'en reste dans l'adulte aucun

vestige. De chaque côté de la suture du pubis, se trouve un large trou appelé, de sa figure ovale, *ovulaire*. Il n'a d'autre usage que de rendre cet os plus léger.

Dans cette cavité cotiloïde, est une grosse tête ronde d'un os fort gros et assez long, creux et plein de moelle. Cet os s'appelle *le femur*. On remarque dans cet os quatre principales éminences ou apophyses. Les deux supérieures qui ne forment qu'une seule marche fourchue, se nomment *le grand trochanter*: c'est la pareille éminence qui, dans l'homme, soutient la culotte. La troisième éminence qui se trouve au-dessus, s'appelle *le petit trochanter*: la quatrième est opposée à celle-ci et à la partie interne, nous la nommerons *apophyse intérieure*. Au bas de cet os, à la partie latérale externe, est une fosse profonde à loger une noix. Toutes ces apophyses et cavités donnent attache à des muscles ou tendons.

L'extrémité de cet os se termine par deux forts condyles, séparés l'un de l'autre par de larges sillons, où sont attachés de courts et forts ligamens qu'on nomme *croisés*.

Cet os s'articule avec le suivant par charnière; cette articulation est ce que nous avons nommé ailleurs *le grasset*, et cette jointure est recouverte par un os, que l'on nomme *la rotule* ou *l'os carré*.

Nous avons appelé l'os qui joint celui-ci, *l'os de la cuisse*. Cet os ressemble à un prisme triangulaire; il est creux et plein de moelle, sa tête supérieure est une épiphise fort inégale; il finit par en bas par trois éminences qui forment deux cavités semi-circulaires fort lisses: c'est pour former une charnière avec un os qui est dessous,

que l'on nomme *la poulie*, parce qu'il ressemble assez par devant à cette machine.

Derrière la poulie est un os que nous avons nommé *la pointe du jarret*.

Sous ces deux s'en trouvent quatre autres petits, qui sont *les osselets*.

Sous ceux-ci, le canon, qui est un peu plus long qu'à la jambe antérieure. Les autres sont semblables à ceux des jambes de devant.

Tous ces os sont recouverts d'une membrane toute nerveuse fort tendue, et par conséquent très-sensible, que l'on nomme *le périoste*: c'est cette membrane qui fait ressentir une douleur si aiguë quand on reçoit un coup sur un os.

Le périoste du crâne a seul un nom particulier, et est formé par l'expansion de plusieurs filets nerveux et membranoux, qui, se détachant de la dure-mère au travers des sutures, vient, par leur nouvelle réunion en une seule membrane, former cette enveloppe autour des os de la tête, et se nomme *péricrâne*.

CHAPITRE II.

Des maladies du cheval.

Nous nous sommes moins étudiés à donner beaucoup de formules et de recettes, et à faire des raisonnemens sur la nature et sur les causes les plus éloignées des maladies, qu'à en donner des définitions claires, nettes et courtes, ou du moins des descriptions exactes, et ce que l'on peut appeler proprement l'histoire d'une maladie. Nous nous sommes

contenus de rapporter succinctement les observations de pratique les plus importantes, et qui avoient du rapport aux maladies que l'on traitoit, sans faire aucune citation des auteurs qui en ont traité, afin de ne point ennuyer. En un mot, nous avons cherché à faire reconnoître sûrement chaque maladie, et à la faire distinguer de celles qui y peuvent ressembler; c'est cette partie que les médecins appellent *le diagnostic*, et dont le manque de connoissance cause de si grands désordres. Après le diagnostic, nous avons expliqué exactement le pronostic le plus que nous avons pu, pour ne point engager mal-à-propos dans une dépense en médicamens, qui excède quelquefois la valeur du cheval; ainsi, ceux qui s'attendent à trouver grand nombre de recettes ou formules, seront trompés. On a choisi parmi celles dont l'expérience nous a assuré le succès, les plus simples, les plus communes et les moins chères, pour éviter, autant que faire se peut, les reproches que l'on a fait aux meilleurs ouvrages qui aient paru sur cette matière; savoir, que leurs drogues étoient trop rares, hors de prix, et que pour le moindre mal il falloit un apothicaire, encore falloit-il que cet apothicaire fût connoisseur en fait de chevaux. Ce que nous indiquons sera peu sujet à cet inconvénient. Tous les apothicaires indifféremment seront d'autant meilleurs, que n'ayant dans leurs boutiques que des drogues choisies pour les hommes, ils ne font point amas du rebut des drogues, et les remèdes en seront plus efficaces, et n'en seront pas beaucoup plus chers.

C'est donc sur la méthode que nous avons le plus insisté. On appelle méthode le point de vue principal que l'on doit toujours avoir devant les yeux pour parvenir à la guérison, pour connoître les

différens mouvemens de la nature qui doivent indiquer le parti qu'il faut prendre, soit pour aider la nature quand ses efforts ne sont pas suffisans pour se délivrer de la maladie, et corriger ou procurer la dépuracion et l'évacuation de l'humeur maligne qui la cause, soit pour ne la point interrompre quand elle opère d'elle-même, soit pour la remettre quand elle se fourvoie totalement de la route salutaire, et même l'arrêter tout court quand elle tend à sa destruction. C'est cette partie que M. de Soleysel a entrevue et tâché de suivre, et qui lui a attiré à juste titre une si grande réputation; mais il y a plusieurs maladies dans lesquelles il semble l'avoir négligée; et le peu d'ordre qu'il a mis d'ailleurs dans l'arrangement de ses matières, l'a obligé à des redites, que la division générale et uniforme qui règne dans cet ouvrage, nous épargne.

Pour les dissertations sur les fermentations différentes que subissent les humeurs dans chaque maladie, sur lesquelles s'est beaucoup étendu *le parfait maréchal*, nous les croyons entièrement inutiles pour la guérison. Il faut laisser les physiiciens s'exercer sur cette matière; et quant aux influences des planètes, nous n'en parlerons point, parce que leur puissance sur les corps terrestres n'a pas encore été démontrée; que cette matière est trop obscure pour entrer dans de si grands détails, et que cette opinion a beaucoup perdu de son crédit dans le siècle où nous sommes.

Les autres auteurs qui ont traité de maréchalerie n'étant point comparables à M. de Soleysel, nous nous abstenons d'en parler. M. de Saunier, dont l'ouvrage paroît depuis, mérite cependant une exception; et nous avouons avec franchise que, quoique dans son livre il ne se soit pas assujéti

à traiter des maladies avec une méthode aussi exacte en apparence que M. de Soleysel, on peut le regarder cependant comme un recueil d'excellens remèdes, que l'on peut employer dans les maladies où il les destine. Nous lui devons d'autant plus cette justice, que nous avons vu avec plaisir que dans presque toutes les maladies que nous avons traitées, nous étions conformes avec cet auteur vraiment expérimenté dans la manœuvre qu'il convient d'y faire, et que nous avons donnée dans nos deux premières éditions qui ont précédé la sienne, dans laquelle nous avons trouvé encore des remèdes que nous avons omis, qui méritent d'avoir place dans la présente édition, et dont l'usage ne peut être qu'excellent.

ARTICLE PREMIER.

Des maladies de l'avant-main.

DU MAL DE TÊTE.

Le nom de cette maladie est un terme si général, que les auteurs qui en ont traité semblent avoir choisi cette expression, plutôt pour sauver leur ignorance dans beaucoup de rencontres où ils voyoient un cheval tourmenté par des douleurs dont la cause leur étoit inconnue, que dans l'intention de caractériser une maladie particulière. Je n'en veux pour preuve que les symptômes vagues et indéterminés auxquels ils donnent à connoître cette maladie; et quand ils ont voulu donner quelque chose de plus précis, il s'est trouvé qu'ils ont parfaitement décrit la maladie que l'on appelle *ictérique* ou *jaunisse*, qui n'est autre chose qu'une effusion de bile universelle, moins perceptible aux chevaux qu'aux hommes, en ce que la peau

dans ceux-ci est colorée de cette humeur prédominante, et le cuir des autres ne peut, à cause du poil qui le recouvre, rendre cette couleur sensible, ce qui fait que l'on ne peut apercevoir de jaune qu'au blanc des yeux et à la partie interne des lèvres.

Les différentes sortes de remèdes de genres différens et même opposés, employés dans les occasions où l'on a vu les chevaux attaqués de cette même maladie, font voir que l'on confondoit diverses maladies sous le même nom, faute d'en bien connoître la nature.

Le mal de tête n'est donc pas maladie par lui-même, il n'est que le symptôme d'une autre, ou son avant-coureur, comme de la gourme, du feu, dont il semble être le caractère particulier, et de plusieurs autres.

Du feu.

Dans le feu, le cheval ne peut fienter; il a la bouche brûlante; la tête lourde, pesante et abrutie; il la laisse aller dans la mangeoire; le poil et le crin lui tombent; et il perd l'appétit: on nomme aussi ce mal de feu, *mal d'Espagne*. Il est vraisemblable que ce mal n'est autre que la fièvre ardente et continue.

Le premier et le plus essentiel de tous les remèdes, est de saigner promptement le cheval, pour dégorgé les vaisseaux de la tête, qui sont embarrassés; je ne dis pas abondamment, parce que le cheval tombe souvent en faiblesse pendant la saignée dans cette maladie, mais on y supplée en réitérant fréquemment cette opération, car elle est absolument nécessaire.

Cinq ou six heures après la saignée, donnez au cheval un lavement émollient, composé comme il

va être dit, et continuez d'en donner un ou deux par jour.

Le lendemain de la saignée, donnez - lui une prise de poudre cordiale, que l'on préparera de la manière suivante :

Prenez baies de laurier, réglisse, gentiane, aris-toloches ronds, myrte, esclure de corne de cerf, de chaque quatre onces; semence d'orties, quatre onces et demie; hysop, agarie, rhubarbe, cloux de girofle, noix muscade, de chaque une once, pulvérisés le tout et le passez à travers un tamis fin, et le gardez pour le besoin. La dose pour une prise est de deux onces infusées à froid pendant douze heures (quand on en a le temps) dans une pinte de vin blanc, que vous faites avaler au cheval avec la corne; il faut, s'il est possible, qu'il ait été bridé quatre heures auparavant, et qu'il le soit quatre heures après.

Comme cette maladie est proprement une fièvre maligne, et qu'il y a un grand feu dans le corps du cheval, ce qui en fait donner le nom à la maladie, il faut tâcher de rafraîchir les entrailles le plus qu'il est possible; c'est pourquoi il faut lui donner matin et soir un lavement, et lui faire manger, en le débridant, du son mouillé d'eau chaude, et le faire boire à l'eau blanche et chaude, en cas qu'il en veuille boire, car il est des chevaux qui périroient plutôt de soif que de boire ni eau blanche, ni eau chaude: en ce cas on la donne la moins froide que faire se peut.

Avant de donner un lavement au cheval, il faut avoir la précaution de le vider ou déboucher (vous en trouverez la méthode au traité des opérations), afin que le remède puisse pénétrer dans les entrailles et amollir les matières qui y sont endurcies.

Pour faire un lavement émollient, prenez un picotin de son de froment, et le faites bouillir dans deux pintes d'eau, avec une livre de miel commun et deux onces de beurre frais, et y ajoutez, après avoir passé la décoction, un poisson de vinaigre commun, ensuite vous frotterez le cheval par tout le corps avec de l'eau-de-vie, puis lui mettrez chaudement un drap imbibé dans une décoction d'un demi-boisseau d'avoine, que l'on aura fait bouillir dans cinq ou six pintes de lie de vin avec trois chopines ou deux pintes de vinaigre.

Le lendemain, réitérez la prise de poudre cordiale, et continuez le même régime.

Comme il n'est pas aisé d'avoir ces poudres cordiales par-tout ni dans le moment, on pourra user des remèdes suivans.

Mêlez ensemble thériaque, deux onces pour un cheval de selle, et trois onces pour un cheval de carrosse, miel de Narbonne et sucre en poudre, de chaque un quarteron, que vous ferez avaler au cheval dans trois demi-setiers de vin blanc mêlés ensemble.

Ou bien eau de plantin et de chicorée sauvage, de chaque une chopine, sirop violat, deux onces pour un breuvage, que vous ferez prendre au cheval trois heures après la saignée, au défaut des poudres cordiales, observant le même régime, et ayant soin de le bien couvrir et de le tenir chaudement.

Ou bien vous mettrez baume de copahu une once, sirop rosat deux onces, contrayerva en poudre fine, deux gros, dans eaux de scorsonère, de scabieuse, de chardon bénit et de rose, de chaque six onces.

Ou bien encore eaux de scabieuse, de scorsonère, de chardon bénit, de plantin et eau-rose, de chaque quatre onces, safran du levant, deux scrup-

pules, rhubarbe un gros, pour un breuvage, que vous réitérerez le lendemain, s'il en est besoin, aussi bien que le précédent.

Voici encore un autre procédé, et que l'on dit être très-efficace. Frottez le cheval par tout le corps avec du vin rouge et de l'huile d'olive chauffés ensemble; liez le cheval la tête basse, couvrez-la, et même tout le corps, d'une bonne couverture; faites rougir deux ou trois pierres assez grosses, versez dessus de l'huile d'olive, de façon qu'il en reçoive toute la vapeur par-dessous la couverture, et particulièrement par les naseaux; réitérez cette fumigation trois fois par jour pendant deux ou trois jours, et après la première fumigation, faites-lui avaler trois demi-setiers du sang tout chaud d'un mouton ou d'une brebis, avec chopine de lait de vache tout chaud, et autant de bonne huile d'olive.

Ce dernier remède a encore plus d'efficace dans une espèce de maladie de feu, à laquelle on a donné le nom de *mal de tête de contagion*.

Si, au bout de quatre ou cinq jours, la fièvre ne se modère pas, vous ferez un breuvage avec deux onces de quinquina en poudre, que vous ferez infuser dans une chopine de vin émétique et autant d'eau commune, où l'on aura fait fondre demi-once de cristal minéral. On réitérera ce remède trois ou quatre jours de suite, et on essaiera l'appétit du cheval en lui présentant de la nourriture: Si l'appétit paroît revenu, c'est un bon augure. En prenant ce remède, il faut le tenir quatre heures devant et autant après au filet.

Mal de tête de contagion.

C'est vraiment une maladie épidémique et contagieuse, qui peut infecter tous les chevaux de

vingt lieues à la ronde. Cette maladie sembleroit avoir quelque rapport avec l'hérésipèle phlegmoneux, par les signes suivans. La tête du cheval devient extrêmement grosse; les yeux sont enflammés, lui sortent presque de la tête, et larmoyent perpétuellement. Il coule par les naseaux une matière jaune et pourrie, dont l'attouchement seroit capable de gâter tous les chevaux d'une écurie: C'est pourquoi on séquestre d'abord un cheval que l'on reconnoît atteint d'une telle maladie, et on le sépare des autres, auxquels elle se communiqueroit promptement. Au reste cette maladie, quoique dangereuse, est plutôt terminée (en bien ou en mal) que la gourme, la fausse gourme et la morfondure, etc. avec lesquelles elle a quelque ressemblance; l'écoulement des matières provenant des glandes qui se grossissent sous la ganache, et de la suppuration qui s'ensuit, en fait la guérison. La couleur jaune des matières qui sortent par les naseaux, distingue cette maladie de l'étranguillon, où les matières sont vertes. Il faut d'abord ôter l'avoine au cheval malade, lui donner très-peu de foin, et le nourrir de son; on le fera boire à l'eau blanche, et on lui fera un billot avec racine d'angélique et de gentiane en poudre, de chaque demi-once; poudre de réglisse et *assa fetida*, de chaque une once, que l'on incorporera avec un quarteron de beurre frais; on continuera l'usage de ce billot tous les jours, et de deux jours l'un on lui donnera le breuvage suivant: un gros de safran, agaric, rhubarbe, oliban, gentiane, racine d'angélique, cristal minéral, de chaque demi-once, le tout en poudre, délayé dans cinq demi-setiers de vin, ayant soin qu'il n'ait rien pris vingt-quatre heures auparavant, et on donnera le soir un lavement émollient. On

parfumera deux fois par jour le cheval avec la fumée de cette corne tendre qui vient aux jarrets, et qu'on appelle vulgairement *châteignes* ou *ergots*; on en coupera par préférence à un cheval entier, et on la mettra hachée bien menue sur un réchaud, et on en fera recevoir la fumée par le même moyen que dans la précédente fumigation; ou par le moyen d'un sac percé par les deux bouts, en nouant l'orifice supérieur autour du cou du cheval. Il faudra aussi prendre deux plumes d'oie avec leurs barbes, et les frotter avec de l'huile de laurier, et attacher le bout du côté du tuyau avec une petite corde, en faisant entrer les plumes par la barbe dans le nez, une à chaque narine, de toute leur longueur, et les attacher avec cette petite corde à la muserole du licou, et attacher le cheval de façon que la matière ne tombe pas dans la mangeoire, et faire cela 3 ou 4 fois par jour; une demi-heure à chaque fois. Il ne faudra pas négliger de frotter aussi deux fois par jour les racines des oreilles et les parties postérieures de la mâchoire jusques dessous la ganache, avec un mélange d'égaux parties d'huile de laurier et d'onguent d'althéa, enveloppant la tête avec une peau d'agneau ou de lièvre; parce qu'il faut dans cette maladie faire tous les efforts pour faire aboutir cette enflure en matière; et si elle peut percer d'elle-même, le cheval en sera plutôt guéri. Si le mélange que l'on vient de prescrire n'avance pas assez la suppuration, il faut faire cuire de gros oignons de lis dans la braise, les appliquer le plus chaudement que le cheval pourra souffrir, avec ledit onguent et de la filasse par-dessus, que l'on fera tenir avec un bandeau; ou une peau d'agneau ou de lièvre, pour que cette partie soit plus chaudement. Et si l'aposthume ne perce pas

au

au bout de 7 à 8 jours, il faudra le percer avec un fer rouge, de la grosseur du bout du doigt; la matière en sortira, et si elle sort abondamment, on y introduira tous les jours une tente de filasse, frottée avec de l'onguent basilicum; jusqu'à ce qu'il ne sorte plus de matière ni de sang, continuant toujours à tenir la plaie bien chaudement. S'il n'étoit point sorti de sang de cet abcès, il seroit presque inutile de rien mettre dans la plaie, on le frottera seulement avec l'onguent ci-dessus.

Du mal des yeux; de la fluxion et du coup sur l'œil.

Le mal des yeux se manifeste par une grande sensibilité, rougeur, chaleur et tension, que le cheval ressent dans cette partie, craignant même d'ouvrir l'œil à la lumière qui le blesse, et qui est un corps dur; l'impression est encore trop rude pour lui. Les paupières sont épaisses et enflées, couvrent presque la prunelle, qui paroît enflammée lorsqu'on les sépare; et il sort de l'eau des deux angles de l'œil, qui est toujours humide. On appelle ce mal, d'un nom général, *fluxion*, parce que cette partie ne s'enfle que par l'amas et l'engorgement des humeurs qui viennent s'y rendre en affluence, et n'en sortent pas de même. Cette fluxion peut venir de cause interne, aussi bien que de cause externe. On les distingue l'une de l'autre, en ce que celle qui vient de causes externes, comme de chute, contusion, coup ou blessure, fait en peu d'heures un progrès infini; et celle qui vient de cause interne, comme d'acreté dans les humeurs, ou d'une trop grande abondance de sang, ne croît qu'en plusieurs heures.

A moins que la meurtrissure ne soit violente,

ou compliqués, c'est-à-dire, avec fracture de quelque os voisin, cette fluxion guérit aisément et promptement, en y appliquant les remèdes convenables. Il n'en est pas de même de celle qui vient de cause interne. La cause en étant plus cachée, rend la guérison de ce mal plus longue et plus difficile; c'est pourquoi il est à propos, autant qu'il est possible, de se faire instruire par les personnes qui n'ont pas quitté de vue le cheval, dès avant les commencemens de son mal; de l'occasion qui l'a fait naître; des progrès qu'il a faits; et si cette fluxion n'est pas périodique, ce qu'on appelle *lunatique*, on ne risque point de le saigner au cou, sur-tout si le mal vient de cause externe, et si la contusion a été violente; et on lui bassinera l'œil avec une des eaux suivantes.

Prenez iris de Florence, en poudre fine; sucre-candi, eau-de-vie et de la reine d'Hongrie, de chaque quatre cuillerées; vitriol blanc, deux gros; mêlez le tout dans quatre pintes d'eau de fontaine, lavez l'œil avec une éponge, de trois heures en trois heures, jusqu'à ce que vous voyiez un amendement; puis continuez de six heures en six heures, si le mal diminue; et enfin employez la suivante, qui est plus simple.

Une cuillerée de poudre de la racine d'iris de Florence, et autant de sucre-candi, dans une pinte d'eau. La suivante est préférable, quand on a la commodité de l'avoir, ayant été long-temps éprouvée avec succès.

Prenez pierre calaminaire rouge, ruthie, couperose blanche et sucre-candi, de chaque demi-gros en poudre fine; coupez un œuf dur transversalement, ôtez le jaune, mettez vos poudres à la place, enveloppez votre œuf, rejoint dans un linge, que vous mettrez infuser dans trois onces d'eau de

plantin, et autant d'eau-rose; exprimez ensuite le linge fortement, et vous servez de cette eau, ou la gardez pour le besoin.

De toutes les fluxions provenant de cause interne, la plus dangereuse, la plus difficile à guérir, et qui dépare le plus un cheval, est une espèce de fluxion habituelle, sujette à revenir régulièrement de temps à autre, et qui donne au cheval le nom de *lunatique*.

Du cheval lunatique.

L'on appelle un cheval lunatique, celui qui est sujet à une fluxion sur un ou sur les deux yeux, dont le retour périodique, au bout d'un ou plusieurs mois, lui obscurcit tellement la vue, qu'il n'en voit aucunement pendant des jours entiers. La fluxion passée, l'œil revient aussi beau, et il paroît en voir aussi clair qu'auparavant.

Les accès de ce mal paroissant avoir un cours à-peu-près aussi réglé que celui de la lune, auront sans doute donné lieu de croire qu'elle pouvoit y contribuer par ses prétendues influences. Mais sans examiner si c'est à bon titre que l'on prend cet astre à partie, nous nous contenterons d'observer que cette maladie provient de l'abondance d'une humeur, laquelle n'achève sa circulation et sa députation qu'au bout du terme limité de trente jours, de soixante ou quatre-vingt-dix; en un mot, d'une ou plusieurs fois le nombre de trente jours, plus ou moins, soit en vertu de la configuration et mécanique des organes, soit par l'impression, si l'on veut, d'une cause supérieure. Cette maladie se distingue de la fluxion ordinaire, en ce que dans la périodique on remarque au-dessous de la prunelle une espèce de couleur de feuille morte. Du reste, au retour périodique près, les accidens

sont les mêmes, inflammation à l'œil ou chaleur, enrouement, obscurcissement sur la vue, abondance de larmes, tâches jaunes, blanches et rouges, etc.

Quoique ce soit une perfection, et pour la beauté et pour la bonté d'un cheval, que d'avoir la tête sèche, il est pourtant un juste degré, passé lequel cette qualité dégénère en défaut. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner de voir des chevaux qui ont la tête fort sèche, atteints de fluxions lunatiques; car, quoique ce mal paroisse affecté aux têtes grasses, à cause de la grande humidité qui y abonde, et qu'elles y soient plus sujettes, le dessèchement et l'émancipation des autres produit quelquefois le même effet. L'œil manquant de nourriture, le cheval perd enfin l'usage de la vue.

Cette remarque doit engager à faire une égale attention sur la vue des têtes sèches, comme sur celle des têtes grasses.

Cette espèce de fluxion est d'autant plus dangereuse, que certainement elle fait perdre la vue au cheval en très-peu de temps, soit qu'elle vienne tous les mois, ou tous les deux ou trois mois; car on remarque qu'au plus tard, au huitième ou neuvième retour périodique, le cheval en perd entièrement la vue, et l'œil perd sa nourriture, et devient maigre et atrophié. A moins que l'on ne reconnoisse cette maladie dans son commencement, il est inutile d'y tenter aucun remède; parce qu'ils sont ordinairement inutiles, et que l'on perd en vain son temps et les remèdes, sans soulager le cheval.

Dans cette espèce de fluxion, on ne doit point saigner les chevaux, mais on peut bien les purger. On ne le doit cependant pas faire d'abord, mais il faut, pendant quatre ou cinq jours, donner deux lavemens par jour au cheval, puis passer à

la purgation, et lui laver les yeux avec l'eau décrite au chapitre précédent; mais pour éviter la récidive, il sera plus sûr de lui barrer la veine du larmier. Quand la fluxion est passée, quelques-uns prétendent qu'il faut, au mois suivant, le dénervier au bout du nez. Voyez la manière d'y procéder, aux opérations de chirurgie.

Il est bon d'observer que quelques personnes prétendent que rien ne rend les chevaux plus sujets à ces sortes de fluxions, que de leur donner du grain ou de l'avoine de trop bonne heure, comme font quelques-uns, qui en donnent aux jeunes chevaux dès l'âge d'un an, non que cette nourriture ne soit bonne; mais il faut faire moudre le grain, parce que les mâchoires, trop foibles à cet âge, se fatiguent trop sans cette précaution.

Du dragon.

Le dragon est une tache blanche, ou rousse, ou noire, qui vient au milieu de l'œil, et qui s'étend insensiblement, et couvre enfin toute la prunelle. Cette tache a quelquefois la figure d'un petit ver ou serpent tortueux, qui lui a fait donner le nom de *dragon*. Un coup peut en être l'occasion; ce mal peut aussi venir de cause interne; mais, de quelque cause qu'il vienne, comme ce mal demanderoit plutôt une opération (qui n'est pas aisée à faire à un cheval) qu'une simple application de remèdes extérieurs, qui ne peuvent agir sur le mal même, et que les chevaux ne sont pas des animaux patients et tranquilles, on regarde ce mal comme incurable. C'est pourquoi il se faut donner de garde d'acheter un pareil cheval, quelque espérance de guérison que celui qui le vend veuille en donner.

De la taie.

Les yeux des chevaux ne sont pas exempts d'une maladie qui n'est que trop commune parmi les hommes ; on la nomme *taie* ou *cataracte*. Cette maladie est l'épaississement des liqueurs qui circulent dans le cristallin ou dans la membrane qui l'enveloppe, ou la formation d'une nouvelle membrane qui vient se jeter comme une toile à travers, au-devant de la prunelle, et obscurcit par conséquent, et même fait perdre la vue. Il y a peu de guérison à espérer, par les mêmes raisons qu'au dragon. Cependant, quand on s'en aperçoit dans son commencement, il n'y a aucun danger de barrer la veine, et de faire les autres remèdes ; mais si c'étoit simplement dans la cornée que fût l'épaississement, ou dans l'humeur aqueuse, comme il arrive à quelques vues grasses, on prend du sel marin, que l'on enferme dans un morceau de bois d'aune, creusé exprès et rebouché, on calcine le tout, et quand le bois est en charbon, on le retire, et on sépare adroitement le sel, que l'on met en poudre ; et avec le pouce on en introduit dans l'œil. Quand le mal est extérieur, il n'y a point de vue que ce remède ne nettoie ; mais si le mal est profond, il ne peut l'emporter.

De l'onglet.

Il vient aux chevaux, aussi communément qu'aux hommes, une incommodité qui n'est pas fort dangereuse, mais qui, étant négligée, pourroit faire perdre la vue ; on l'appelle *onglet* : c'est une dilatation variqueuse des vaisseaux de la cornée transparente, qui vont se rendre par un tronc à la cornée opaque, et dont les membranes s'épaississent insensiblement au point que les ramifi-

cations qui partent du centre de la cornée transparente qui est vis-à-vis de la prunelle, deviennent épaisses et opaques, et ôtent par conséquent la vue au cheval. Pour y remédier, il faut faire l'opération que l'on trouvera au chapitre des opérations.

De l'étranguillon ou esquinancie.

Ce que l'on appelle aux hommes *esquinancie*, attaque les chevaux dans les mêmes parties, qui font le siège de l'étranguillon ; c'est pourquoi nous regardons l'une et l'autre comme la même maladie, d'autant plus que les accidens sont les mêmes dans l'homme et dans les animaux. Cette maladie est une inflammation des glandes maxillaires situées sous la portion de la mâchoire inférieure, que nous avons appelée *la ganache* ; ce creux formé par les deux côtés de la ganache, s'appelle *l'auge* ou *la braie*. Par la proximité, cette inflammation se communique aux glandes voisines, qui se trouvent situées à la base de l'os hyoïde (c'est l'os du gosier), et même aux muscles qui environnent cette partie, et aux glandes parotides, qui sont celles qui se gonflent dans le mal qu'on nomme *avives*. En se gonflant, elles compriment les veines jugulaires et font périr le cheval en très-peu de temps, d'une espèce d'apoplexie, s'il n'est promptement secouru. Ce gonflement est si considérable, que le cheval ne peut tourner la tête ni à droite ni à gauche. On remarque dans cette maladie que le cheval jette une pourriture verte par le nez, qu'il ne faut pas confondre avec la morve.

Les alimens trop chauds, comme le grain en trop grande quantité, le froid subit et glaçant d'une eau de puits ou de source, donnée à un

cheval arrivant en sueur, ou la trop grande fraîcheur du lieu où on lui laisse reprendre haleine lorsqu'il est essouffé, pour avoir été surmené, sont les causes les plus fréquentes de cette maladie.

Les accidens en sont violens ; ces glandes resserées, et la lymphe qui y circule, congelée subitement par le froid qui a saisie cette partie, empêchent les nouveaux sucs, qui y abondent, de s'y filtrer. La membrane qui enveloppe la glande déjà tendue et comme *crispée*, est obligée de se tendre encore ; elle grossit et comprime la trachée-artère qui est le canal de la respiration, et l'œsophage qui est le passage des alimens, et cause une douleur, non-seulement vive, mais désespérante, par le danger continuel de la suffocation, ce qui oblige l'animal à se vautrer et à se débattre, comme s'il avoit des tranchées.

Quelquefois ce mal est réellement accompagné de tranchées, auxquelles succède une rétention d'urine : il est violent, dangereux, et demande un prompt secours.

Il faut saigner le cheval aussi-tôt qu'on s'en aperçoit, le vider, et lui donner un lavement ; réitérer la saignée de quatre heures en quatre heures ; lui mettre du beurre frais dans les oreilles, et lui étuver la gorge avec guimauve, graine de lin, aluine et feuille de lierre terrestre, de chaque une poignée bouillie en suffisante quantité d'eau de rivière.

Il faut réitérer ces fomentations le plus souvent que l'on pourra, au moins cinq ou six fois le jour ; et après chaque fomentation, frotter la gorge avec populeum, beurre frais et huile de laurier fondus ensemble, et tenir la gorge bien enveloppée avec une peau de mouton. On peut aussi lui passer dans la gorge par dedans un nerf de bœuf bien souple

et uni, avec lequel on portera du miel rosat dans le gosier, en l'introduisant doucement et le retirant de même deux ou trois fois, pour le nettoyer.

Il faut lui ôter l'avoine, lui donner du son à la place, et le faire boire à l'eau blanche, ayant soin de bien battre le son de froment dans l'eau et lui donner très-peu de foin.

Lorsque le mal est si violent, que non-seulement le cheval en perd l'appétit, mais même qu'il lui est impossible, à cause de l'inflammation, de pouvoir mâcher ni avaler, il faut lui faire une bouillie avec des biscuits secs ou des croûtes de pain, que l'on broiera dans un mortier, et que l'on fera bouillir dans trois pintes de bonne bière ou dans une quantité suffisante de lait, et que l'on fera prendre avec la corne.

Ordinairement le cheval est hors de danger, quand il a passé dix à douze jours sans mourir.

Des avives.

Les avives sont une inflammation prompte et soudaine des glandes parotides. Ces glandes sont situées au-dessous de la base de l'oreille, en descendant vers le coin de la ganache. Le cheval fait bientôt connoître qu'il en est incommodé, par les violentes douleurs qu'il ressent, tant dans cette partie, que dans le ventre ; parce que ce mal est toujours accompagné de tranchées, et les tranchées de rétention d'urine, ce qui oblige le cheval à se retourner et à se débattre vivement. La réunion de ces deux accidens fait connoître que le mal principal est les avives ; car il y a des tranchées sans avives, mais rarement des avives sans tranchées. Aussi le cheval porte-t-il souvent la tête du côté des flancs à droite et à gauche, comme s'il vouloit montrer l'endroit où il sent le plus de mal ; il se

couche et se relève souvent, sans trouver une place où il puisse avoir du repos, et ne peut uriner. C'est pourquoi il faut commencer par lui mettre de la paille fraîche sous le ventre, pour le faire uriner, s'il est possible, si cela ne suffit pas, on le menra dans une bergerie où il y ait un troupeau de moutons, et si cela ne fait point d'effet encore, on tâchera d'introduire dans le canal de la verge un poux vivant, ou quelques morceaux de gros poivre concassé; ensuite on lui fera introduire dans le fondement le bras d'un homme graissé d'huile de noix; on fera presser la vessie, et on frottera le fourreau avec la même huile.

Il faudra ensuite saigner le cheval au cou, puis peu de temps après sous la langue; et dans l'inter-valle, lui donner trois quarterons d'huile d'amandes douces avec demi-setier d'eau-de-vie (pour un petit cheval), ou chopine (pour un cheval de carrosse), puis saisir entre les doigts ces glandes gorgées, les manier, et écraser fortement, et les battre avec le manche du butoir ou du brochoir, pour les meurtrir; car c'est une mauvaise méthode que de les ouvrir. Ensuite vous ferez une pâte avec des feuilles d'ortie verte que vous pilerez avec de fort vinaigre, de laquelle pâte vous remplirez les deux oreilles du cheval, de façon qu'elle puisse y rester sept à huit heures. Après ces remèdes, on pourra lui donner deux onces de thériaque, un quarteron de miel de Narbonne, et un quarteron de sucre, dans trois demi-setiers de vin.

Si le cheval continue d'être tourmenté de tranchées, on le saignera aux veines du flanc, et on lui donnera un demi-setier de vin blanc, autant d'huile d'amandes douces, deux gros de cristal minéral et deux onces de térébenthine de Venise, avec une demi-once de poivre long en poudre, le tout

mêlé ensemble. On remarque dans le bas de Poirelle en dedans une enflure, qui forme une espèce de repli. Il faut la percer avec le bistouri ou la lancette. Si le mal est récent, il n'en sortira que du sang corrompu; s'il est ancien, il en sortira du pus.

Comme ce mal fait perdre l'appétit aux chevaux, si le cheval restoit plusieurs jours sans manger, il faudroit lui faire avaler quatre jaunes d'œufs avec une muscade râpée, et un quarteron de sucre, dans une pinte de vin rouge, pour le fortifier et le soutenir; ou bien lui donner de la bouillie décrite au chapitre de l'étranguillon. Pour éviter ce mal, qui est fort dangereux, et n'arrive jamais que par des accidens étrangers au tempérament du cheval, comme d'avoir bu une eau vive et froide, ou courante, ou tirée d'un puits très-profond (c'est pourquoi cette maladie est plus commune dans les pays de montagnes qu'ailleurs), il faut avoir soin, si un cheval n'est pas accoutumé à la crudité de ces eaux, de la faire chauffer ou de la battre avec la main, ou d'y battre du son de froment; ou si l'on n'a pas la commodité de faire aucune de ces choses, de promener le cheval au pas et au trot après qu'il a bu, pour échauffer l'eau dans son estomac par cette agitation.

De la gourme.

Cette maladie est une dépuration de la pituite épaisse et visqueuse, provenant de la qualité des nourritures que le poulain a eues, ou du climat dans lequel il est né; ce qu'il est aisé de concevoir, en faisant attention que, dans les pays méridionaux, où l'air qu'on respire est plus sec, et les plantes moins chargées de flegme, les poulains et les chevaux sont moins sujets à cette maladie, que

dans les pays qui tirent plus sur le nord, climat auquel cette maladie semble être particulière.

Cette dépuration se fait ordinairement par manière de dépôt sur les glandes qui sont situées sous la ganache, lesquelles s'engorgent considérablement et viennent quelquefois à suppuration; quelquefois se dégorgent par les naseaux, sous l'apparence d'une mucosité fétide; et quelquefois se dégorgent des deux manières à la fois, la tumeur qui se forme sous la ganache se perçant quelquefois d'elle-même.

Il est rare que les jeunes chevaux échappent cette maladie vers l'âge de trois ou quatre ans dans ce pays-ci; et les deux manières dont nous venons de dire que se terminoit cette maladie, savoir, par suppuration, ou en jetant par les naseaux, sont les deux plus favorables; car il arrive quelquefois qu'un cheval jette sa gourme en manière de pus par diverses parties, par une épaule, par un jarret, par-dessus le rognon, par un avant-cœur, par un pied, etc.

Aucun âge n'en est cependant excepté; car il y a des chevaux qui jettent dès la première année, d'autres dès la deuxième ou troisième; mais ceux qui jettent avant la troisième, sont sujets à jeter plusieurs fois. Il est pourtant avantageux qu'ils la puissent jeter de bonne heure et dans les pâtures, parce que l'herbe purge le cheval, et qu'ayant la tête baissée, cela facilite l'écoulement des matières. Mais comme on n'a point cette commodité dans l'hiver, il faut tenir le cheval chaudement dans l'écurie, le faire boire à l'eau tiède et blanche, lui ôter totalement l'avoine, et ne lui donner que du son.

La principale vue que l'on doit avoir dans la cure de cette maladie, est de faire jeter par les

naseaux, ou de faire suppurer la glande sous la ganache, autant qu'il est possible.

Quand un cheval jette imparfaitement, il est rare qu'il porte santé; jusqu'à ce que cette maladie revienne dans un âge plus avancé, à six ou sept, même à dix et douze ans; c'est ce qu'on appelle *fausse gourme*.

Pour prévenir cet accident, quand il paroît disposé à jeter, il faut lui faire un breuvage avec eau de scabieuse, scorsonère, chardon béni, rose et chicorée amère, et vin blanc, de chaque un demi-setier; y délayer une once de confection hyacinthe, et le lui faire avaler, après l'avoir laissé cinq heures au filet, et l'y laissant autant de temps après; ou bien on lui en fait autant de breuvage, avec la poudre cordiale dont il a été parlé ci-devant.

En le débridant, donnez-lui du son mouillé d'eau chaude, et le faites boire tiède et à l'eau blanche.

Donnez-lui matin et soir le lavement émollient décrit à la maladie du feu, et lui seringuez plusieurs fois par jour dans les naseaux de l'eau-de-vie battue avec de l'huile d'olive; ou bien enduisez d'huile de laurier une plume d'oie; saupoudrez le tout de tabac ou de poivre, et le mettez dans le nez du cheval, ayant soin d'attacher ce plumeau au licou avec un fil, mettez le cheval au masticage pendant deux heures et réitérez le lendemain. Le troisième jour, au lieu de poivre ou de tabac, usez d'ellébore en poudre, jusqu'à ce qu'il cesse de jeter. Il est bon encore de lui faire recevoir la fumée de quelques grains de genièvre jetés sur un réchaud de feu.

Si la tumeur sous la gorge est si considérable qu'elle paroisse plutôt disposée à suppurer qu'à se

degrés par les naseaux, frottes-la tous les jours avec parties égales d'huile de laurier et de beurre frais et le suc de d'onguent d'albêda, mêlés à froid. Frotte le cheval souvent et chaudement, et enveloppe-lui la gorge avec une peau de mouton la tenue en dedans, pour achever de digérer et d'évacuer l'humour qui cause cette maladie, et dont le malade reste est un levain qui produit par la suite une fausse gourme, non moins difficile à guérir que la gourme simple.

Si la tumeur ne paroît pas disposée à bien suppuer, prenez un verre d'huile d'olive commune, deux onces d'huile de laurier, deux onces de beurre frais, et la grosseur d'une petite noix de poivre; et plein la coquille d'un œuf de vinaigre. Faites fondre le beurre avec les huiles; quand le tout est fondu, jetez le poivre, etc. et faites avaler le tout tiède par les naseaux au cheval. Ce remède peut causer des battemens de flanc, mais qui se dissipent au moyen de lavemens émolliens, que l'on réitérera deux fois par jour; ce remède est si efficace, qu'il guériroit une morve commençante; c'est pourquoi on le donne dans la gourme ou fausse gourme, quand on a le moindre soupçon de morve: on peut réitérer ce remède jusqu'à quatre fois; laissant quatre jours d'intervalle entre chaque prise.

Quand un cheval jette beaucoup, et qu'à cela près il boit et mange bien, et que l'on soupçonne la morve, donnez-lui cinq à six fois, de cinq jours en cinq jours, deux onces d'huile d'aspic pure.

Pour faire jeter facilement et en peu de jours un cheval, qui a peine à jeter par les naseaux, soit dans la gourme, soit dans la fausse gourme, on lui fait prendre dans son ordinaire, composé

de moitié avoine et moitié son, matin et soir, une bonne pincée d'une poudre composée de parties égales de graine de paradis, graine de laurier, soufre vif; le tout pulverisé ensemble, et passé dans un tamis. Il faut observer que plus la tumeur sous la ganache est grosse, moins le cheval est en danger, plutôt et plus sûrement il guérira qu'en été et au printemps, saison où cette maladie se manifeste le plus communément; la seule pâture guérit presque tous les chevaux qui en sont atteints; quoiqu'en hiver, en apportant la précaution de tenir le cheval bien enveloppé dans une écurie bien chaude, cette maladie n'est pas beaucoup plus dangereuse.

On emploie divers mélanges d'onguens sur la tumeur.

On peut se servir du suivant: onguent rosat, onguent d'albêda, onguent populeum, miel commun, de chaque quatre onces: onguent basilicium, huit onces; fondez le tout à petit feu, et après l'avoir retiré de dessus, vous remuerez le mélange jusqu'à ce qu'il devienne froid.

Au défaut de ces onguens, on emploiera le cataplasme suivant: prenez sauge et lavande, une poignée de chacune, bien broyées dans un mortier; ajoutez-y deux poignées de fleur de farine; faites bouillir le tout ensemble dans du vinaigre à discrétion. Le tout étant bien cuit, vous en appliquerez sur les glandes qui sont sous la ganache, le plus chaud qu'il sera possible, deux fois par jour.

Il est à propos de faire manger par terre tous les chevaux qui jettent; cette attitude facilite l'écoulement des matières par les narines. Il faut avoir attention de bien faire nettoyer la place où on met leur nourriture, pour qu'ils ne respirent point de

poussière. Lorsqu'ils jettent imparfaitement, on les aide par la fumée de ce parfum ou quelque semblable. Prenez alban, mastix, storax calamite, semence d'orite, agarie, baies de genièvre et de laurier, de chacun une once, faites du tout une poudre dont on jettera une once sur un réchaud de feu, pour en faire recevoir la fumée au cheval, après lui avoir mis la tête dans un sac ouvert par les deux bouts; on réitère ce remède tous les jours pendant dix à douze jours.

De la fausse gourme.

Cette maladie qui, comme nous avons dit, est le reste d'une gourme jetée imparfaitement, est alors beaucoup plus considérable qu'auparavant, d'autant qu'aux accidens décrits dans la gourme, se joignent la fièvre, une difficulté de respirer, et de grands battemens de flancs, par où commence cette maladie, et par où on la distingue de la morve. Mais le cheval n'en est pas moins en danger, sur-tout quand il vient de nouveau à jeter par le nez; car dans cet âge avancé, la dépuracion ne s'y fait plus avec tant d'aisance, et l'on aura beaucoup plus de ressource dans la suppuration, en ce que la tumeur, à cet âge, n'est pas toujours sous la ganache, mais quelquefois à la partie externe de l'os de la ganache, au même endroit où viennent les avives.

Quand il n'y a point de tumeur sous la ganache; le cheval en est beaucoup plus malade, toute l'humour étant obligée de sortir par le nez. L'on observe encore que cette humeur est plus jaune que dans la gourme, ce qui ne sert pas peu à les distinguer.

Il faut, dans cette maladie, user de beaucoup plus de lavemens que dans la précédente, et beau-

coup

coup plus long-temps; ensuite user des eaux cordiales et-devant prescrites, s'il peut lever la tête, et procurer, s'il se peut, une louable suppuration, pour mettre le cheval en sureté.

Du rhume ou morfondement.

Ce que l'on appelle *rhume* dans les hommes, s'appelle *morfondement* parmi les chevaux, le terme de rhume n'y étant point en usage. Cette maladie a ses accidens tellement semblables aux précédentes, qu'on ne la peut aisément distinguer; car le cheval paroît triste et dégoûté, toussa, jette aussi par les naseaux une pituite âcre, gluante, blanche ou verte, et a les glandes engorgées sous la ganache, aussi bien que dans les maux dont nous venons de parler. Il s'y joint quelquefois une fièvre assez violente, la respiration s'embarrasse, et il paroît en grand danger de suffoquer. On la distingue pourtant en ce que le gosier devient dur et sec au toucher. Cette maladie ne laisse pas d'être périlleuse et quelquefois longue.

Elle peut dégénérer en mal de cerf, et le cou devient roide et les dents serrées, de façon qu'il n'est point de force qui puisse ouvrir la bouche du cheval, comme on le verra quand nous parlerons du mal de cerf. Elle peut aussi dégénérer en morve.

Il faut donc, aussi-tôt qu'on s'aperçoit de la tumeur sous la ganache, la lui froter avec quelque onguent qui l'excite à jeter; en voici un dont on peut se servir avec succès.

Prenez huile d'olive, huile de laurier, beurre frais, de chaque une once; onguent d'althéa, deux onces, mêlés à froid, en consistance d'onguent; s'il y a fièvre, donnez le breuvage décrit à la gourme, avec les mêmes précautions, et lui donnez, en le

Tome II.

4

débattant, du son mouillé d'eau chaude, et qu'il boive aussi à l'eau blanche chaude.

Donnez aussi des lavemens émolliens chaque jour, quoique plusieurs personnes qui se mêlent de chevaux, craignent de leur en donner dans le moment même; car l'expérience nous convainc qu'ils y sont bien, et la raison nous en persuade: succédez-les de la description émolliente donnée à la maladie du feu.

Si il n'y a point de fièvre, donnez-lui une prise de la poudre cordiale décrite aussi au feu.

De la morve.

Nous mettons la morve à la suite de ces maladies, parce qu'elle leur succède quelquefois quand elles ont été négligées ou mal traitées, et que les symptômes en sont fort semblables. Cette maladie a beaucoup de rapport à celle que l'on nomme pulmonie ou phthisie dans les hommes; car, à la toux près, que les chevaux n'ont point ordinairement dans ce mal, le siège de cette maladie paroît être un ulcère dans le poumon, quoiqu'on trouve dans cette maladie des ulcères dans d'autres parties, comme le foie, la rate, les reins.

Cette maladie se reconnoît à un écoulement qui se fait par les naseaux, d'une humeur visqueuse, tantôt blanche, tantôt rousse, d'autres fois jaune ou verdâtre: joignez à ce signe, l'engorgement des glandes sous la ganache, lesquelles deviennent douloureuses et adhérentes à l'os. Quand même elles ne seroient pas adhérentes, si elles sont douloureuses, c'est un grand préjugé de morve.

On remarque communément que dans la morve les chevaux ne jettent que d'un côté, et que dans le morfondement ils jettent des deux.

L'on fait encore une épreuve, c'est de mettre la

tête du cheval sur un seau plein d'eau claire, et de brouiller l'humeur qui coule par le nez du cheval; si cette mucosité ou morve se précipite au fond; comptez que c'est du pus; si elle surnage, il y a lieu de croire que ce n'est qu'une lymphe épaissie; quelquefois même on y remarque quelque trace de sang. Quand vous voyez ce signe, comptez la maladie pour incurable.

On connoît encore qu'un cheval est morveux, par cette épreuve: on trempe dans de fort vinaigre un morceau de linge ou un plumasseau, qu'on lui fourre dans les naseaux; s'il s'ébroue (c'est l'éternuement du cheval), il n'est point morveux, du moins confirmé; car il ne pourroit faire un mouvement si violent, s'il y avoit ulcère dans les naseaux; s'il ne s'ébroue point, par conséquent, on le regarde comme morveux.

Cette maladie est périlleuse pour le cheval, mais elle est encore très-dangereuse dans une écurie, et se communique aisément, même par l'air que les chevaux respirent. Ainsi la première chose que l'on doit faire, est de séparer des autres un cheval atteint de cette maladie, ensuite vous lui ferez prendre le régime suivant en breuvage.

Prenez trois têtes d'ail, une poignée de graine de genévre, un demi-verre de suc de brionne; pilez le tout ensemble; prenez outre cela poivre battu et gingembre en poudre, de chaque une once; cannelle et clous de girofle battus, de chaque une once et demie, et deux cuillerées de bon miel; mettez infuser le tout dans une pinte de vin blanc, et passez la liqueur. Faites infuser d'un autre côté une demi-once de bon tabac dans un verre de vin blanc, passez et mêlez les deux infusions, que vous ferez prendre au cheval, ayant soin de le mener immédiatement après au trot et au galop pendant un quart d'heure.

24
É C U I E
Il faut qu'il soit deux heures avant et au-
tant après son manger et boire. Il faut aussi le
faire bien sucrer. Le remède est violent, et le che-
val en est à l'extrémité; c'est pourquoi on ne le
donne que quand le morve est bien mauvaise. On
en fait trois pour le faire.

En tout un autre qui est plus doux: prenez deux
onces de mercure volant, que vous faites amal-
gamer avec suffisante quantité de fleur de soufre,
dont on fait des pillules avec du beurre. Au bout
de huit jours, donnez-lui de nouvelles pillules,
et ainsi de huitaine en huitaine.

On bien donnez-lui chopine de vin émétique, de
deux jours l'un, pendant quinze jours; mais mal-
gré tous ces remèdes, tenez le mal pour incurable,
quelque peu invétéré qu'il soit, et même on ne doit
tenter ces remèdes que dans l'incertitude où l'on
est de savoir si c'est cette maladie; car si l'on en est
assuré, c'est une dépense inutile, cette maladie
étant reconnue par tous ceux qui ont de l'expé-
rience, pour être incurable. Nous ne sommes pas
entrés dans le détail des trois espèces de morve,
glandense, épineuse et chancreuse, dont parlent
tous les gens qui se mêlent de chevaux, tant parce
qu'ils ne les caractérisent et ne les distinguent pas
assez bien l'une de l'autre, que parce qu'ils les re-
connoissent toutes trois pour incurables.

Du lampas ou fève.

Le lampas est une tumeur de la grosseur d'une
noisette, qui se forme à l'extrémité antérieure de
la mâchoire supérieure, proche des pinces; et
quelquefois la chair descend d'un demi-doigt plus
bas que les dents. Cette grosseur cause de la douleur
au cheval en mangeant, particulièrement lorsqu'il
mange du grain. Comme ce mal ne s'en va pas de

soi-même, on est obligé d'ôter la fève, même aux
jeunes chevaux, quoique les dents de lait ne soient
pas encore tombées. Cela se pratique avec un fer
rouge fait exprès pour cet usage, lequel est plat
par le bout, et large comme une pièce de douze
sous. On a soin de lui mettre auparavant dans la
bouche un pas-d'âne enveloppé dans du linge,
pour lui tenir la bouche ouverte, crainte de le bles-
ser. Il faut beaucoup d'adresse dans le maréchal qui
fait cette opération, premièrement pour la faire en
une application du fer chaud, secondement pour ne
pas cautériser jusqu'à l'os, ce qui arrive quand on
y revient à deux fois.

Quand les dents de lait sont tombées, on fait cette
opération encore plus hardiment.

L'opération étant faite, il faut que le cheval ne
mange que du son mouillé pendant quelques jours;
et s'il ne recouvre point l'appétit, il faut lui laver
la bouche avec un linge trempé dans du vinaigre,
dans lequel on aura broyé deux ou trois têtes d'ail,
avec une petite poignée de sel: ce linge s'attache au
bout d'un bâton.

Quoique cette incommodité ne passe pas pour
maladie, il en peut cependant arriver de mauvaises
suites, parce que le cheval ne pouvant ni boire
ni manger, tombe malade de faiblesse.

Barbillons.

On appelle barbillons, de petites excroissances
charnues, qui ont la figure des barbes d'un pois-
son qu'on nomme barbillon, situées à deux doigts
au-delà des crocs d'en bas, à la partie latérale
interne des dents; ce mal empêche un cheval de
boire, et par conséquent de manger, ce qui le
feroit bientôt dépérir. La guérison de ce mal dé-
pend de l'adresse d'un maréchal à introduire des

riscaux longs sous la langue du cheval, et à emporter d'un seul coup ces excroissances à droite et à gauche successivement, ce qui se fait avec le secours du pas-d'âne, comme pour ôter la féve. On tire la langue, et on prend garde que le cheval ne retire la tête, parce qu'il pourroit arriver que la langue resteroit dans la main, sur-tout si le cheval étoit vif et peureux; car il n'y a point d'animal auquel la langue tienne moins. Après lui avoir coupé les barbillons, il sera bon de lui donner un coup de corne, et de lui laver la bouche avec du sel, de l'ail et du vinaigre, pour le remettre en appétit.

Cirons.

Il vient à la bouche des chevaux une incommodité qu'on appelle *cirons*: ce sont de petits boutons blancs qui viennent au-dedans des lèvres supérieure et inférieure, et qui passent la première peau. Pour les ôter, il faut se servir d'un clou de fer à cheval, ou d'un autre instrument semblable, pourvu qu'il ne soit pas trop tranchant, et prendre avec la main les lèvres l'une après l'autre, comme si on vouloit les retourner; ensuite on découpe la première peau à l'endroit des cirons, et on coupe légèrement la chair en divers sens, pour en faire sortir un peu de sang, après quoi on donne un coup de corne au cheval, on lui lave la bouche comme ci-dessus, et on le met au son mouillé pendant deux ou trois jours.

Des surdents.

L'on appelle *surdents*, des dents mâchelières inégales, et qui s'usent plus d'un côté que de l'autre, ce qui fait que ne portant point également l'une sur l'autre, le cheval ne peut pas bien broyer les

alimens, dont une partie retombe de la bouche. Quelquefois ces surdents deviennent si longues et si pointues, qu'elles blessent le palais et les gencives.

Le remède est de renverser le cheval par terre, si l'on n'a point de travail, de lui mettre un pas-d'âne dans la bouche, de lui casser, avec une gouge et un grand fer qui sert de marteau, cette excroissance osseuse, ou du moins l'évider s'il se peut, et lui faire ronger le carreau ensuite, pour unir les aspérités de la dent cassée.

Cette opération même de faire ronger le carreau, suffit pour unir les dents, et est moins dangereuse, mais demande beaucoup plus de patience. Le carreau est une grosse lime carrée qu'on met dans la bouche du cheval entre les grosses dents, pour la lui faire mâcher pendant un quart d'heure, ou plus s'il est nécessaire, au moyen de quoi ces surdents deviennent égales aux autres dents.

Il arrive quelquefois aux premières dents au-dessus des crochets, qu'elles s'allongent considérablement, et ressemblent à des dents de loup: on les coupe avec des triquoises.

La même chose arrive aux crochets, mais plus communément à ceux d'en bas: on est obligé de les rogner de même.

Des barres et de la langue blessées.

Les barres peuvent être blessées, non-seulement lorsqu'on est obligé de se servir du pas-d'âne, dont nous avons parlé dans l'opération précédente, mais un cavalier qui a la main dure, un mors trop rude, et un coup porté par accident sur le mors ou sur les barres mêmes, peuvent y faire des écorchures, des blessures, et entamer jusqu'à l'os, et en faire sauter des esquilles. On peut juger, par la cause

de l'accident, combien la plaie est considérable. Si la cause n'en est pas connue, il faut examiner s'il n'y a point de pourriture et de puanteur dans la plaie, ce qui en fait un ulcère. Cela se connoît facilement en portant le doigt dans la plaie, et de-là au nez. Il faut chercher aussi s'il n'y a point d'esquille enlevée ou éclatée. Lorsque l'os paroît sain et entier, et qu'il n'y a point de puanteur, il faut se servir de billots de miel, qui se font de cette manière. On prend un linge qu'on étend sur une table, et que l'on couvre de miel pur ou de figues sèches pilées avec le miel; après quoi on le roule de façon qu'il fasse à-peu-près la grosseur du poignet, ensuite on met ce rouleau dans la bouche du cheval, et on l'y arrête par le moyen d'une corde attachée aux deux bouts du rouleau, et qu'on passe par-dessus la tête du cheval comme une bride, et on le met quatre ou cinq fois par jour, une heure à chaque fois; s'il y a pourriture ou quelque chose d'éclaté, il faut y mettre du sucre candi en poudre, ou du sucre commun.

Quant à la langue, si elle se trouve blessée, le repos, ou au moins un mors plus doux, en cas que l'on soit obligé de s'en servir précipitamment, la rétabliront, en la frottant avec du miel rosat.

Si la bouche étoit fort échauffée, on pourroit piler de l'éclair avec du verjus et un peu de sel, et quelques gouttes d'huile, et en frotter la bouche. Quand il vient sur la langue un limon épais, que l'on appelle communément *chancre*, on la frotte avec poivre, sel et vinaigre mêlés ensemble.

Il est important de guérir promptement un cheval qui a la langue blessée, parce que s'il sent du mal long-temps à cette partie, il s'accoutume à battre à la main et lever la tête.

Du pissanesse ou pinsanesse.

On trouve, dans quelques auteurs, une maladie qui est peu commune dans ces pays, puisque non-seulement nous ne l'avons jamais vue, mais des maréchaux, pendant plus de cinquante années d'expérience, n'en ont jamais entendu parler. C'est une maladie de l'avant-main comme de l'arrière-main. Elle commence par une démangeaison considérable sous le pied, et le cheval ne pouvant se dispenser d'y porter la dent, et même la langue, ce mal se communique avec une telle subtilité, qu'il en perd l'appétit sur-le-champ. La langue lui devient toute noire, et tombe en vingt-quatre heures. Nous ne sommes point garans de ces faits, mais nous les trouvons rapportés par divers auteurs qui donnent, comme de concert, le même remède pour ce mal. C'est de saigner d'abord le cheval à la pince du pied malade, puis lui laver la langue avec sel et verjus, et enfin le saigner de la langue, et ils assurent que le cheval guérira miraculeusement.

Du tic.

Il y a deux sortes de tics, l'un est naturel, et l'autre provient d'une mauvaise habitude.

Le tic naturel, ou qui vient de naissance, est un mouvement involontaire des muscles de certaines parties, comme des yeux, de la mâchoire, ou du cou, lesquels agissent sans le consentement de l'animal, lui font faire des mouvemens qu'il n'est pas le maître d'empêcher. L'on voit des hommes sujets à cette première espèce de tic, mais elle est sans remède.

La seconde espèce de tic est une mauvaise habitude que les chevaux contractent. Parmi une infinité de ces mauvaises habitudes, qu'il seroit trop

long de rapporter, la plus commune est de ronger la mangeoire; et comme les uns la rongent plus volontiers avec la mâchoire supérieure, les autres avec l'inférieure, c'est ce qui fait que les uns ont les dents d'en-haut plutôt usées, les autres celles d'en-bas. Ce défaut vient de ce que les chevaux étant jeunes, et sentant du mal aux dents qui percent les gencives, ils se sent accoutumés à ronger le bord de l'auge, pour faire passer cette démangeaison, ou bien ils contractent ce défaut pour l'avoir vu faire à d'autres. Il résulte beaucoup d'inconvéniens de cette habitude. Le premier est qu'ils perdent une grande partie de leur avoine, le second est qu'ils prennent beaucoup de vents, ce qui non-seulement les fait roter continuellement, chose très-désagréable à entendre, mais encore leur donne souvent des tranchées, dont il peuvent mourir. Il en est qui rongent continuellement leur longe et la coupent; à ceux-là il suffit de leur mettre une chaîne. D'autres mordent tout ce qui se présente à eux; ceux-là sont les plus dangereux, et la correction leur est nécessaire. Pour ceux qui tiquent sur l'auge, on la frotte avec du fiel ou de la fiente, ou bien on y met des lames de cuivre ou de fer; mais le plus sûr est de leur donner leur avoine dans un sac, et de les attacher court et haut à un anneau de chaque côté.

Du mal de cerf.

Cette maladie est une espèce de rhumatisme universel, qui tient le corps roide dans toute son étendue, mais particulièrement le cou et les mâchoires, de sorte que le cheval ne peut manger, et est autant en danger de mourir de la faim que de son mal. Dans cette maladie, il tourne les yeux par un mouvement convulsif, comme s'il alloit mourir, de

sorte qu'on n'en voit que le blanc, et il a par intervalle des battemens de cœur et de flancs si grands, qu'on croiroit qu'il va périr. En maniant le cou, on le sent roide et tendu, et la peau aride. La fièvre accompagne cette maladie, qui est souvent mortelle, et demande un prompt secours. Cette maladie est d'autant plus dangereuse, qu'elle est communément accompagnée de fourbure et de gras fondu. Si ces accidens n'y sont pas joints, il y a à espérer.

Il faut donc alors saigner promptement à la veine du cou, et réitérer la saignée pendant douze à quinze heures, d'heure en heure, ou au moins de deux heures en deux heures, n'en tirant qu'un verre environ à chaque fois; donnez au cheval des lavemens émolliens tous les jours, et frottez-lui la mâchoire et le cou, si le mal ne le tient que dans ces parties, avec une composition de moitié eau-de-vie et moitié huile de laurier, et autant d'onguent d'alhéa, ou bien avec un mélange de parties égales d'huile d'aspic, d'huile de térébenthine et d'huile de laurier.

Mais si le cheval en est attaqué par tout le corps, trempez un drap dans de l'eau-de-vie, ou si le cheval n'en vaut pas la peine, dans de la lie de vin chaude, et lui enveloppez tout le corps, après le lui avoir frotté avec la composition précédente, et le couvrez bien.

Si le cheval n'a point de fièvre, donnez-lui, le quatrième jour de la maladie, le matin, à jeun, une prise de poudre cordiale, et le faites boire à l'eau chaude.

Et au cas que le cheval eût la fièvre, donnez-lui le breuvage d'eaux cordiales, et le soir un lavement.

Lorsque le cheval commencera à fienter des ma-

É C O U R
deux livres et quatre onces, cresez les breuvages, poudre
et lavement, et le mettez à l'usage d'une bouillie
faite avec de la farine d'orge et de l'eau bien cuite
et très claire; donnez-lui en une pinte, et prenez
garde qu'il ne perde haleine en l'avalant.

Il ne faut pas oublier le feu dans cette maladie.
On passe un bouton de feu sur le haut de la nu-
que, près du toupet, avec un fer gros comme le
doigt, et de la longueur du doigt, on y fait entrer
un plumasseau enduit d'un liniment fait avec une
once d'huile de térébenthine et une cuillerée de
vert-de-gris en poudre; vous en passerez deux au-
tres au-dessus des oreilles, mais à ceux-là on y
passe un séton enduit du même liniment, ou de
supuratif, ou de quelqu'autre digestif.

Si le train de derrière est entrepris, passez au
troisième nœud de la queue en remontant un bou-
ton de feu, et y mettez un plumasseau enduit du
même onguent.

Si les mâchoires se serrent trop, mettez-lui un
billot gros comme le poignet, enveloppé d'un linge
chargé de miel, pour lui tenir la bouche ouverte
avant qu'elle soit tout-à-fait serrée, et pour lui
mettre de temps à autre la mâchoire en mouve-
ment, jusqu'à ce qu'il mange. Si les mâchoires s'é-
toient tellement serrées qu'on ne pût lui couler
aucun breuvage dans la bouche, il faudroit faire
un coin de bois large et mince, et l'introduire en
frappant doucement avec un marteau à plusieurs
reprises et à plusieurs heures de distance. Il suffit
que l'on ait deux ou trois lignes de jour, pour
qu'il puisse prendre des remèdes et quelques ali-
mens. On lui présentera pour nourriture un peu
de son, ou bien de la farine battue dans de l'eau.

Vous pouvez, pour lui frotter les mâchoires,

DE CAVALERIE. CHAP. II. 61
vous servir de l'onguent pour la nerf-foulure, ou
onguent des nerfs, dont voici la description.

Manière de faire l'onguent des nerfs.

Prenez des fleurs de romarin, de lavande, de
millepertuis, de camomille et de mélilot, de cha-
que une poignée, et les mettez dans un grand ma-
tras; versez dessus une pinte d'esprit de vin bien
rectifié, mettez par-dessus un vaisseau de rencontre
que vous luterez bien, puis vous mettrez votre
matras au bain-marie ou sur du sable chaud, et
l'y laisserez vingt-quatre heures, remuant de temps
en temps, pour en faciliter la teinture; prenez d'au-
tre part chamœpitis, marjolaine, romarin, men-
the, rue, lavande, de chaque une poignée, ge-
nièvre verd, deux onces, baies de laurier, racine
de piréthre et mastie, de chaque une once, ben-
join, demi-once, castoréum et camphre, de cha-
que trois gros: pilez chacune de ces drogues sé-
parément et les mettez ensemble dans un nouveau
matras luté de même que le premier avec son vais-
seau de rencontre, sur un bain de sable ou bain-
marie, et le laissez vingt-quatre heures de même,
remuant de temps à autre, pour en tirer une forte
teinture. Au bout de vingt-quatre heures, mêlez
dans un troisième matras vos deux teintures, que
vous verserez par inclination, et y ajouterez une
livre de savon marbré, coupé bien menu; couvrez
d'un vaisseau de rencontre, lutez et mettez de
nouveau à un bain de sable ou bain-marie, re-
muant de temps en temps, jusqu'à ce que le savon
étant parfaitement dissous, le tout soit en consis-
tance d'onguent. Cet onguent est excellent, non-
seulement pour les nerfs-ferrures de vieil, pour les
entorses et foulures, mais encore pour les efforts
d'épaule et de hanches.

Du vertigo.

Le vertigo est aux chevaux, ce que l'on appelle aux hommes délire, ou frénésie, ou transport; il en est aux uns comme aux autres, de deux espèces, l'un tranquille et l'autre furieux.

Dans le premier, le cheval met la tête entre ses jambes, va toujours droit devant lui, sans se détourner. Il paroît avoir les yeux renversés, et va donner de la tête au mur, parce qu'il ne voit pas, et même se laisse tomber fort rudement par terre dans son étourdissement.

Cette maladie se traite à-peu-près comme la précédente; on saigne le cheval de trois en trois heures; on lui met de même des boutons de feu; ensuite on applique une peau de mouton toute chaude sur sa tête; on le frotte avec les mêmes onctions, et on lui donne les mêmes poudres cordiales.

Le vertigo furieux est une espèce de rage, et l'on ne peut approcher du cheval sans beaucoup de péril; il ne veut ni boire ni manger; il se débat; il se frappe la tête contre les murs, et paroît comme désespéré; quand il s'échappe il cause de terribles désordres. Des auteurs prétendent que ce vertigo vient d'un ver qui prend naissance dans la queue, et qui monte toujours le long de l'épine du dos jusqu'à la tête, où étant parvenu, il cause tous ces ravages, lorsqu'il vient à toucher la dure-mère; mais cela n'a aucune vraisemblance, et les maladies qui attaquent le genre nerveux, sont capables de produire cet effet. Il est assez inutile de donner des remèdes pour ce mal, parce qu'on ne peut approcher du cheval; cependant si on le pouvoit, la saignée, jusqu'à défaillance, les lavemens rafraichissans et purgatifs, et les onctions

précédentes, y pourroient donner soulagement.

Cette maladie provient souvent d'un coup de soleil, sur-tout si le cheval a eu long-temps le soleil dans le front, étant au piquet, la tête exposée au plein midi; quelquefois aussi de l'indiscrétion d'un écuyer, qui aura fatigué trop long-temps un cheval, en lui donnant une leçon trop violente et trop longue sur les voltes ou pirouettes, ce qui est capable d'étourdir un cheval.

Il faut attacher un cheval, atteint de ce mal, entre deux piliers, avec un licou à double longe, afin qu'il ne puisse se frapper la tête, ni contre l'auge, ni contre le râtelier.

Du mal de taupe.

Ce mal vient aux chevaux qui tirent au collier, préféablement aux chevaux de selle ou de harnois; il vient sur le sommet de la tête, entre les deux oreilles, ou plutôt derrière les deux oreilles, à l'endroit où porte le licou, et est une meurtrissure qui dégénère en abcès, qui fuse souvent tout le long de la crinière. Les autres chevaux peuvent pourtant gagner ce mal, lorsqu'ils tirent trop au licou, sur-tout si le licou est fait de corde, ou lorsqu'ils ont reçu quelque coup violent, ou bien quand ils ont été trop long-temps exposés au soleil, comme il arrive au piquet à l'armée. Cette tumeur excède quelquefois la grosseur du poing, et est remplie de sang extravasé ou d'eau rousses, s'étend tout le long de la crinière, et gagne beaucoup de terrain en peu de temps, à cause de sa prûte.

Les chevaux ombrageux sont plus sujets à ce mal que les autres, parce qu'à la moindre peur, ils tirent sur leur licou, qui écorche insensiblement

ment est conduit, & fait venir de l'inflammation, une tumeur, et finalement de la matière.

Ce mal peut encore provenir d'un coup violent donné sur le tête d'un cheval.

Il faut commencer par saigner promptement le cheval, pour empêcher que le dépôt n'augmente, et retirer même le saignée; puis raser le poil et mettre dessus toute la tumeur une charge avec pain, térébenthine, farine, sain-doux, huile de laurier et vieux-oing; ou bien on se sert de l'onguent de Montpellier. On purge, après quelques jours, le cheval, et on réitère la purgation de temps en temps; car ces maux sont longs, et on en a vu durer plus de six mois.

Outre la charge que l'on applique sur la tumeur, on y passe encore au travers un bouton de feu de la grosseur du petit doigt, qui perce d'outre en outre, et ensuite un séton chargé d'un bon digestif, comme de supuratif, térébenthine et jaunes d'œufs crus; le lendemain on bassine la place avec de l'eau tiède, et l'on frotte avec une teinture d'aloës, qui se fait en mettant dissoudre de l'aloës dans de l'eau-de-vie; ou bien, au défaut de cette teinture, usez d'oxyerat tiède. Il faut prendre garde que le cheval ne s'écorche en se frottant; puis on jette dessus la plaie de l'os de sèche en poudre, ou de la colophane, ou des os calcinés, ou de la savate brûlée; ou bien on se sert d'égyptiac.

Tumeurs et blessures sur le garrot.

L'une et l'autre viennent, ou de coups, ou de morsures de chevaux entre eux, ou plus souvent de ce que la selle, dont les arçons sont entr'ouverts, a porté dessus, ou le coussin du harnois.

Quand

Quand ce mal est négligé, de simple plaie il devient ulcère.

Si c'est une simple foulure sur le garrot, sans écorchure, et qu'il n'y ait pas lieu de soupçonner une extravasation de sang, on met dessus un liniment d'huile de laurier, onguent d'althéa, et eau-de-vie, avec l'essence de térébenthine et le basilicum, ou bien le suivant. Il faut prendre cinq ou six blancs d'œufs, les battre long-temps pour les mettre en écume; ensuite prendre une once d'alun de roche crud, qui n'est pas calciné, le mettre en poudre, comme de la farine, et le mêler parmi les blancs d'œufs; le tout étant bien mêlé, y ajouter environ un verre d'esprit de térébenthine; battre encore tout cela, et y ajouter autant d'eau-de-vie; et à force de battre le tout ensemble, cela deviendra comme une espèce d'onguent, dont vous frotterez l'enflure trois ou quatre fois par jour. On peut se servir encore du savon ordinaire dissous dans l'eau-de-vie, sur une assiette, que l'on met sur des cendres chaudes.

Mais s'il y avoit ulcère, et qu'il fût invétéré, on fait dessus une incision cruciale; c'est-à-dire, qu'on donne un égout de chaque côté à l'ulcère, et par-dessus on fait une incision longitudinale; puis on prend urine d'homme, deux pintes, sel, un litron; alun pilé, quatre onces; on met le tout dans un grand poëlon, qui tienne au moins quatre ou cinq pintes, parce que la liqueur monte beaucoup sur le feu, et l'on remue toujours avec une petite cuiller de bois; on prend de cette liqueur pendant qu'elle bout, et avec la cuiller de bois, on en verse toute bouillante dans le garrot; on réitère le lendemain, et on laisse la plaie sept à huit jours sans y toucher. Il est rare qu'on soit obligé d'en venir à une troisième projection, qu'on

peut cependant faire, si la nécessité le requiert; mais il suffira, suivant les apparences, de mettre dessus de l'égyptiac, pour mondifier et sécher l'ulcère, et empêcher que le cheval ne se frotte.

Bien des personnes se servent, pour les simples foulures ou écorchures, du lappa-major, ou bardane, qu'ils appliquent dessus, ou bien de la morelle.

On peut se servir encore de ce remède, dont nous venons de donner la description, pour les ulcères et blessures sur le rognon.

De l'effort d'épaule, ou du cheval entr'ouvert, ou faux écart.

Quelques personnes se trompent souvent à cette maladie, quand elles ne sont pas instruites de sa cause, en traitant dans le pied un mal qui a sa source plus haut; comme elles voient un cheval boiter, elles passent plusieurs jours à y mettre diverses charges, remolades, etc., puis parlent de le dessoler, et au bout de plusieurs semaines, s'avisent enfin que le mal pourroit bien être dans l'épaule. C'est pourquoi, lorsque l'on voit un cheval boiter, il est d'une très-grande importance de chercher quelle en est la cause; car il y en a une infinité qui peuvent occasionner cet accident. Un clou de rue, un chicot, un morceau de verre ou de grès, qui aura percé la sole, et même le petit pied, une atteinte que le cheval se sera donnée en courant, ou qu'il aura reçue, toutes les maladies de jambe et de pied, dont nous parlerons dans la suite, et de plusieurs autres, sans compter le mal d'épaule, peuvent le faire boiter.

Voici les signes les plus ordinaires pour reconnaître ce dernier, lorsque l'on n'a point été témoin de l'accident. Premièrement, voyant le che-

val ne s'appuyer bien que sur trois jambes, il faut examiner le pied qu'il lève, la fourchette et la sole, et faire lever le fer, pour voir s'il ne cache-tout point le mal, ou s'il ne le causeroit pas lui-même par être trop serré, ou par quelque clou qui serreroit trop la veine, ou le petit-pied, etc.; puis, avec des tricoises, on pince la sole et le sabot tout autour, après avoir fait parer le pied. Si le cheval ne feint point à toutes ces épreuves, on examine le paturon et le boulet; on voit s'il n'y a point d'entorse; on passe la main le long du nerf, en remontant vers l'épaule, et ne trouvant mal ni douleur jusques-là, on la frotte un peu rudement, en pressant avec la main. Le cheval pourra alors témoigner quelque douleur, d'où on conjecturera que cette partie est le siège du mal. On a coutume de faire promener un cheval un espace de temps un peu considérable, quand il paroît boiter, pour l'échauffer, et lui dénouer les épaules; s'il arrive qu'après cet exercice il ne boite plus, on en conclut que le mal étoit dans l'épaule, et cela est vrai; mais s'il boite plus fort, il ne faut pas conclure que le mal soit dans le pied nécessairement. Cela arrive cependant d'ordinaire; mais quand le mal d'épaule est un peu considérable, il ne faut qu'augmenter par cet exercice, et fait boiter le cheval tout bas, aussi bien que s'il avoit mal au pied.

La plus sûre manière pour connaître le mal d'épaule, c'est de faire trotter le cheval en main, quelques pas, et d'examiner comme il porte toute la jambe malade. Si, au lieu de porter toute la jambe sur une ligne droite en avant, il prend un cercle pour y arriver, ce mouvement, qui s'appelle *jaucher*, est le signe le plus certain que le mal est dans l'épaule; et si on examine bien le

... ou le remède infailiblement peu ou
... en cas quel soit atteint de ce mal, et
... le plus le plus, comme s'il étoit débou-
... il marche ; et quand il est reposé, il
... le jante malade en l'air et en avant.
... pour une chute ou
... pour se rete-
... et empêcher la chute. Dans cet effort, il met
... les muscles extérieurs de l'omo-
... et écarte ainsi des côtés, les
... de l'épaule, qui y sont unis par des attaches
... seulement. Par cet écart, il se déchire
... de ces parties fibreuses, qui laissent suinter des
... de limphe et de sérosité, lesquelles for-
... ment des amas d'eau qui, devenue par son extra-
... sion corps étranger, incommode considéra-
... ment le cheval, et empêche la réunion de ces par-
... ties, et même y attire une fluxion de nouvelles
... humeurs.

Il faut donc commencer par saigner le cheval
à l'ars, recevoir son sang dans un vaisseau et le
remuer avec la main, de peur qu'il ne se grumèle,
y mêler un demi-setier d'eau-de-vie, et en faire une
charge sur l'épaule.

Si c'est un cheval de prix, au lieu de son sang,
mêlez, avec de l'eau-de-vie, du baume ardent, ou
bien mêlez parties égales d'essence de térében-
thine, d'eau-de-vie et d'huile d'aspic.

Si ces remèdes ne suffisent point, vous réitérerez
la saignée, et vous passerez un séton au-dedans
de l'épaule du cheval, et non au palleron, et le
suspendrez ou le retiendrez au râtelier, de façon
qu'il ne puisse se coucher de quinze jours, afin
que les humeurs que le séton ou l'ortie fera for-
tir, puissent avoir leur écoulement. Le cheval étant
obligé de demeurer long-temps sur ses jambes,

sauroit risquer de devenir fourbu, si l'on n'avoit
soin de le saigner de temps en temps.

On peut, au lieu du séton ou de l'ortie, appli-
quer une roue de feu sur la noix (on appelle la
noix le joint de l'humérus avec l'omoplate). Il y
a un inconvénient, c'est que le cheval en demeure
marqué toute la vie, mais aussi ce remède est plus
efficace que le séton.

Il faut remarquer que tous ces remèdes, quel-
que puissans et efficaces qu'ils soient, ne con-
viennent pas à toutes sortes de maux d'épaule,
que l'on prend presque toujours pour des écarts,
ou faux écarts (quoiqu'à tort), parce que le che-
val boite de l'épaule. Voici trois cas où ces remèdes
seroient inutiles. Le premier, c'est lorsqu'un che-
val est foule ou trop pressé par un des arçons de
la selle, soit par la mal-çon de la selle, soit
parce qu'il aura monté dessus quelque gros homme
pesant, qui aura eu un des étriers plus long
que l'autre; en sorte qu'un cheval en sera incom-
modé tant qu'il ne changera pas et de cavalier et
de selle.

A ce mal suffit de faire des frictions avec le
savon et l'eau-de-vie, ou autre remède semblable;
et pour prévenir la récédive, changer la selle. Le
second cas où un cheval boite de l'épaule, c'est
lorsqu'en marchant, il se sera froissé l'épaule contre
un arbre, un mur, ou quelque chose de dur. Il
faut employer les mêmes remèdes que dans le cas
précédent; et il seroit alors inutile d'employer le
feu, le séton, ni l'ortie.

Le troisième cas est quand un cheval a les
épaules plates et sèches, ou de naissance, ou par
le travail. Ce dernier cas est sans remède; et ceux
dont nous venons de parler, sont diamétralement
opposés à la cure qui conviendroit en pareil cas,

20

É C O U S

puisque'il faudroit bien plutôt chercher à nourrir l'épaule, qu'à la dessécher.

*De l'écrouelle entre les ars, ou du cheval
frayé entre les ars.*

On appelle un cheval frayé entre les ars, lorsqu'il est écorché dans le pli de cette partie. Ces deux termes signifient la même chose ; cet accident qui est fort léger, arrive quand un palefrenier n'a pas soin de nettoyer cette partie, qu'il oublie fort souvent ; et lorsque le cheval a le cuir tendre, ou à la suite d'un long voyage.

Le remède est de prendre parties égales de graisse de rognon de mouton et de miel, et d'en faire un onguent à froid, que l'on applique sur le mal, et de tenir ensuite la partie nette, pour éviter la récidive.

De l'ancœur, quant-cœur, ou anti-cœur.

C'est une tumeur contre nature, formée par un amas de sang extravasé à la partie antérieure du poitrail, qui se communique souvent sous le ventre, jusqu'au fourreau aux chevaux, et jusqu'aux mamelles aux cavales.

Cette tumeur approche de la nature du bubon pestilentiel.

La tristesse du cheval, les battemens de cœur, la fièvre ardente et les défaillances, jusqu'à tomber par terre, aussi bien que le dégoût universel, en sont les symptômes.

Il faut tâcher de faire venir cette matière à suppuration. C'est pourquoi il faut appliquer sur la tumeur une charge composée avec un litron de farine, une demi-livre de poix noire, autant de poix blanche, demi-livre de térébenthine, un quarteron d'huile de laurier, avec une demi-livre

de sain-doux ou vieux-oin ; faites cuire le tout à petit feu, et chargez le cheval.

On peut se servir aussi de l'onguent de Montpellier ; mais, comme il est trop coulant, il faut le corporifier avec suffisante quantité de poix.

Si la tumeur étoit trop lente à venir à suppuration, on ouvreroit la peau avec un bistouri entre les deux jambes de devant, au bas du poitrail ; et avec la corne de chamois, on feroit une loge entre cuir et chair, à droite et à gauche, suffisante pour y placer un morceau de racine d'ellébore noir, trempé pendant quelques heures dans du vinaigre, de la grosseur d'une noix ; ensuite on recoud la peau. Si, au bout de vingt-quatre heures, il se trouve en cette partie une tumeur grosse comme la tête d'un homme, c'est un signe qui fait espérer une prompte guérison. Cette maladie est presque mortelle dans les pays chauds, fort dangereuse dans les climats comme le nôtre, et très-peu en Hollande et dans les pays froids.

De la loupe.

La loupe est une tumeur molle et indolente dans son commencement, enfermée dans un kiste ou dans une poche, laquelle grossit insensiblement, et est située entre le cuir et les muscles, aux environs des parties membraneuses. Ces sortes de tumeurs renferment ordinairement des humeurs glaireuses, quelquefois une matière semblable à du plâtre, quelquefois à du suif, quelquefois une matière charnue, et quelquefois d'une autre nature.

Quand cette tumeur roule aisément sous la peau, on peut espérer de la fondre ou résoudre ; mais quand elle est adhérente, cela est beaucoup plus difficile. Cette tumeur apporte beaucoup plus de difformité que d'incommodité réelle, à moins qu'elle

ne soit située sur quelque articulation, et que, par cette cause, elle n'empêche l'action et le mouvement.

Les marchands connoissent peu cette espèce de loupe qui vient indifféremment sur toutes les parties du corps; mais voici la maladie à laquelle ils donnent ce nom, quoiqu'elle ne soit rien moins qu'une loupe.

Il est des chevaux qui se couchent en vaches, c'est-à-dire, les jambes sous le corps. Lorsque les éponges du fer sont trop longues, elles blessent le coude et le meurtrissent si considérablement, que peu d'heures après on trouve une ékymose fort grande (on appelle *ékymose*, un sang extravasé ou épanché hors des vaisseaux), et une tumeur qui se voit quelquefois égale en grosseur à la tête d'un homme; cette loupe est fort dangereuse, et veut un prompt secours; il faut d'abord déferer le cheval, et rogner toutes les éponges, quand on voudra le ferrer de nouveau. Il faut le saigner, parce qu'ordinairement dans ce mal, il est entrepris de tous ses membres, et employer les mêmes remèdes que dans l'avant-cœur.

Si la tumeur est trop considérable pour espérer un bon succès de ces remèdes, et qu'elle paroisse remplie d'eau rousse ou de pus, mettez une pointe de feu par-dessous, pour donner écoulement à la partie.

Si l'on s'aperçoit de la tumeur dès le premier jour, et qu'elle ne soit pas considérable, après avoir remédié à la ferrure, il suffira de laver cinq à six fois par jour la tumeur avec l'eau la plus froide que l'on pourra trouver, par le moyen d'une éponge, et d'employer un seau d'eau à chaque fois.

Des malandres.

C'est une espèce d'ulcère qui se forme au pli du genou en dedans, où la peau se trouve fendue et rongée par l'acreté des humeurs qui en découlent. Ce mal rend quelquefois le cheval boiteux, ou du moins lui tient la jambe roide au sortir de l'écurie. Le poil se trouve mouillé et hérissé en cet endroit, et plein d'une saleté grenue. Quelquefois il s'y forme une croûte plus ou moins grosse.

Outre que ce mal n'est pas aisé à guérir, quand on le pourroit faire certainement, il ne faut pas toujours risquer de le faire subitement, parce que les accidens seroient pires que le mal, l'humeur descendant dans le pied, où elle produit souvent ce qu'on appelle un fic ou crapau; c'est pourquoi il faut seulement tâcher de l'adoucir et d'en empêcher le progrès.

Ce mal est plus ordinaire à des chevaux chargés de poil, et nourris dans des pâturages gras et humides, qu'à d'autres. Ce mal paroît souvent se guérir en été, quoique cependant la place en reste toujours marquée, tant parce que la transpiration, plus abondante dans cette saison, détourne une sérosité surabondante qui est la cause de ce mal, que parce que la poudre qui vole alors en l'air, les dessèche en partie. Dans l'hiver, au contraire, la transpiration moins abondante oblige les sérosités superflues de refluer sur cet écoulement, et les délaboussures des boues irritent ces crevasses, et entretiennent ces ulcères qui restent exposés à toutes les injures de l'air, et font souvent broncher et même tomber un cheval excellent d'ailleurs.

Il est vrai que cela ne diminue pas infiniment le prix d'un cheval; mais il est beaucoup mieux qu'il soit entièrement sain.

Pour procéder avec sûreté à la guérison de ce mal, qui ne diffère que par la situation seulement, des solandres et mules travaillantes, dont il sera parlé dans leur lieu, il faut commencer par purger le cheval, pour en détourner la source; ce que l'on répètera plusieurs fois pendant la cure; et, après la première purgation, on fera usage d'un des onguens suivans.

Mêles ensemble parties égales de populéum, de savon noir et de beurre frais, et frottez les malandres matin et soir avec ce mélange. Ou bien prenez un quarteron de poudre fine d'écailles d'huîtres bien calcinées, autant pesant de navets; nettoyez, pilez vos navets, et mêlez le tout dans une demi-livre de sain-doux que vous ferez cuire en consistance d'onguent.

Du suros, de l'osselet et de la fusée.

Le suros est une tumeur dure, calleuse et sans douleur, qui croît sur l'os même du canon, à la partie latérale tant interne qu'externe.

On en distingue trois sortes.

La première, est lorsqu'il se trouve seul.

S'il est malheureusement placé dans le genou ou sous le tendon que l'on appelle en terme de cavalerie, *nerf*, il est très-mauvais, fait boiter le cheval et le rend inhabile au service. S'il est éloigné de l'un et de l'autre, c'est un défaut, mais qui n'empêche pas qu'on ne puisse tirer du service d'un cheval, à moins que le mal ne s'étende.

La seconde espèce est le chevillé, c'est lorsque sur la même jambe, il y en a un d'un côté, et l'autre de l'autre, se correspondant si juste, qu'on croit l'os traversé d'une cheville osseuse.

La troisième, est lorsque deux se trouvent au-

Aussus l'un de l'autre, du même côté du canon, sur la même ligne, on l'appelle alors *fusée*.

L'on voit quelquefois à la partie interne et supérieure du canon, un gros suros qui semble s'étendre jusques dans le genou; c'est une dilatation de la partie latérale de la tête, ou extrémité supérieure du canon. Il n'estropie pas le cheval comme le suros dans le genou; mais il est très-dangereux: on l'appelle *osselet* improprement. La même chose arrive aussi quelquefois à l'os du pâturon. Comme la différence de ces accidens est difficile à connoître, ils sont toujours fort suspects.

Le suros simple qui n'approche pas du genou ni du nerf, se dissipe ordinairement de lui-même, et n'a besoin d'aucun remède; mais on en voit peu de cette espèce au-dessus de huit ou neuf ans.

Toutes ces maladies viennent souvent au cheval, pour s'être blessé l'os au travers du périoste. L'os contus recevant de nouveaux sucs nourriciers et ayant perdu son ressort, se dilate et forme cette éminence. Les maladies internes peuvent aussi y contribuer.

Voici la manière de les traiter. Il faut commencer par raser le poil où est le suros, le battre longtemps et à petits coups avec un bâton aplati par un côté, afin de le ramollir; ensuite y appliquer le remède suivant:

Prenez mercure, deux onces; euphorbe, trois gros; soufre, trois gros; cantharides, un gros; réduisez le tout en poudre et l'incorporez avec huile de laurier; appliquez-le sur le suros et l'y laissez vingt-quatre heures.

Ce remède demande une main légère et habile, parce que si ce caustique, qui est violent, venoit à s'étendre au-delà des limites qui lui doivent être

prescrites, il causeroit du dégât et feroit une escarre trop considérable.

En voici un autre qui ne laisse pas de demander beaucoup d'adresse.

On fait bouillir dans un poisson d'huile de noix la grosseur d'un pois de sublimé corrosif. Le cheval étant tenu ferme, ou placé dans le travail, on trempe dans cette huile bouillante un nouet d'ail, qu'on a auparavant attaché ferme au bout d'un bâton, et on le porte avec quelques gouttes d'huile bouillante sur le suros, en pesant un peu. On réitère deux fois, de deux jours l'un, cet attouchement. Quand l'escarre est tombée, on jette dessus de la savate brûlée, ou de la poudre d'huître calcinée, et on recommence le lendemain.

On préfère ordinairement à tous ces remèdes l'étoile de feu: on verra au chapitre des opérations, la manière de la mettre. On donne à l'oscelet, suivant sa grandeur, deux ou trois petites raies de feu. Il est vrai que ce remède ne guérit pas le suros; mais, comme ce mal n'est dangereux que dans ses suites, il l'empêche de croître, et c'est assez.

A la fusée, une étoile ne suffisant pas, on donne le feu à couleur de cerise en raie ou en fougère (voyez le chapitre des opérations); et si le nerf étoit adhérent, il n'y auroit pas de danger à le toucher légèrement avec le couteau de feu, pour le détacher.

Il y a encore un autre procédé pour traiter les suros et les fusées, qui consiste, après les avoir amollis à petits coups, comme dans la méthode précédente, à y donner quelques petits coups de flamme ou de lancette, pour percer la peau à plusieurs endroits sur l'étendue du suros ou de la fusée, en faire sortir du sang, dégorger et faire pé-

nétrer avec plus d'activité le remède que l'on y applique ensuite.

Ce remède est de l'essence de térébenthine, dont on imbibe un plumasseau de filasse, que l'on met sur le mal; on pose par-dessus une compresse en cinq ou six doubles; on recouvre le tout avec un morceau de vessie de bœuf ou de cochon; et on tient tout cet appareil en état, non avec une corde, mais avec une bande de linge de la longueur et de la largeur à-peu-près d'une bande à saignée de pied pour les hommes. Il ne faut lever cet appareil qu'au bout de vingt-quatre heures, et le renouvelet trois ou quatre jours de suite.

Quelques-uns donnent le nom d'oscelet, particulièrement aux exostoses ou excroissances osseuses qui viennent à la partie intérieure du canon en approchant du boulet, et distinguent ce mal en trois espèces, comme nous avons fait le suros; mais la différence de la situation ne doit pas faire deux espèces d'un mal, qui, au-dessus ou au-dessous du milieu du canon, a toujours la même cause, le même pronostic, et demande la même cure.

Du nerf-fêru.

En terme de cavalerie, le nerf étant un terme consacré pour signifier tendon, il s'ensuit que la nerf-fêrure est l'atteinte qu'un cheval se donne ou reçoit à un des tendons de la jambe. La grandeur de l'atteinte ou du coup fait juger de la grandeur et de la conséquence du mal, si l'on a vu donner le coup; mais on s'en aperçoit plus communément, parce que l'on voit boiter un cheval.

Il faut examiner les jambes en pressant le nerf entre les doigts de haut en bas, et quand on vient à presser l'endroit du nerf ou tendon qui a été

contus, on reconnoît aisément que le cheval y ressent de la douleur. Quoique la peau n'ait pas été entamée, la meurtrissure peut avoir été très-considérable : c'est pourquoi il faut y apporter remède au plutôt, si l'on s'en aperçoit sur-le-champ, quelque considérable que puisse être le mal, il y a lieu d'espérer qu'il ne sera pas long ni dangereux, en le traitant comme il convient.

Coupez en deux une grosse éponge que vous tremperez dans un mélange de parties égales de fort vinaigre et d'esprit de térébenthine battus ensemble; enveloppez-en toute la jambe, et particulièrement le nerf dans toute sa longueur; recouvrez vos éponges avec de la vessie, et retenez le tout en état avec une ou plusieurs bandes de linge, ayant attention de ne pas trop serrer le nerf, ce qui feroit un mal plus grand que le premier.

Au défaut de ce remède, on peut se servir du suivant.

Prenez de la mie de pain bien broyée, pétrissez-la avec bonne bière, comme pour en faire du pain, et ensuite la délayez avec de la bière encore comme de la bouillie; faites-la cuire, et y ajoutez la grosseur d'une noix de populéum et autant d'onguent rosat; étendez ce cataplasme sur du linge blanc de lessive, et l'appliquez; mettez par-dessus des compresses trempées dans l'oxycrat chaud, et ayez soin de les imbiber de temps en temps du même oxycrat, jusqu'à guérison.

Il y a pourtant des nerf-féures que l'on ne peut guérir sans y mettre un feu léger en fougère ou en patte d'oie; et quand le mal dure trop longtemps, on prend ce parti, ou bien lorsque la nerf-féure qui se présente à guérir, est ancienne.

De l'entorse ou mémarchure.

L'entorse est une extension violente des tendons et des ligamens qui assemblent les deux os du paturon avec le canon et le petit-pied, quoiqu'il n'y ait point de dislocation, qui est un fait à part. Ce mal peut être très-considérable, premièrement, par lui-même, mais de plus, parce que ce mal demandant le repos, le poids du corps du cheval, qui porte entier sur l'autre jambe, le met en danger de devenir fourbu.

S'il y avoit dislocation, c'est-à-dire, que l'os fût dérangé de sa place, et ne roulât plus dans sa cavité ordinaire, le mal seroit si considérable qu'il seroit inutile de songer à y appliquer des remèdes; il faudroit plutôt songer, si faire se pouvoit, à rétablir cette luxation ou dislocation.

La différence que nous mettons entre l'une et l'autre, est que dans la luxation, l'os reste en partie dans sa cavité, et en est en partie dehors. Celle-ci est plus dangereuse, parce qu'elle tient plus longtemps les ligamens tendus dans un état violent; et dans la dislocation, l'os étant sorti entièrement de sa boîte, les ligamens reprennent leur étendue naturelle. Mais toute l'adresse des plus habiles maréchaux de nos jours, n'a pas encore été jusqu'à ce point de perfection, et ils abandonnent un cheval dans cet état. Il faut espérer qu'avec le temps ils imiteront l'heureuse hardiesse des chirurgiens, qui entreprennent avec succès cette opération sur les hommes.

Les maréchaux ne remédient donc aux entorses, que lorsqu'elles sont de simples extensions ou foulures de tendons, et leur cure consiste dans le moment à laisser le cheval en repos, et à appliquer dessus des remèdes astringens et les répercussifs

les plus forts pour le premier appareil, afin de raffermir et resserrer les parties qui ont été outrément gonflées; et y empêcher la fluxion des humeurs.

Si ce premier appareil n'emporte pas le mal, il faudra ensuite le cheval, c'est-à-dire, le saigner en place; ensuite frotter le boulet avec de l'eau-de-vie et de l'essence de térébenthine, et appliquer dessus un cataplasme fait avec trois demi-setiers d'urine; un quarteron d'huile d'olive et un picotin de son, le faire bouillir deux ondes, et mettre ce cataplasme sur des étoupes, l'appliquer chaud sur le mal, le laisser vingt-quatre heures, et réitérer pendant cinq ou six jours.

Si le cheval se trouve soulagé, vous le frotterez avec de l'eau-de-vie, ou du baume de romarin; s'il ne va pas mieux, vous frotterez la partie avec un demi-setier de baume ardent et autant d'eau-de-vie.

Voici un autre remède: prenez huile de laurier, essence de térébenthine et eau-de-vie, c'est une espèce de vésicatoire fort doux, que les maréchaux appellent feu mort, parce qu'il fait tomber le poil; vous en frottez le boulet une fois, et quand le feu mort a fait son effet, on le frotte tous les deux jours avec de l'eau vulnérable et du savon noir pendant six jours, après quoi on l'envoie à l'eau. Comme on ne trouve pas par-tout les remèdes dont on a besoin sur-le-champ, on peut user du suivant, qui se trouve assez communément par-tout.

Prenez vieux-oing, une livre, vinaigre, une bouteille. Il faut faire hacher et piler le vieux-oing, ensuite le mettre dans un pot, avec une bonne poignée de farine de seigle; à son défaut, on peut se servir d'autre farine, et si l'on n'en a point, prenez du son; vous aurez ensuite la moitié d'une peau

peau de lièvre hachée bien menue; vous ferez bouillir tout cela ensemble, et l'étendrez le plus chaud que le cheval pourra le souffrir, sur une autre peau de lièvre du côté du poil, pour l'appliquer tout autour de la jointure: réitérez ce remède toutes les vingt-quatre heures, jusqu'à guérison.

Vici encore un remède qui est fort astringent et capable de resserrer ces parties. Prenez une chopine de vin blanc, une poignée de farine de froment, un quarteron de miel, demi-quarteron de sain-doux, une poignée de roses de Provins, quatre blancs d'œufs, deux onces de bol d'Arménie, et deux onces de térébenthine, mettez le tout dans un pot de terre bouché, frémir sur le feu, et après jettez-y un demi-setier d'eau-de-vie, faites un cataplasme sur des étoupes, l'appliquez tout chaud sur le boulet, et réitérez jusqu'à guérison. A chaque fois lavez le mal avec eau-de-vie, ou esprit-de-vin.

Si le mal est récent, et que l'on soit à portée d'un ruisseau ou d'une rivière, le plus court et le plus simple est d'y mener le cheval sur-le-champ, et de l'y remener cinq ou six fois par jour, et de le laisser une heure à chaque fois. Après quoi, si cet expédient, qui souvent réussit seul, ne suffisoit pas, on auroit recours aux autres remèdes que l'on vient de décrire.

Mais souvent après tous ces remèdes, on est obligé d'en venir au feu, que l'on met en côté de melon sur le boulet, ou autrement s'il convient mieux; et ce dernier remède est le plus sûr de tous, mais son effet est long.

Nous avons parlé dans cet article d'un remède qui est fort usité pour les chevaux, et même pour les hommes. C'est le baume ardent, qui est très-

aisé à faire. Mettez demi-once de camphre en poudre dans chopine d'excellent esprit de vin, mettez-le dans un matras, adaptez-y son vaisseau de rencontre, et le tutez bien, mettez-le à un bain-marie, qui soit fort chaud, sans bouillir, et y laissez circuler la matière jusqu'à ce que tout le camphre soit dissous. Détutez vos vaisseaux et ajoutez deux onces d'ambre jaune concassé de nouveau, et mettez-le sur le bain pendant deux fois vingt-quatre heures. On s'en sert pour la fourbure, pour l'enclouure et pour des plaies.

De l'effort du genou.

Un cheval peut se donner une entorse au genou aussi bien qu'au houlet, soit par une enchevêtreure ou par quelqu'autre accident. Cette entorse se nomme *effort du genou*; elle se traite de même que celle du houlet, parce que c'est également une extension outrée des tendons et ligamens des os du bras et du canon. Dans ces sortes d'efforts, pour peu qu'ils soient négligés, le genou devient de la grosseur de la tête d'un homme.

On peut se servir avec succès de la charge pour l'avant-cœur; et en cas d'opiniâtreté, on y met le feu à côté de melon.

Tous les remèdes décrits pour la mémarchure y conviennent aussi, puisque le mal provient d'une cause semblable.

Des jambes foulées, travaillées ou usées.

S'il y a quelque différence entre ces trois expressions, qui paroissent assez indifféremment employées par ceux qui veulent parler d'une jambe fatiguée par un long travail ou par un exercice violent, cette différence est fort petite. Il paroît cependant que par le terme de *jambe foulée*, on a

voulu désigner plus particulièrement une jambe usée par un grand et long travail dans les premiers jours ou les premières heures qui suivent immédiatement ce travail. Celui de *jambe travaillée*, signifie une jambe enflée aussi ou fatiguée, mais cependant en état de rendre encore quelque service, même dans le moment présent; et celui d'*usée* marque celle qui est peu ou point du tout en état de servir pour l'instant et pour l'avenir, à cause du travail passé.

Comme ces différences, si l'on veut les admettre, ne sont que du plus au moins, l'ordre que l'on suit dans l'application des remèdes s'y trouve conforme, et les remèdes qui, dans le commencement du mal, auroient été suffisans pour le guérir ou en prévenir les conséquences fâcheuses, font place à d'autres plus efficaces que les premiers, quoique d'un succès plus incertain: paradoxe aisé à comprendre, en faisant attention qu'un petit obstacle se lève plus aisément qu'un grand.

L'enflure, les tumeurs particulières, les fentes, les plaies, les ulcères, la roideur des jointures, en un mot, tout ce qui s'éloigne du crayon que l'on a donné d'une jambe belle et saine, dans la première partie de cet ouvrage, donne à connoître par le plus ou le moins, jusqu'à quel point une jambe est altérée ou usée.

Il faut appliquer sur la jambe des emouillures capables de rassembler les nerfs, par exemple, celle-ci. Prenez une poignée de lait et suffisante quantité de farine pour faire de la bouillie; un peu avant qu'elle soit achevée de cuire, vous y incorporerez demi-livre de cire neuve, autant de térébenthine, autant de poix de Bourgogne, autant de miel, et autant de sain-doux, que vous aurez auparavant fait fondre dans un vaisseau à part, à un feu très-

doux, et vous jetterez le tout dans cette bouillie, après l'avoir bien mélangé. Vous appliquerez ce remède chaudement une fois par jour.

Ensuite vous userez de l'onguent de Montpellier, ou des bains faits avec les herbes aromatiques bouillies dans le vin, ou dans la bière, ou dans la lie de vin. Si ces remèdes ne réussissent pas, on a recours au feu.

Il y a une infinité de remèdes que l'on peut employer pour les jambes dans cet état, comme le vin blanc et l'huile de noix, parties égales, bouillies ensemble, dont on frottera les jambes à rebrousse-poil, deux fois par jour. Mais quelque remède que l'on emploie, il faut au moins un bon mois de repos pour que ces remèdes réussissent.

On peut user des remèdes suivans, qui sont fort bons.

Prenez égale quantité d'huile d'olive et de vin rouge, bien mêlés et battus ensemble, pour les réduire en espèce d'onguent, dont vous frotterez soir et matin les jambes du cheval. Ou bien prenez égale quantité de feuilles de sureau, feuilles de morelle et de poirée, hachées et pilées dans un mortier, pour en tirer le jus; il faut de ce jus en frotter les jambes du cheval cinq ou six fois. Ou bien prenez racine de guimauve concassée, vieux-oing, de chaque une livre, six pintes de lie de vin; faites bien cuire le tout ensemble, en remuant toujours; le mélange étant cuit et refroidi, frottez-en les jambes du cheval trois ou quatre fois par jour.

On se sert pour les jambes roides, d'un cirœne dont voici la composition.

Prenez cire neuve, quatre onces, huile d'olive, térébenthine, céruse, mine de plomb, de chaque une once, litarge d'or, demi-once. Mettez le tout dans l'huile et la cire, que vous ferez fondre à

petit feu. Le tout étant fondu, vous y mêlerez une once de vert-de-gris, que vous ferez cuire encore à petit feu. Le mélange étant cuit et de couleur verte, vous y ferez tremper des morceaux de toile de vieux linge, que vous retirerez après, laisserez dégoutter sur le pot, et mettrez sécher jusqu'à ce que tout votre onguent soit consommé et imbibé dans vos morceaux de toile.

Blessure sur le boulet.

Nous ne donnerons pas de définition d'une chose sur laquelle un seul coup-d'œil nous apprend plus que les plus longues descriptions ne pourroient faire. Il les faut traiter comme la nerf-lésure, avec l'althéa, l'onguent rosat et le populéum, etc.

Des molettes, du ganglion et de l'oscelet du boulet.

La molette est une tumeur tendre et molle, de la grosseur d'une noisette, quelquefois d'une noix, sans douleur dans les commencemens, et remplie d'eau, située à la partie latérale du boulet, tant interne, qu'externe. Cette tumeur blesse le cheval, si elle a quelque adhérence au tendon ou nerf du pied, et pour lors on l'appelle *molette nerveuse*, laquelle est dangereuse et estropie à la fin le cheval. Lorsque deux molettes se correspondent vis-à-vis l'une de l'autre, on leur donne le nom de *chevilles*. Il en est de cette dernière espèce, de nerveuses, et qui résonnent comme si elles étoient remplies de vent. Il est dangereux de les vouloir percer pour en faire sortir les eaux rousses qui y sont contenues, comme font quelques-uns; il faut user de remèdes plus doux, que l'on va décrire, tels que celui-ci.

Après avoir rasé le poil autour des boulets et

dessus les molettes, on appliquera cet onguent dessus. Prenez monches cantharides, euphorbe, ellébore noir, de chaque deux onces; mettez-le tout en poudre, et faites-en un onguent avec suffisante quantité d'huile de laurier et de térébenthine, autant de l'une que de l'autre. Vous laisserez l'onguent vingt-quatre heures, et avant que ce temps soit expiré, il tombera beaucoup d'eau rousse; ensuite vous leverez avec une spatule l'ancien onguent, pour en mettre de nouveau, et vous ferez cela pendant huit ou dix jours de suite, toutes les vingt-quatre heures. Il vous semblera que la peau soit tombée sans espérance de revenir, mais cela ne doit point étonner, la peau et le poil reviendront aussi beaux qu'auparavant. Il est certain que si les molettes sont nouvelles, elles disparaîtront, et ne reviendront de long-temps, à moins que ce ne soit pas le même accident, c'est-à-dire, par un trop grand travail.

Le repos seul, ou tout au plus quelques légers remèdes, emportent une molette simple dans son commencement.

Il vient au même endroit, savoir, au boulet, à droite et à gauche, une tumeur assez molle, remplie d'une matière glaireuse, et qui acquiert la grosseur de la moitié d'une noix. Cette humeur glaireuse paroît être le surcroît d'une lymphe gélatineuse, qu'on nomme *sinovie*, destinée à faciliter le mouvement des articulations. Par la grande fatigue et le long travail, il se déchire quelque filet de la membrane qui doit retenir cette lymphe gélatineuse dans l'article, et cette humeur glaireuse venant ainsi à s'extravaser, forme une tumeur à laquelle, dans les hommes, on donne le nom de *ganglion*.

Cette même partie est encore sujette à une tu-

meur qui, au premier coup-d'œil, a l'apparence de la molette, mais c'est un osselet qui a grossi: il est ordinairement situé un peu plus bas que la molette, au lieu que celle-ci occupe l'espace qui reste vide entre le tendon ou nerf, et la partie latérale de l'os: ce petit osselet se trouve situé à la partie latérale même.

Barement l'osselet et le ganglion font-ils boïter.

Comme ces incommodités naissantes déparent plus un cheval, qu'elles ne lui nuisent réellement, il suffit d'en empêcher le progrès, ce qui se fait en l'envoyant souvent à l'eau, et frottant le mal au retour avec de l'essence de térébenthine et de l'eau-de-vie. Mais ceci ne se doit entendre que d'un cheval qui n'auroit qu'une molette seule, ou auquel elle ne paroît que depuis peu de jours; car si elles sont chevillées ou nerveuses, c'est-à-dire, vieilles, ou qu'il y en ait plusieurs ensemble, il n'en faut point faire l'acquisition, parce qu'un cheval moletté ne vaut rien, et est bientôt entièrement hors de service.

Cependant les gens qui veulent se défaire d'un cheval, les font disparaître totalement, et même en vingt-quatre heures ou environ; ils prennent la mie d'un pain sortant du four, la trempent dans de l'esprit-de-vin, et l'appliquent sur les molettes.

Ou bien on prend une livre de bol, demi-livre de galbanum, et autant de mastice dissous en caudévie et vinaigre, et on frotte la partie. Les marchands de chevaux se servent de ce dernier remède pour resserrer les jarrets enflés, et c'est un bon astringent, mais son effet n'est pas d'une fort longue durée; ainsi, si l'on prétend guérir radicalement le cheval, il faut employer le feu.

La manière de quelques-uns, qui fendent l'ergot,

et prétendent tirer les molettes par-là, est sans fondement et très-dangereuse.

Le ganglion se doit traiter de même : quant à l'osselet, nous avons dit qu'il y falloit mettre le feu, puisque c'est un suros.

De la forme.

La forme est une tumeur indolente, qui croît jusqu'à une grosseur considérable, située à quelque distance de la couronne, sur un des tendons qui se trouvent à la partie antérieure du paturon, et qui arrête dans cet endroit et met à son profit le suc nourricier qui devoit passer dans le petit-pied et dans la corne, d'où s'ensuit le dessèchement de toute la partie inférieure, lequel estropie à la fin un cheval.

Ce mal est quelquefois héréditaire. Plus communément il est la suite des efforts violens que le cheval a faits, ou dans les sauts de force, ou en maniant aux airs, ou dans des voltes extrêmement diligentes, ou dans une course précipitée, ou dans un âge trop tendre.

Ce mal n'est pas commun, mais des chevaux qu'il attaque, un grand nombre sont estropiés, sur-tout lorsque la tumeur se trouve près de la couronne, parce que l'étranglement est plus grand.

Il faut dessoler le cheval aussitôt qu'on s'en aperçoit, et mettre sur la forme deux ou trois raies de feu, suivant sa grandeur, et toucher de façon que la raie gagne le sabot, afin qu'il se fasse une avalure pour communiquer la nourriture à la partie inférieure (on appelle avalure une nouvelle corne). Sans cette précaution, les autres remèdes ne serviroient de rien, ou, s'ils soulageoient, ce ne seroit que pour quelques jours, à moins que le mal ne fût bien récent, auquel cas on appliqueroit

dessus des racines de guimauve cuites et pilées, ou bien l'onguent noir (ou de la mère), pendant une quinzaine de jours.

De l'atteinte du javar, de l'atteinte encornée, du javar encorné.

Les chevaux qui vont plusieurs de compagnie, soit à côté, soit à la queue l'un de l'autre, ou allant l'un à l'autre front contre front, sont sujets à se donner des coups de pied, ou sur les jambes, ou sur les tendons, ou sur les pieds. Ces sortes de coups se nomment *atteintes*, soit aux jambes de devant, soit à celles de derrière, quoique celles de devant soient plus communes, parce qu'un cheval peut se les donner lui-même. C'est la même chose que la *nerf-fêrure*, avec cette seule différence, que l'on donne le nom de *nerf-fêrure* à toute atteinte donnée au-dessus du boulet, et celui d'*atteinte*, simplement à quelque coup que ce soit, donné au-dessous. De la violence de l'atteinte, on juge de la grandeur du mal, car il peut y avoir plaie sans contusion ou meurtrissure (ou du moins elle est légère), et contusion sans plaie, ou toutes les deux ensemble.

Quand ces sortes d'atteintes sont légères, le cheval en guérit bientôt: il n'en est pas de même quand elles sont violentes ou compliquées.

Ces deux premières espèces ou circonstances différentes de l'atteinte, sont l'origine de deux maladies très-graves.

Quand il y a plaie sans contusion, et que cette plaie a été mal ou point pansée, elle devient un ulcère pur et sensible, auquel on donne le nom d'*atteinte encornée*, lorsque la matière est tombée dans le sabot.

Quand il y a contusion sans plaie, et que l'on n'y remédie pas à temps, il se forme un abcès sous

le cuir, lequel étant situé au milieu de toutes parties nerveuses et tendineuses, est très-douloureux, et se nomme *javar*.

Ce javar peut venir cependant d'autres causes en manière de dépôt, comme d'un reste de gourme, ou pour avoir laissé séjourner trop long-temps des pèdures dans le paturon, car ce lieu est le siège de cette maladie, depuis et compris la partie supérieure du boulet, jusqu'à l'extrémité des talons, et même peut gagner jusqu'à la partie antérieure du paturon, et tomber dans le sabot jusqu'à la pince.

Ce mal est précisément le même que le panaris ou mal d'aventure aux hommes.

Aussi en distingue-t-on, comme à ceux-ci, trois sortes, savoir : le simple, le nerveux, ou plutôt le graisseux, et celui de la gaine du tendon, auquel on en ajoute un quatrième, particulier aux chevaux, mais qui se rapporte à ce dernier, et ne diffère que parce qu'il est situé sur le boulet même, mais attaquant toujours le tendon; sa situation le rend plus long à traicter et plus dangereux que les autres.

Cette quatrième espèce n'attaque ordinairement que les jambes de derrière.

Le javar simple est une tumeur douloureuse, située sur le paturon, formée par une humeur âcre et mordicante, qui rarement forme un pus louable, mais qui heureusement est contenue entre cuir et chair. Ce sont des eaux rousses qui viennent se jeter sur cette partie, lesquelles causent, par une longue irritation, un engorgement dans toute la jambe; il faut que ces eaux sortent avec une espèce de petit bourbillon.

Le javar nerveux, ou plutôt le graisseux (car celui-ci n'attaque encore ni nerf ni tendon, mais seulement les graisses et le tissu cellulaire), est

plus douloureux que le précédent; mais il en sort une plus grande quantité de pus, et il en tombe une escarre plus forte. On appelle *escarre*, un morceau de chair pourrie ou brûlée, qui se cerne d'avec le vif, ou d'elle-même, ou à l'aide de quelque médicament.

Le javar vraiment tendineux ou nerveux, parce qu'il attaque ce qu'en terme de cavalerie on appelle *nerf*, qui est le tendon de la jambe, est de tous le plus dangereux, et celui qui met le cheval plus en risque d'être estropié pour sa vie. Il attaque le tendon, quelquefois par la partie externe, quelquefois par l'interne, suivant la cause qui le produit. Quand il est à la partie externe, il vient plus aisément à suppuration. Lorsqu'il est à la partie interne, il n'a point d'issue; ce qui cause des ravages extraordinaires; avant qu'on puisse lui en procurer, la matière fuse, c'est-à-dire, se glisse tout du long de la gaine du tendon, qu'elle pourrit. Voilà pourquoi on lui donne encore le nom de *javar* dans la gaine du tendon; il faut, à celui-là, qu'il tombe une escarre du tendon même. Si l'on n'en arrête pas le progrès, la matière tombe sous la corne, jusques dans la boîte du sabot, pourrit le côté du sabot dans lequel il tombe, ou oblige à l'emporter. Cette corne peut bien revenir après, et c'est ce qu'on appelle *avalare*, mais ce quartier n'est jamais si bon que l'ancien. Voilà pourquoi on a raison de dire qu'un cheval qui a fait pied neuf ou quartier neuf, n'est jamais si ferme. Il ne faut pas cependant laisser de chercher à guérir ce mal.

Voici ce que l'on doit faire en cette occasion. Quand le mal gagne jusques dans le sabot, il y a deux expédients, le fer et le feu.

Le fer, en levant avec le bistouri ou la feuille de sauge, le quartier qui couvre le mal.

Quand on veut appliquer le feu, on râpe la corne, pour qu'il pénètre mieux, aussi bien que les onguens qu'on y doit appliquer. On met donc de haut en bas, une raie de feu, qui prenne sur le milieu du mal, et descende jusques sur le sabot, sur lequel on appuie fortement, sans s'effrayer du sang qui en pourroit sortir. On en applique une autre à côté, puis une autre, suivant l'étendue du mal que la sonde a fait reconnoître; ensuite on met plusieurs boutons de feu sur la couronne, mordant également sur la corne comme sur la chair, et finalement un plus gros à l'endroit du mal, ce qui donne la fièvre au cheval, mais elle ne dure pas, et quand le cheval commence à manger et à ne plus souffrir tant, on le dessole, pour donner écoulement au reste des mauvaises humeurs ou eaux rousses, et faire reprendre nourriture au pied. On met auparavant sur la jambe de bonnes emmiellures.

Il est tellement nécessaire d'en venir à cette opération, que pour l'avoir négligée, on a vu des chevaux avoir la hanche desséchée, et porter en boitant la jambe très-haut, et toute recourbée. Cette opération donne facilité aux eaux rousses et âcres de se dégorger, et fait comme un égout sous le pied, de sorte que l'on a vu la sonde entrer par-dessous la corne et sortir par la couronne.

Si le javar n'étoit pas encorné, on pourroit se contenter de le couper en croix par le milieu avec un couteau de feu, après avoir coupé le poil fort près avec des ciseaux, et ajouter une petite semence de feu tout autour.

Quand le tendon est noirci, il faut, de nécessité, qu'il en tombe une escarre, parce que c'est une marque sûre qu'il est gâté; ainsi il n'y a aucun danger de le toucher légèrement avec un couteau de feu.

Ordinairement cette manœuvre guérit le javar à l'endroit où il a paru d'abord, et il s'y forme une bonne cicatrice, mais un reste de pus qui se trouvera enfermé dessous, et qui se sera glissé dans l'interstice de quelque membrane, forme un nouvel abcès dans les environs. Procédez alors de la même manière que devant; car le feu est le seul et le plus court remède du javar nerveux. Il faut observer qu'on doit, avant et après le feu, user d'onguens émolliens.

Quand le mal ne fait que commencer, et que c'est un javar simple, les excréments humains, appliqués dessus, le font venir à suppuration, ou bien on se sert de l'emmiellure blanche, ou du suppuratif, ou bien des oignons de lis cuits dans la braise et pilés dans un mortier avec l'huile de navette ou de lin, ou telle qu'on pourra l'avoir.

Si ce n'est qu'une atteinte nouvelle, et avec plaie, et qu'elle ne soit pas considérable, écrasez dans votre main une amorce de poudre à canon, la détrempez avec votre salive, et en mettez sur la plaie. Ou bien lavez la plaie avec du vin chaud où l'on aura délayé du miel; bandez la plaie, et donnez du repos pendant quelques jours; et même pour toute plaie simple, c'est-à-dire, où il n'y a pas de meurtrissure, déchirement ou brisement de parties au-delà de la plaie, soit aux hommes, soit aux animaux, il suffit de la garantir des injures de l'air extérieur par une compresse de toile et un bandage convenable; et on prolonge souvent la guérison d'une plaie, en voulant y appliquer des remèdes merveilleux.

Si cependant la plaie avoit été négligée quelques jours, et qu'elle fût devenue sale et de mauvaise couleur, elle pourroit dégénérer en ulcère sordide; en ce cas il ne suffiroit pas de la laver

avec du vin miellé, il faudroit mettre dessus des plumasseaux chargés d'un digestif fait avec un quarteton de térébenthine, avec deux jaunes d'œufs et quelques cuillerées d'eau-de-vie, où l'on ajoutera, s'il paroît des chairs baveuses ou fongueuses, de l'alun calciné; ou même, si ce caustique ne suffit pas, du sublimé corrosif. Il ne faut point y mettre le feu, comme quelques-uns font; c'est une mauvaise méthode, et on court risque d'endommager le tendon par l'escarre.

Il faut, dans le cours des pansemens, purger le cheval, sur-tout s'il se porte sur le mal une grande abondance d'eaux.

Onguent propre pour les atteintes légères et les nerf-férures.

Prenez, au mois de mai, des vers de terre, et les mettez dans un pot avec sain-doux et vieux-oing, et les y laissez mourir. Gardez cet onguent pour le besoin; et quand vous voudrez vous en servir, après en avoir oint la partie malade, enveloppez-la d'une peau de mouton non passée, et qui ait encore son suif. Cet onguent est bon pour une atteinte sourde, où il ne paroît pas qu'il se forme de matière.

Ce remède est encore bon pour un nerf-féru de vieux.

On se sert aussi pour une atteinte sourde, c'est-à-dire, lorsqu'il y a contusion sans plaie, du remède suivant. Prenez poivre battu avec suie de cheminée et quatre blancs d'œufs, faites-en un mélange, et appliquez ce remède sur le mal, et l'enveloppez. Il ne faut point que le cheval aille à l'eau jusqu'à ce qu'il soit guéri. Ce remède est un bon restreintif.

De l'enchevêtrure.

L'enchevêtrure est une plaie ou meurtrissure, que le cheval se fait au paturon, pour se l'être pris ou dans la longe, ou dans une corde dans laquelle il s'entortille et se scie, pour ainsi dire, le paturon.

Il faut faire un cataplasme avec deux onces de térébenthine, un jaune d'œuf, du sucre et de l'huile d'olive; mettez-le sur des étoupes, appliquez-le sur le mal, et le bandez. Lorsque la coupure est légère, ou même considérable, mais récente, le jaune d'œuf seul appliqué dessus, et des compresses imbibées dedans, posées par-dessus, retenues par un bandage et renouvelées au bout de vingt-quatre heures, suffisent pour procurer la guérison.

Si la plaie a quelques jours, et que les chairs surmontent les bords de la plaie, employez l'onguent de litharge, connu sous le nom d'*onguent nutritum*.

De la fourbure.

Ce qu'on appelle d'un nom général le *sang*, est l'assemblage de toutes les différentes liqueurs qui arrosent le corps animal, coulant sous l'uniforme d'une seule et unique couleur, savoir, rouge.

Entre une infinité de ces liqueurs différentes, il en est trois principales, qu'il est aisé de remarquer au premier coup-d'œil; savoir, la lymphe, ou la partie blanche, ou fibreuse, ou gélatineuse du sang (c'est la même chose); la rouge ou globuleuse, et la sérosité ou Peau, qui est comme le véhicule des deux autres.

Cette lymphe est appelée *gélatineuse*, parce

que, semblable à la gelée, étant refroidie, elle se congèle, s'épaissit, et forme le coagulum du sang, c'est-à-dire, le fait cailler. On pourroit même la refondre à un feu lent.

On appelle la *seconde, partie rouge*, parce que c'est elle qui donne à la masse du sang sa couleur rouge; et *globuleuse*, parce qu'à l'aide du microscope, nous découvrons que cette partie rouge ressemble à une infinité de petits globules, lesquels tant par réflexion que par réfraction, communiquent leur couleur au liquide dans lequel ils nagent.

La sérosité est de toutes les trois la plus coulante et la plus limpide ou claire.

Dans le sang d'un homme qui a une violente fièvre, et particulièrement lorsqu'il est atteint d'une pleurésie ou fluxion de poitrine, on remarque distinctement ces trois parties, deux ou trois heures après que le sang est tombé dans la poëlette.

On voit au-dessus une couenne blanche et dure; c'est la lymphe.

Dessous on voit au même coagulum ou caillot, une matière moins coriace, plus molle et d'un rouge foncé, pour ne pas dire noire; c'est la partie rouge ou globuleuse, mêlée et retenue encore en masse par quelque portion de la lymphe.

Et aux environs des bords de la poëlette, on voit une liqueur claire et limpide, ou quelquefois ambrée; c'est la sérosité.

Du mélange parfait et bien lié de ces différens liquides, dépend la santé de l'animal, autant que de la juste température de chacune de ces humeurs en particulier.

Ces trois différentes liqueurs ont, comme nous

venons

venons de dire, chacune leur consistence particulière.

La lymphe qui, par sa nature gélatineuse, dont nous venons de parler, semble destinée à lier et surporifier les deux autres, étant susceptible de la moindre chaleur ou du moindre froid, il est aisé de concevoir ce qui doit arriver à un cheval, dans le corps duquel cette gelée aura été mise dans une fonte entière, au point de devenir aussi liquide que la sérosité, par un travail long et outré, surtout lorsqu'on le laissera surprendre au froid, soit par le laisser à l'air, soit par le mener dans une eau courante et froide, où il trempera presque tout le corps. Ces humeurs mises en un grand mouvement, et qui cherchoient à s'exhaler en vapeurs insensibles par les pores de la peau, les trouvant fermés tout-à-coup par le froid subit de l'eau ou de l'air, s'amassent en foule à la partie interne de toutes ces petites portes; et celle qui étoit sur le point de sortir, pressée par celle qui la suit de près, fait un engorgement dans toutes les parties saisies par le froid. Delà viennent les douleurs que le cheval ressent dans la fourbure aux jambes et même par tout le corps. Les jambes, étant toutes nerveuses, tendineuses et membraneuses, sont plus susceptibles de cet engorgement que les parties musculieuses du reste du corps; la pente naturelle dans ces parties, à cause de leur situation, ne contribue pas peu à les en charger plus que les autres; joint à ce que le ressort des membranes et des fibres de la peau dépendant de la partie spiritueuse et balsamique du sang, se trouve perdu par l'épuisement d'une longue et violente fatigue. Ainsi cette peau prête comme un sac, sans faire aucune résistance, et se gorge d'humours. C'est à ce signe principalement, joint aux

douleurs universellement répandues par tout le corps, en forme de rhumatisme, que se reconnoît la fourbure.

Le cheval a ordinairement, dans ce mal, les oreilles froides, il ne peut plier les jambes en marchant, et il ne les lève qu'avec peine; ce qui fait que, ne pouvant rester long-temps sur ses pieds, il cherche toujours à se coucher, lorsqu'il est levé. Il recule de la mangeoire en tirant contre son licou, et si on le chasse en avant, et qu'on se retire ensuite, il revient dans la même posture, c'est-à-dire, recule aussi-tôt qu'on s'est retiré.

L'enflure de la jambe devient à quelques-uns si considérable, qu'elle cerne le pied de dedans le sabot, et le fait perdre. La fièvre s'y joint aussi quelquefois, ce qui rend la maladie très-dangereuse.

Un cheval peut aussi devenir boiteux et fourbu dans l'écurie, pour ne rien faire et manger trop d'avoine. Pareille chose arrive à ceux qui, étant boiteux, sont obligés de demeurer plusieurs semaines appuyés sur une jambe. Il y en a beaucoup qui deviennent fourbus à l'armée, lorsqu'on est obligé de leur donner du bled en vert, surtout lorsque les seigles sont en fleur. Il n'est pas difficile, avec un peu de réflexion, d'en trouver la raison.

La saignée est le remède le plus efficace que l'on puisse apporter à cette maladie; on saigne le cheval des deux côtés du cou en même-temps. Il faut tirer environ une livre et demie ou deux livres de sang de chaque côté, et cela doit être fait dans le moment qu'on s'aperçoit de la fourbure; car, s'il n'est traité brusquement dans les premières vingt-quatre heures, il court risque d'être perdu.

Après la saignée, on lui fait avaler gros comme un œuf de sel commun, fondu dans une pinte d'eau de rivière, ou dans trois demi-setiers de son sang, et on lui fait une onction sur les quatre jambes, avec une chopine de vinaigre, autant d'eau-de-vie, un quarteron d'essence de térébenthine, et une poignée de sel, ayant soin de frotter particulièrement sur les gros vaisseaux.

Demi-heure après, donnez un lavement émollient, et deux heures après, deux pilules puantes dans une pinte de vin; quatre heures après, deux autres des mêmes pilules, et dix heures après, encore autant.

Ces pilules se préparent, en mettant en poudre parties égales d'assa foetida, de fole d'antimoine, et de baies de laurier, que l'on incorpore ensemble dans un mortier, avec suffisante quantité de vinaigre; on en fait des pilules de 14 gros, qui diminuent en séchant à l'ombre, sur un tamis de crin renversé. La dose est de deux, dans du vin ou autre liqueur appropriée.

Il ne faut pas oublier de faire fondre, dans une cuiller de fer, demi-livre d'huile de laurier, et l'appliquer bouillante dans les pieds, avec des étoupes et des oëllises, deux fois par jour, pendant deux jours, pour conserver la sole. Quand on n'a point d'huile de laurier, on y supplée par de la fiente de vache fritaide, avec suffisante quantité de eau-deux et de vinaigre.

Comme les humeurs, qui engorgent les jambes dans la fourbure, font un bourlet à la couronne, qui dessoude quelquefois le sabot, il faut l'éventouser; c'est-à-dire, donner quelque coup de flamme autour de la couronne, pour faire couler la lymphe et la sérosité abondante, et appliquer en-

suite par dessus un restreintif composé avec suie de cheminée ou bol détrempe, et vinaigre.

Il faut avoir soin de promener le cheval de trois heures en trois heures ; ne lit-il que dix à douze pas à chaque fois, cela suffit.

Le lendemain, réitérez la saignée et la même manœuvre, en ce qui se peut réitérer.

Cette maladie est quelquefois compliquée, et s'il y a courbature, qui ne va guère sans grafondure, quoique vous y ayez apporté secours dès le premier jour, le cheval est plus mal le troisième que le premier, et court un très-grand danger, particulièrement lorsque l'on voit autour des genoux, des jarrets, des boulets et du plat des cuisses le poil se friser : beaucoup de chevaux même en périssent. Donnez en ce cas, à votre cheval, un breuvage composé avec deux onces de baume de copahu, demi-quarteron de sirop rosat, et demi-once de contrayerva, dans trois demi-setiers de vin.

Ensuite mettez-le au billot, que vous ferez avec miel blanc et sucre, de chacun un quarteron, et une once de thériaque. Vous réitérerez l'usage de ces billots.

En cas que la fièvre et le battement de flanc continuent, il faut avoir recours à l'eau cordiale, et faire un grand usage de lavemens émoulliens.

On éviteroit la fourbure dans beaucoup d'occasions, avec un peu d'attention. Par exemple, lorsqu'un cheval a extrêmement chaud et est en nage, il ne faut point lui donner à boire sur-le-champ, sur-tout de l'eau froide ; il le faut mettre à l'abri du vent et du froid, ce qui les rend fourbus quelquefois sur-le-champ, sur-tout lorsqu'un cheval a le vent au nez. Si l'on est obligé, par quelque nécessité pressante, de donner à boire à un cheval

dans l'instant qu'il arrive, quoiqu'en sueur, il faut faire chauffer de l'eau et en mêler avec la froide, qu'on lui donnera à boire, et y jeter une poignée de son ou demi-poignée de fleur de farine. Si l'on n'a pas toutes ces commodités, du moins faut-il battre l'eau avec la main, et l'échauffer pendant quelques momens, pour en ôter la crudité. Si enfin on étoit obligé de faire boire à un cheval une eau crue et froide, comme celle de quelque ruisseau, par une nécessité absolue, il faudroit, en ce cas, le mener au trot en sortant de l'eau ; lui faire faire quelques pas de galop, et après le mener au pas jusqu'à ce qu'il arrive à l'écurie, afin d'échauffer d'abord l'eau qu'il aura bue, ou du moins par un mouvement continué, empêcher la coagulation de son sang ; et ensuite, par le mouvement d'un pas plus modéré, le remettre par degrés à un point de fraîcheur tempérée, qui ne puisse point causer de coagulation. On prétend encore que des chevaux sont devenus fourbus dans l'écurie, pour avoir vu sortir, pour aller boire, d'autres chevaux avec lesquels ils étoient arrivés. Cette jalousie, que l'expérience nous fait reconnoître comme un fait constant, et dont ce n'est point ici le lieu de développer le mystère, augmente leur soif, et est capable, à ce que l'on prétend, de leur causer la fourbure. Il est aisé de prévenir cet inconvénient, ou en leur donnant quelques pintes d'eau dégoûdée, en attendant qu'on puisse leur donner à boire plus abondamment avec sureté, ou en les amusant avec quelque poignée de foin mouillé.

De la crapaudine.

Il vient sur l'os de la couronne, à un demi-pouce au-dessus du sabot, à la partie antérieure,

tant de la jambe de devant que de celle de derrière, un ulcère par où distille une humeur âcre et mordicante ; c'est quelquefois le reste d'une atteinte qu'un cheval se sera donnée, en passant un pied sur l'autre, soit par hasard, soit dans des voltes trop diligentes. Cet ulcère se nomme *crapaudine*, jette une grande quantité d'eaux rousses, et le cheval même en boite ; en ce cas, servez-vous d'abord de l'emmiellure, et ensuite de l'onguent noir, pour dessécher.

Cet accident arrive plus communément à de gros chevaux de tirage chargés de poil, et qui travaillent dans des boues, ou dans un terrain marécageux, qu'à des chevaux de selle qui auront la jambe fine et le poil ras. Cet accident est d'autant moins à négliger, qu'il dégénère souvent en foie ou pied de bœuf.

Lorsque le remède précédent ne paroît pas avoir donné de soulagement au bout de plusieurs jours, il faut avoir recours au feu, dont on applique trois raies, qui toutes trois doivent descendre justes sur le sabot. Celle qui passe par le milieu de la crapaudine, doit être appuyée, par proportion, un peu plus fortement que les autres ; et après avoir donné le feu, vous appliquerez dessus l'onguent qui suit.

Prenez térébenthine, miel, poix résine, de chaque deux onces ; alun de roche en poudre, une once : mêlez le tout ensemble, et le faites fondre dans un pot, et en faites un onguent avec lequel vous panserez la plaie ; et vous réitérerez votre pansement pendant huit ou dix jours, toutes les vingt-quatre heures. A chaque fois que vous panserez, vous aurez soin d'avoir un peu de vin tiède et du sucre fondu dedans, pour bassiner la plaie ; et lorsque le mal sera prêt d'être cicatrisé,

vous vous servirez de cendres de savates brûlées, ou de l'alun calciné, pour dessécher la plaie, jusqu'à ce que la peau soit tout-à-fait revenue. Le poil reviendra comme auparavant.

Des peignes et grappes.

On connoît de deux sortes de peignes, de sèches et d'humides.

Les sèches sont une espèce de gale farineuse, qui tombe du pâturon et de la couronne comme du son salé et jaunâtre. Cette matière fait hérissier le poil autour de la couronne.

Les humides sont une espèce de gale, d'où suinte une humidité âcre et puante, qui fait hérissier le poil de la couronne, et dessèche quelquefois la corne du sabot, au point que la partie supérieure, qui en est imbibée, devient éclatante, se casse, et fait boiter le cheval.

On trouve aux environs des crevasses par où suintent ces humidités, de petites glandes enorgées, comme des grains de millet, les unes auprès des autres. Ces sortes de peignes s'appellent *des grappes*.

S'il y a du feu dans la partie, mettez l'emmiellure.

S'il n'y a point d'inflammation, coupez le poil avec des ciseaux, le plus près de la peau qu'il vous sera possible, et ensuite frottez tout ce que vous aurez rasé, avec du savon noir, ce que vous ferez soir et matin, pendant huit ou dix jours ; mais ayant soin, une fois tous les deux jours, de laver la partie affligée avec du vin chaud, avant d'y remettre le savon noir. Si le mal étoit opiniâtre, vous userez, au lieu de savon noir, de parties égales d'onguent de pompholix, de litharge et néapolitanum ; ou bien de l'onguent suivant.

Prenez une livre de miel, un quarteron de noix de galle, et deux onces de couperose blanche, que vous ferez tiédir dans un pot, pour en frotter les peignes. Ce remède peut être mis en usage pour mules traversées.

Pour les grappes, prenez une pinte de fort vinaigre, demi-livre de vert-de-gris, une once de couperose verte calcinée, une once d'alun de roche, six noix de galle; pulvérisiez bien le tout, et le mettez dans un pot de terre bien bouché, et luté avec de la pâte; mettez-le digérer dans le fumier chaud pendant huit jours; ou bien faites-lui jeter un bouillon sur le feu; et lorsque vous voudrez vous en servir, coupez le poil et en lavez le mal.

Ou bien, prenez une livre de miel commun, trois onces de vert-de-gris en poudre, avec la fleur de farine de froment; mettez le tout ensemble, et en posez sur le mal. S'il y a des poireaux parmi les grappes, il faut les couper avant d'y mettre l'onguent; on en met de deux jours l'un, pendant une quinzaine de jours, sans mouiller les jambes.

Dans tous les maux de jambes, et même dans tous les maux qui sont à portée de la bouche du cheval, il faut prendre garde qu'il n'y porte la dent; car rien n'envenime plus une plaie que de la gratter; et un mal très-léger, faute de cette attention, devient quelquefois incurable: c'est pourquoi il faut, ou le lier très-court, ou lui mettre le collier.

Ce mal vient plus communément aux chevaux qui ont les jambes chargées de poil, qu'aux autres, particulièrement lorsqu'ils sont exposés à travailler dans les boues, et qu'on n'a pas une attention extrême de leur laver les jambes et le dedans des pâturons, avant de rentrer à l'écurie.

Matière soufflée au poil.

On appelle matière soufflée au poil, quand, à la suite d'une enclouure négligée ou abcès dans le sabot, la matière, ne pouvant se faire jour par la sole ni par aucune autre partie, remonte par la partie supérieure du sabot, court tout autour de la couronne, et y fait un bourlet; ce qui peut cerner entièrement le petit pied dans la boîte et le carier; ce mal est par conséquent très-dangereux.

Il n'y a point d'autre remède que de dessoler le cheval, et de mettre deux ou trois raies de feu sur le bourlet, pour le percer et en faire sortir le pus, et en donnant issue à la matière, empêcher qu'elle ne gagne le dedans du sabot.

Méchans pieds.

Deux choses contribuent à faire appeler des pieds mauvais.

La qualité et la figure.

La qualité, quand la corne est éclatante ou cassante, ce qui se remarque aisément, en ce que l'on a de la peine à brocher les clous sans emporter le rebord de la corne, ou bien quand elle est trop dure et trop sèche, ce qui est un défaut bien moins considérable, et auquel on remédie plus aisément. Les cornes blanches passent pour être éclatantes. Celles de couleur de bœuf passent pour les meilleures; il en est pourtant de bonnes et de mauvaises, des unes et des autres; mais il est aisé de les connoître.

Quand un pied pèche par la figure, c'est par la ferrure qu'on peut le changer. Voyez le chapitre de la ferrure.

Quant à la dureté, on la ramollit, en tenant les

pieds dans la terre glaise, ou dans de la fiente mouillée, et en se servant de l'onguent de pied décrit ci-après.

Il y a des chevaux qui, ayant la soie mince, ont les pieds sensibles et douloureux au moindre choc ou travail. Quand ils sentent du mal, mettez-leur dans le pied deux oignons cuits dans la braise, tout chauds, et de la fiente de vache ou de cheval par-dessus, de façon que cela tienne.

De l'encastelure.

Comme c'est une espèce de mauvais pieds, que ceux qui ont les deux côtés du talon serrés, ce qu'on appelle encastelés, nous en faisons un article exprès, et nous le mettons à la suite des mauvais pieds. Ces sortes de pieds ont toujours la fourchette fort étroite, ce qui en est une suite, et les quartiers (ce sont les côtés du sabot) sont plus proches l'un de l'autre auprès du fer que dans leur partie supérieure. Le ligamens et les tendons qui environnent le petit-pied, se trouvant serrés dans une demeure si étroite, le cheval boite et ne peut marcher. Comme c'est souvent par une ferrure mal entendue, que les chevaux contractent ce mal, aussi une ferrure bien ordonnée communément les rétablit.

Ces sortes de pieds sont plus sujets que les autres aux bleimes et aux seimes; et quand ils sont guéris, ils sont sujets à retomber dans ces mêmes accidens, si l'on ne prend les précautions convenables pour les prévenir: il faut les entretenir dans l'humidité, autant que l'on peut, parce que la corne venant à se relâcher, met le pied beaucoup plus à son aise. L'onguent de pied, dont voici la description, est aussi excellent pour ces sortes de pieds, et pour faire croître la corne, la nourrir, et empêcher

qu'il ne vienne des seimes et autres accidens au pied.

Onguent de pied.

Gras jaune, poix résine, poix grasse, colophane, suif de mouton, sain-doux, miel, térébenthine, huile d'olive: il faut prendre de chacune de ces drogues une demi-livre, les fondre en onguent dans un pot de terre, à petit feu, l'espace d'environ une heure. Il faut que le pot ou le chaudron soit assez grand, de peur qu'en cuisant, les drogues ne sortent, et lorsqu'elles commencent à ne plus s'élever, et qu'il ne paroît plus d'écume, l'onguent est fait. Il se garde tant qu'on veut: afin qu'il opère bien, il faut en frotter le pied autour de la couronne, environ deux doigts en descendant, entourer ensuite la partie avec une lisière, pour conserver et faire pénétrer l'onguent. Il ne faut pas trop serrer la bande, parce que la corne venant à s'amollir par l'effet du remède, il se formeroit un cercle à l'endroit du bas de la lisière, qui empêcheroit la corne d'être unie.

Pour empêcher que les pieds de devant ne se dessèchent à l'écurie, il faut les frotter deux fois la semaine avec cet onguent, et il n'est point besoin de lisière, quand ce n'est que pour entretenir et nourrir la corne.

Voici encore un autre onguent de pied qui se fait à peu de frais. Une livre de tarc ou goudron, une livre de sain-doux, demi-livre de miel, le tout incorporé ensemble et mis dans un pot de terre vernissé, pour s'en servir au besoin.

Après s'être servi pendant plusieurs jours de quelques-uns de ces onguens, mais particulièrement du premier, pour amollir toute la corne du sabot, si les talons sont extraordinairement serrés,

il faut faire une autre opération pour les élargir; il faut faire parer le pied et particulièrement les talons, mais à plat seulement, et ne point attendrir la corne avec le fer chaud, comme font les maréchaux communément, pour avoir plus de facilité à couper la corne, et se bien garder de fendre les talons et de séparer les quartiers d'avec la sole, ce qui leur donne occasion de se renverser encore davantage. Ensuite avec une reinette vous faites trois ou quatre raies, à un petit travers de doigt l'une de l'autre, sur les quartiers, creusant depuis la couronne jusqu'au bas du sabot, jusqu'au vif, et vous rempissez ensuite ces raies d'onguent de pied, pour les amollir, et vous en couvrez le sabot et même le dedans du pied, qu'il faut ferrer avec un fer à pantoufle, pour que les talons soient chassés en-dehors par la forme de ce fer, à mesure que la corne recroîtra. Si l'encastelure est si considérable, qu'il faille y remédier promptement, au lieu du fer à pantoufle, on peut en faire faire un qui diffère des fers à tous pieds, en ce qu'ils n'ont qu'une seule charnière, et que celui-ci en doit avoir deux qui séparent le fer en trois portions à-peu-près égales. Comme cet accident n'arrive qu'aux pieds de devant, la portion du fer qui règne autour de la pince doit être élampée à quatre clous, et chaque branche à deux seulement, et on tient les deux branches écartées par le moyen d'une clavette. A mesure que la corne prend accroissement, on écarte encore les branches que l'on tient écartées, par le moyen d'une clavette plus longue que la première, et on tient ces parties amollies, tant en dehors qu'en dedans, avec l'onguent de pied, ayant soin de tenir de la filasse imbibée de cet onguent dans le pied, avec des éclisses de fer.

Si le cheval est encastelé de vieux, et que les remèdes ci-dessus n'aient pas réussi, le plus court est de le dessoler, et de se servir du dernier fer ci-dessus décrit.

Fourchette neuve.

On appelle fourchette neuve, lorsque la corne de la fourchette venant à se pourrir, il en repousse une autre à la place, ce qui rend cette partie sensible et douloureuse, et fait souvent boiter un cheval. Cela arrive ordinairement aux chevaux d'Espagne et aux barbes, qui ont le dedans des pieds fort creux; et, lorsqu'on est long-temps sans les ferrer, la fourchette se pourrit: c'est pourquoi il faut leur parer la fourchette tous les mois ou cinq semaines, pour prévenir cet accident. Pareille chose arrive aussi aux chevaux de carrosse qui ont le pied plat et la fourchette grasse, laquelle est aussi sujette à se pourrir: il est à craindre à ceux-ci, qu'il ne s'y forme un sic, maladie dangereuse, dont nous parlerons dans la suite.

Pour remédier au pied d'un cheval qui a la fourchette pourrie, il faut, après lui avoir bien paré et nettoyé la fourchette, se servir d'eau seconde pour dessécher la partie, ou bien du dessicatif suivant.

Une once de couperose verte, deux onces de litharge d'or, une once de noix de galle, demi-once de vert-de-gris, et demi-once de vitriol de Chypre, le tout en poudre, et infusé à froid dans une chopine de fort vinaigre, l'espace de quatre à cinq jours, avant de s'en servir. Plus cette composition vieillit, meilleure elle est. Elle est encore excellente pour dessécher toutes les mauvaises humeurs qui tombent sur les jambes des chevaux.

On peut faire une eau stiptique avec une once

de cantharides , autant de vert-de-gris, et deux onces de céduse en poudre , que l'on mêlera dans une pinte d'eau-de-vie et chopine de vinaigre. Elle sert au même usage.

De l'ulcère dans le pied.

L'ulcère est une grosseur qui vient entre la sole et le petit-pied ; c'est ordinairement un reste de fourbure ou meurtrissure , quelquefois une goutte de sang meurtri ou extravasé qui , au lieu de sup-purer , se dessèche sur la sole , et y forme une espèce de durillon.

On dessole d'abord le cheval , et , avec une feuille de sauge ou un bistouri , on le détache et on panse la plaie comme à un cheval dessolé de nouveau.

Du cheval dessolé de nouveau.

Après l'avoir laissé saigner , il faut mettre de la térébenthine pure sur de la filasse.

Il faut remarquer ici que tous les auteurs et la plupart des vétérinaires recommandent , après avoir appliqué les étoupes , de bien presser et serrer l'appareil , de crainte que les chairs ne surmontent , ce qui est fort mal ; car si la compression est plus forte qu'il ne convient , c'est précisément ce qui les fait surmonter , par l'inflammation que cette pression cause dans la partie ; et , si elle est outrée , les chairs ne surmontent pas à la vérité , mais la mortification et la gangrène s'y mettent. On peut faire d'autres digestifs , si le cas le requiert. On appelle digestif , une composition molle et de la consistance de l'onguent , faite ordinairement avec des huiles , des baumes et des adoucissans , pour calmer la douleur , faire revenir les chairs , déterger les ulcères , et mondifier le pus. Ce qui est décrit

au chapitre de l'atteinte et du javar , peut servir ici avec les mêmes précautions. On peut , si on veut le rendre détersif , y ajouter du miel.

Il faut , après avoir fait le pansement de la sole , appliquer autour du paturon et de la couronne un défensif que l'on fait avec deux livres de suie de cheminée , demi-livre de térébenthine , autant de poix grasse et autant de miel , six jaunes d'œufs et environ une pinte de vinaigre. On applique ce mélange sur des étoupes dont on environne le paturon et la couronne , pour défendre cette partie contre l'inflammation. C'est pourquoi on appelle ce remède (ainsi que ceux qui sont employés à pareille intention) , un défensif. Il faut le continuer huit ou dix jours , et employer après l'onguent de pied autour du sabot.

De la bleime.

Si l'on ne remédie pas à temps à l'encastelure , il arrive quelquefois une meurtrissure dans le sabot , par la longue compression des parties qui y sont enfermées. La cause n'étant pas ôtée , cette meurtrissure engendre une corruption et une pourriture qui met le cheval en un danger éminent de perdre le pied et de garder long-temps la litière.

La même chose pourroit arriver par quelque chute ou par quelque coup que le cheval se seroit donné sur la sole.

Il n'y a aucune différence à faire entre la bleime et le javar , quand la bleime est ancienne ; car on distingue trois sortes de bleimes , comme de javars ; savoir , la simple contusion ou meurtrissure sous le pied , la bleime nouvelle est où le tendon souffre altération , et l'encornée ou ancienne , lorsque la matière soufle au poil. Cependant dans la bleime encornée , on trouve plus fréquemment un os de

graisse ou filandre. On appelle os de graissé, une matière endurcie et congelée, soit par un sang extravasé, coagulé et desséché, soit par de la graisse et des parties tendineuses, fondues et mastiquées autour de quelque filandre, détachée intérieurement de la corne. En un mot, c'est une escarre de quelque-une des parties contenues dans le mal, qui est pourrie et doit nécessairement sortir par suppuration, et le siège de la bleime est sous le petit-pied, et celui du javar, comme nous avons dit, dans tout le pâturon; c'est la seule différence que l'on puisse faire.

Pour la bleime nouvelle, on ne dessole pas le cheval; on se contente de faire bien parer le pied jusqu'au vif, pour découvrir la contusion qui paroît au travers de la corne, rouge et de la largeur d'une pièce de douze sous, quelquefois plus, et faire sortir le sang extravasé, et ensuite mettre de l'essence de térébenthine avec de l'eau-de-vie; mais s'il y a suppuration, et que le trou pénètre jusqu'au tendon, le plus court est de dessoler le cheval, de peur qu'il ne se fasse un renvoi à la couronne, et que la matière ne souffle au poil, ce qui gâteroit le tendon. Après quoi on traite le mal comme il est dit à la fin du chapitre du cheval dessolé de nouveau.

Des seimes.

La seime est une fente dans les quartiers du sabot; laquelle s'étend quelquefois depuis la couronne jusqu'au fer, ce qui arrive plus communément aux quartiers de dedans, comme les plus foibles, et aux pieds de devant, comme les moins exposés à l'humidité, laquelle est le préservatif de cette maladie.

Cet accident est causé par l'aridité de la corne, qui

qui s'est desséchée, ou pour avoir marché sur des sables brûlans, ou sur un terrain dur dans la gelée, ou bien par la mauvaise habitude qu'ont certains maréchaux, de parer trop à fond le pied d'un cheval, ce qui l'affoiblit, ou, ce qui est encore pis, de brûler la corne avec le fer rouge avant de parer; car cela affame le pied d'un cheval, et est capable de le ruiner.

La seime saigne quelquefois, parce que le cheval posant son pied par terre, la corne fendue s'entr'ouvre, et en se resserrant, lorsque le cheval relève le pied, elle pince la chair qui environne le petit-pied, et coupe ou pince quelque veine ou artère, source de cette petite hémorragie. Ce n'est pas un des moindres accidens qui puissent arriver à un cheval, car il est pour du temps hors de service; et étant guéri, il est fort exposé à retomber dans le même inconvénient.

Il est des chevaux qui ont les pieds de derrière fendus par le milieu de la pince. Cet accident, que quelques-uns appellent *soie*, arrive plus fréquemment aux mulets qu'aux chevaux. Ces sortes de pieds se nomment, par ressemblance, pieds de bœufs. Les chevaux pinsards y sont plus sujets que les autres. On appelle chevaux pinsards ou rampins ceux qui marchent sur la pince.

Cette maladie arrive même aux pieds de devant, par la foiblesse de la sole, ou pour n'avoir point de corne en pince.

Il est encore une autre espèce de seime, mais qui est fort rare. C'est une fente de la corne du sabot, qui est totalement interne, et qui vient à la partie antérieure quelquefois, mais plus communément à la partie interne du quartier de dedans d'une des jambes de derrière: on ne la peut connoître qu'en parant le pied, parce qu'on aper-

çoit la fente à l'extrémité de la corne. Cette maladie ne vient ordinairement qu'aux chevaux des pays méridionaux, comme barbes, espagnols, etc. C'est pourquoi il est d'une conséquence extrême d'avoir soin de nourrir le pied avec de l'onguent autour du sabot, et de le rafraîchir par-dessous avec de la fiente de vache, sur-tout à des chevaux qui sortent peu ou qui travaillent l'été dans de grandes sécheresses.

Quand ces accidens viennent d'une trop grande aridité, ou qu'ils sont trop considérables, le plus court est de dessoler le cheval, et si les chairs surmontent par la crevasse, on trempe dans de l'eau-forte un petit bourdonnet de charpie, que l'on introduit dans la crevasse; on peut aussi, au lieu d'eau-forte, se servir du sublimé, comme pour les suros. Si les chairs ne surmontent point, on lave la seime avec de l'eau-de-vie, et on y met un plumasseau avec un bandeau; on fait ensuite ferrer le cheval avec un fer qui ait un poinçon de chaque côté au deuxième clou.

Si la seime ne faisoit que commencer, on appliqueroit horizontalement sur le haut du sabot, une S de feu; par ce moyen on arrête le progrès de la seime, comme par une espèce de lien, parce que la nouvelle corne ou avallure qui s'y fait, est plus souple et moins fissile, c'est-à-dire, éclatante. Mais si la fente est considérable, il faut appliquer la même S de feu de distance en distance, et toujours horizontalement ∞ jusqu'au bas de la seime: on applique ensuite dessus de l'onguent tout chaud, composé de poix noire, térébenthine, colophane et sain-doux, parties égales et fondues ensemble; on lui en remet deux jours après, et ainsi de suite, pendant huit à dix jours. Il faut, pendant tout ce temps, tenir le sabot en-

veloppé et graissé d'onguent de pied. Il ne faut pas croire que cette cure soit peu de chose; car si la seime est fort ouverte, le cheval reste souvent deux ou trois mois hors d'état de servir, et le plus court en ce cas, comme on vient de le dire, est de dessoler le cheval, se servir des susdits onguens autour du sabot, et mettre de la térébenthine dans le pied, pour panser la soie.

Quelques auteurs proposent de percer les deux côtés de la corne délatée, de passer dans ces trous un fil de fer souple, et de lier ainsi la seime, mais ce moyen ne vaut rien, parce qu'on risque d'éclater la corne davantage, qu'il n'est pas aisé de faire tenir menue, et que le poids du cheval est plus fort que la résistance que peut faire ledit fil; ainsi il s'en faut tenir à l'S de feu; et en parant le pied, il faut faire un sillet sous la seime. On appelle siffet une espèce de gouttière que l'on fait sous le pied, à l'endroit où se termine la seime, afin que la réunion puisse se faire plus aisément. Si l'on étoit absolument obligé de faire sortir le cheval au bout de quinze jours ou trois semaines, après lui avoir mis des S de feu, il faudroit faire rager l'éponge du fer du côté de la seime, pour éviter que le cheval venant à s'appuyer dessus le fer en fléchissant, ne viut à déarter la fente mal réunie, ou à éclater de nouveau la corne encore tendue et peu allouée. On appelle cette sorte de fer, demi-lunette; ceux qui lui ont donné le nom de demi-pantoufle, confondent inutilement les termes, puisqu'il y a une espèce particulière de fer dont on a donné la description, à qui ce nom est consacré.

De la solbature et des teds douloureux.

L'on peut rapporter la solbature à la bleime de la première espèce, c'est-à-dire, à la meurtrissure

ou confusion sous le pied; c'est pourquoi il est bon de prévenir ce mal dans son principe, aussi bien que l'autre. Celui-ci arrive au cheval, ou pour avoir marché à nu, ou parce que le fer portoit trop sur la sole. Quand cela vient du fer, on le remarque aisément, parce que le fer est lisse à l'endroit où il a porté sur la sole. Le cheval qui en est incommodé, le fait aisément connoître, parce qu'ayant les pieds douloureux, et ne pouvant se soutenir dessus, il aime mieux se coucher, que de manger, se portant bien, à cela près. On s'en assure encore en tâtant la sole qui se trouve chaude, et en la pincant légèrement tout au tour avec des tricoises, parce que le cheval feint aussitôt que l'on presse l'endroit douloureux.

Il faut, après l'avoir déferré, mettre dans le pied une emmiellure composée avec poix noire, saindoux ou vieux-oing, que l'on fait fondre avec un peu de térébenthine, et que l'on applique chaudement.

De l'étonnement du sabot.

Cette maladie est des plus longues que puisse avoir un cheval, des plus difficiles à traiter et même à connoître.

Nous avons déjà dit que cette masse que l'on appelle le pied d'un cheval, étoit composée d'un os que l'on nomme *le petit-pied*, et du sabot. Le sabot est composé de quartiers, de sole et de fourchette. Le petit-pied, qui est enfermé dans cette boîte, est attaché par sa partie postérieure, par de forts tendons qui ne prêtent pas aisément, et ne peuvent que très-difficilement se rompre. Par la partie latérale et antérieure, il est soutenu ou retenu par une substance charnue, grasseuse, nerveuse et tendineuse, qui lui donne de fortes atta-

ches aux parois internes latérales et antérieures de la voûte du sabot, par autant de feuillettes (semblables à ceux qui se trouvent sous la tête d'un champignon), qui rencontrent une surface également feuilletée dans la partie interne du sabot. Lorsque cette chair (qui, quoique très-forte, a moins de résistance que les tendons) vient à se déchirer, corroder ou détruire, de quelque façon que ce soit, la pointe de l'os du petit-pied, que nous avons dit être semi-circulaire, baisse sur la sole vers la pointe de la fourchette, et avec le temps fait voir au travers une impression en forme de croissant. Cette partie n'ayant plus de soutien par devant, le cheval est obligé, en marchant, de poser le talon le premier, ainsi que nous faisons nous-mêmes quand nous avons mal sous le pied par-delà le talon.

Une humeur maligne qui environne les chairs qui sont autour du petit-pied, et lui ôte son appui en rongant toutes les adhérences, peut être la cause de cette maladie: c'est pourquoi on voit cet accident arriver dans la fourbure, mais on en voit aussi sans fourbure, à l'occasion d'un coup reçu sur le sabot, ou d'une chute violente.

Il faut saigner à la pince du pied malade, et mettre des emmiellures dans le pied comme à la solature, pour empêcher que la corne ne se dessèche, et un restrictif sur la couronne avec la suie, ou le bol et le vinaigre, ou bien avec la térébenthine et le miel; s'il n'y a pas d'amendement au bout des vingt-quatre heures, dessolez le cheval, et continuez toujours les restrictifs sur la couronne.

Des teignes.

Il n'y a point de partie dans le corps de l'animal exempt de maladie. La fourchette a les siennes

aussi bien que les autres; elle est quelquefois criblée, comme si elle étoit vermoulue, et tombe par morceaux en pourriture. Le mal venant à pénétrer jusqu'au vil, le cheval a des démangeaisons si grandes, qu'il lui arrive d'en boiter. Ce mal est plus douloureux que dangereux; mais comme il n'est point de petits maux, il faut y remédier plutôt que plus tard. On s'aperçoit aisément de ce mal, en ce que les chevaux qui en sont atteints, trépiguent beaucoup, croyant se soulager, et que ce mal jeté dans toute l'écurie une forte odeur de fromage pourri. Ce mal s'appelle *les teignes*, parce qu'il y a une espèce de vers qui piquent le bois de la même manière que la fourchette de ces chevaux est vermoulue.

Il faut bien parer la fourchette et la laver avec de l'eau-de-vie ou du vinaigre chaud, où l'on aura éteint un morceau de chaux vive, et appliquer par-dessus le restreintif fait avec les blancs d'œufs, la suie et le vinaigre.

De l'enclouure.

La dénomination seule de cette maladie en donne l'idée d'abord. On entend aisément que c'est une blessure faite par un clou dans le pied. Ce nom est pourtant commun à celle qu'un cheval reçoit, ou d'un chicot dans un bois, ou d'un éclat de verre, ou d'un têt de pot cassé, ou autres choses semblables, qui ne se rencontrent que trop souvent dans les rues, et qui piquent ou percent le dessous du pied; mais comme le pied est composé de différentes parties, dont il y en a qu'il est plus dangereux d'offenser l'une que l'autre, cela nous oblige à distinguer différentes espèces d'enclouures. Nous distinguerons donc l'enclouure simple, celle qui n'a fait qu'ou-

vrir la sole et a pénétré peu avant dans les chairs qui sont entre la sole et le petit-pied: compliquée, celle qui, non-seulement a percé la sole et les chairs qui sont dessous, mais encore la pièce du petit-pied, ou le corps même de cet os, qui s'en trouve quelquefois éclaté. Cette dernière est la plus dangereuse; car si l'os est éclaté, il n'y a onguent ni médicament qui puisse le guérir, sans qu'il en tombe une esquille, et par conséquent sans dessoler le pied, ce qui n'arrive point sans qu'il se forme des filandres ou os de graisse, et presque tous les mêmes accidens décrits au javar. Si l'os n'est point éclaté, mais que les tendons qui vont jusqu'à la pièce de l'os du petit-pied soient offensés, et que le trou soit rebouché, le mal travaille sourdement, il se fait une suppuration entre l'os et la corne, qui peut faire en peu de jours des progrès d'autant plus grands, que l'on tardera davantage à donner issue à la matière, qui, ainsi enfermée, soufflera au poil, et pourrira tout le pied.

Il faut observer que l'enclouure est d'autant plus dangereuse, qu'elle est plus proche de la pince ou de la pointe de la fourchette, parce que vers la partie antérieure du pied, il n'y a aucun intervalle entre la sole et l'extrémité du tendon d'achilles; tout au contraire, derrière la pointe de la fourchette, on a vu des clous entrer dans la sole et percer de part en part les talons, et sortir vers le pli du pied et l'un de la couronne, sans qu'il en soit arrivé aucun accident, parce que le clou n'avoit rencontré ni pu rencontrer de parties tendineuses, et n'avoit percé que des parties graisseuses.

Nous ne parlerons ici que de l'enclouure accidentelle et insensible; car pour celle qui arrive par le manque d'adresse d'un apprenti maréchal, qui encloue un cheval en le ferrant, nous en avons

parlé au chapitre de la ferrure; et il suffit ordinairement à celle-là de retirer le clou aussi-tôt, et ne point faire marcher le cheval, que l'on n'ait ôté le clou qui le blesse.

Dès qu'on s'aperçoit qu'un cheval est encloué, il faut tirer le clou ou le chicot, en un mot ce qui le blesse; et si le cheval boite, tâcher sur-le-champ d'agrandir l'ouverture, et faire fondre dedans quelques gouttes de cire d'Espagne, si l'on n'a rien de mieux à y appliquer dans le moment; si le nerf n'est point piqué, ni le petit-pied offensé, cela peut suffire; mais si le nerf étoit offensé, cela ne doit servir qu'en attendant qu'on puisse avoir du baume dont voici la composition. Prenez six onces d'huile de pétrole, douze onces d'essence de térébenthine, et une poignée de fleurs d'hypericum, et mettez-les ensemble dans une bouteille de verre double, exposez-les au soleil pendant six semaines, et gardez-les pour le besoin. On fait chauffer un peu de ce baume, et on en verse dans le trou, que l'on bouche avec du coton; on met une rémolade par-dessus, et on ferre à quatre clous seulement. Comme on peut n'être pas toujours muni de cet onguent, ce mal étant fréquent, et pouvant arriver dans les endroits où l'on est dépourvu de tout secours, voici plusieurs remèdes qui sont plus faciles à trouver. On aura soin toujours, s'il est possible, d'agrandir le trou, et on y mettra de la mille-feuille, ou de l'ortie, ou de la racine vierge, ou du persil, ou du persicaria pilé, et on fera tenir l'herbe en place du mieux qu'il sera possible, jusqu'à ce qu'on soit à portée d'avoir du secours. On peut encore faire fondre de l'onguent de pied, et en verser chaud dedans le trou, ou bien l'huile de térébenthine: le suivant est un peu plus efficace, sur-tout s'il y avoit pourriture. Mettez infuser un gros de vi-

triol romain en poudre dans une pinte d'esprit-de-vin ou d'eau-de-vie.

Autre remède.

Prenez aloës succotrin et sucre, de chaque demi-once, mettez le tout en poudre fine, et mêlé avec trois onces d'huile de térébenthine: s'il y avoit quelque filandre au fond de la plaie, en cas que l'enclouure fût vieille; on y mettroit un peu de sublimé en poudre, observant toujours de mettre de l'onguent de pied autour du sabot, et le défensif avec la suite, le vinaigre et le blanc d'œuf autour de la couronne, de crainte que la matière ne souffle au poil, et ne desoûde le sabot.

Autre remède: prenez vitriol blanc, vitriol romain ou de Hongrie, vert-de-gris, le tout en poudre, de chacun une once; mettez le tout dans un pot de terre, et versez dessus une pinte du meilleur vinaigre, et une poignée de sel. Vous ferez bouillir le tout à petit feu, jusqu'à ce qu'il soit réduit à moitié; vous verserez de cette liqueur dans le trou de l'enclouure, et mettez par-dessus de la filasse, et quelques éclisses, pour tenir ladite filasse. Ce remède est un des meilleurs.

On se sert aussi pour les clous de rue, du baume de madame Feuillet: en voici la recette. Prenez demi-livre d'huile d'olive la meilleure, demi-once d'huile de genièvre, trois gros d'essence de girofle, deux gros de vitriol bleu en poudre, autant d'aloës succotrin en poudre, et autant de térébenthine de Venise la plus claire; mettez le tout dans un pot de terre neuf, remuez-le pendant trois quarts d'heure, laissez-le bouillir un quart d'heure, puis refroidir; mettez-le ensuite dans des bouteilles. C'est un remède dont on s'est

servi avec beaucoup de succès, même pour des plaies sur les hommes; on s'en sert comme du précédent.

Moins un maréchal peut se servir de la sonde, et mieux c'est; sous prétexte de chercher le mal, on en fait un réel.

ARTICLE II.

Des maladies du corps.

DE LA FIÈVRE.

La fièvre est une accélération dans le mouvement du sang, durable, causée, ou par une compression plus forte du cœur et des artères, ou par l'augmentation de son volume, ou par le mélange de quelque nouveau principe qui le rend plus actif, ou par tous les trois ensemble.

Comme cette maladie précède, accompagne ou suit ordinairement toutes les autres, nous la mettons la première.

On distingue en général deux sortes de fièvres, savoir, la fièvre essentielle, et l'accidentelle ou symptomatique.

Quand la fièvre est la suite d'une autre maladie, et qu'elle ne joue que le deuxième rôle, on l'appelle *symptomatique*. Quand elle joue le premier, et qu'elle fait elle-même les principaux accidens, c'est-à-dire, que les principaux accidens disparaissent quand la fièvre cesse, ou qu'il n'y en a point d'autre que la fièvre même, on l'appelle *première* ou *essentielle*.

Celle symptomatique ne fait point l'objet de ce chapitre. En guérissant la maladie dont elle est le symptôme, elle se dissipe aussi; et nous en avons traité en plusieurs endroits des maladies de l'avant-main, comme nous en parlerons encore

dans les différentes maladies qui nous restent à décrire.

C'est la fièvre essentiellement fièvre, fièvre par elle-même ou fièvre réglée, et portant son caractère propre, que nous voulons décrire.

On la reconnoît à plusieurs signes. Le cheval est dégoûté, a la tête pesante et immobile, les yeux sont tuméfiés, il les ouvre avec peine, il les a remplis d'eau, les lèvres pâlisent, et tout le corps paroît flasque; les testicules pendent, son haleine brûle et sent mauvais, et l'on s'aperçoit d'une chaleur excessive par tout le corps, jusqu'au bout des oreilles; il bat du flanc, il paroît insensible aux coups, et il est si chancelant, qu'il semble devoit tomber à chaque pas. Est-il tombé ou couché, il a de la peine à se relever, à moins que ce ne soit dans la violence de l'accès d'une fièvre chaude; car dans celle-ci, c'est tout le contraire, il se raidit, il se débat et s'agit violemment dans le frisson; les dents lui craquent, et il tremble par tout le corps. Lorsque la fièvre est violente, les crins s'arrachent facilement, et il paroît à la racine une espèce de petit bouton blanc; et quand elle a duré quelque temps, on lui trouve la bouche pleine d'ulcères.

On distingue cinq espèces particulières de cette fièvre, les voici. L'éphémère ou de 24 heures, la tierce, la quarte, la continue, et la pestilentielle.

L'éphémère est dans une fièvre qui ne dure que 24 heures, ou du moins qui ne dure pas deux jours entiers. Cette fièvre n'a point, ou a peu de frisson; elle est violente dans ces accidens, aussi vient-elle toujours de cause violente, comme de trop de fatigue, d'un trop grand chaud, d'un trop grand froid, de coups, de faim, de soif, de bles-

sures, etc. suivant les causes, on y apporte différents remèdes. Le repos à la fatigue, une chaleur douce au grand froid, les rafraichissans au grand chaud, la nourriture légère à la faim, la boisson à la soif, les onctions adouçissantes aux blessures et meurtrissures, etc. Cette fièvre ordinairement n'est pas dangereuse; mais comme on ne peut pas prévoir dès le premier jour si elle finira au bout de 24 heures, il est bon de ne la pas négliger comme telle.

La fièvre tierce se reconnoît à son retour périodique de jour à autre, c'est-à-dire, qu'elle laisse un jour de bon, et le suivant l'accès revient, et ainsi des autres.

La quarte laisse deux jours de bon, et revient le jour suivant, en sorte qu'il y a deux bons jours entre deux mauvais, et un mauvais entre quatre bons.

La continue n'a point de relâche, mais a quelquefois des redoublemens à chaque jour. Celle-ci est très-périlleuse pour les chevaux, et est la plus commune. Quand cette fièvre dure plus de trois jours sans intermission, elle est fort dangereuse.

La dernière enfin est la fièvre pestilentielle ou épidémique, laquelle infecte des provinces entières, ou tout un camp. Elle se connoît par la promptitude avec laquelle elle ravage tout un pays, en se communiquant d'abord aux chevaux de la même écurie, puis à ceux du canton, et par la promptitude avec laquelle ces animaux périssent. C'est pourquoi il est difficile de réchapper les premiers qui en sont attaqués; mais ils donnent des avertissemens pour les autres. Il y a un inconvénient dans cette maladie, qui est que s'il en a couru une pareille dans la province l'année précédente, ou quelques années auparavant, les remèdes et la mé-

thode dont on aura usé, ne conviendront plus dans cette nouvelle maladie.

Voici les remèdes que l'on emploie pour la fièvre continue, qui est la plus ordinaire. Il faut saigner le cheval des deux flancs, et deux heures après lui donner un lavement composé avec catholicon, miel et huile d'olive, dans une décoction de mauve et de chicorée sauvage, le laisser bridé toute la nuit, et s'il y a râlement, il faut le mettre au billot la tête basse, et ne le laisser manger de vingt-quatre heures; on réitère l'usage du billot de trois heures en trois heures, pendant un quart d'heure chaque fois.

S'il n'y a point de râlement, on lui donne, avant que de le mettre au billot, demi-livre de bon miel blanc ou de Narbonne dans demi-setier de vin blanc, et on lui fait prendre tous les deux jours deux onces de baume de copahu dans une chopine de vin, avec un quarteron de sirop de roses.

Il faut lui mettre devant lui un seau d'eau blanche avec du son, ou bien avec de la farine d'orge, qui est la meilleure, et lui renouveler cette boisson deux fois le jour, ayant soin de bien laver le seau à chaque fois, le tenir chaudement si c'est en hiver, et en été, dans un endroit tempéré, sur-tout grande litière sous lui, afin qu'il puisse se reposer, ce qui seroit un bon signe, car tant qu'un cheval ne se couche point, il est toujours en danger.

Du farcin.

Quoique les auteurs qui ont traité des maladies des chevaux, aient distingué trois, quatre, six, et jusqu'à huit sortes de farcin, après les avoir examinées toutes avec attention, et comparées avec ce que l'expérience nous présente aux yeux tous les

teron; pilez le tout et le passez au travers du tamis fin, et en donnez demi-once le matin et autant le soir dans le son. Quand les poudres sont finies, et qu'elles ont bien fait, on en fait de nouvelles. On peut lui donner le sur-lendemain de la purgation, le breuvage suivant par le nez. Prenez une pinte de lait, une once de galanga, et demi-once d'antimoine crud, l'un et l'autre mis en poudre fine; mêlez le tout dans le lait chaud sortant de la vache, et réitérez de dix en dix jours. Le lendemain de l'usage de ce lait, on lui donnera les pilules suivantes.

Prenez mercure coulant et soufre en poudre, de chaque deux onces; mettez le tout dans un mortier de marbre, et broyez continuellement sans piler, jusqu'à ce que tout le mercure soit uni avec le soufre, et qu'il ne reste qu'une poudre noire; vous y mêlerez ensuite deux onces d'aloës succotrin en poudre, que vous incorporerez dans un sirop fait avec deux onces de manne, dans suffisante quantité d'eau, et que vous roulez ensuite sur de la réglisse en poudre, pour en faire des pilules de la grosseur que vous voudrez, et que vous ferez avaler au cheval avec un verre de vin à chaque, pour qu'elles passent plus aisément, et qu'elles se délaient dans l'estomac du cheval. On réitérera ces pilules trois ou quatre fois tous les quatre ou cinq jours, suivant la force du cheval et l'effet du remède.

Quand il y a des boutons épanouis en rose, on fait une composition de poudres, que l'on applique dessus avec une spatule.

Prenez un demi-quarteron de sublimé, une once de couperose blanche, une once de vitriol bleu, une once de vert-de-gris, et deux gros de poivre, le tout en poudre fine, passée au tamis; mélangez-les

les bien pour le besoin. On renouvelle l'application de cette poudre au bout de vingt-quatre heures, et on lave, les jours suivans, avec de l'oxycrat, pour ôter la puanteur.

Si les boutons ne sèchent pas par le remède ci-dessus, il faut prendre un fer chaud tout rouge, et percer les boutons, sur-tout ceux qui sont au jarret, au milieu et jusqu'au fond; introduire ensuite dans chaque trou un petit morceau de sublimé corrosif, et boucher les trous avec du soufre, en le faisant fondre, afin que le sublimé ne sorte pas, ce qui fera tomber les boutons de farcin; et pour les faire entièrement sécher, on doit les laver avec de l'urine de vache, ou avec la lessive suivante.

Prenez trente ou quarante pommes sauvages, et les pilez; mettez-les, avec huit ou dix livres de cendres de sarment de vigne, bouillir dans vingt pintes d'eau, que vous ferez réduire à douze; laissez reposer la liqueur, et la versez ensuite par inclination, pour en bassiner tous ces boutons. En été on peut faire cette lotion au soleil; mais en hiver il faut en bassiner les plaies du cheval dans l'écurie, à cause du froid et de l'humidité.

Il faut remarquer que le travail fait du bien à un cheval qui a le farcin, mais il ne faut pas qu'il aille dans l'eau ou dans la boue; ce mal doit être entretenu sec. On a vu des jambes grosses et enflées de farcin pendant des années entières, guérir ensuite parfaitement.

Il faut bien prendre garde que le cheval ne porte la dent sur aucun bouton, ou ne le lèche, car alors tous les remèdes seroient inutiles, et en voulant guérir une partie, il reporterait le mal à d'autres.

On peut encore se servir des pilules suivantes, qui sont sises à faire.

Prenez une once et demie d'aloës succotrin, une once de séne, demi-once d'agaric en poudre fine, faites-en des pilules avec un quarteron de beurre, et les lui faites avaler pour une seule prise, le laissant bridié cinq heures après. En se servant de ces pilules, il faut lui donner quelques jours après les suivantes, et se servir alternativement, de cinq en cinq jours, des unes et des autres, lui donnant toujours la poudre cordiale décrite en ce chapitre, dans les jours intercalaires.

Prenez deux onces de mercure et une once de soufre amalgamés ensemble dans un mortier, avec un quarteron de beurre, qu'on donne avec la même précaution au cheval.

Les jours intercalaires, c'est-à-dire, entre la purgation, on lui fera faire encore usage d'un billot avec un quarteron d'assa-fœtida, et on l'attachera haut, jusqu'à ce qu'il ait tout mâché.

On pourroit aussi employer pour purgatif, au défaut des compositions dont nous venons de parler, les pilules de cinabre, une chaque fois, ou deux pilules puantes.

Il faut remarquer que tous les remèdes que l'on vient de décrire, ne sont utiles que lorsque le farcin n'est point compliqué, ou n'a point dégénéré par vétusté en une espèce de morve; car si le cheval est glandé, et qu'il jette par le nez, ce seroient peines et remèdes perdus.

On voit par l'usage du mercure, du soufre et des lotions extérieures, que cette maladie est de la nature de la gale des hommes, et qu'elle ne se guérit que quand elle n'affecte que la peau. Elle approche assez de la nature de la teigne, pour la difficulté à se guérir; et on a vu quelquefois le premier bouton qui a paru, être le dernier à se cicatriser. Mais il faut dans cette espèce de maladie

continuer les remèdes, tant qu'il en paroît quelques vestiges.

De la pousse.

La pousse est une très-grande difficulté de respirer, provenant de quelque embarras dans la substance du poumon. Cet embarras provient ordinairement de l'épaississement de la lymphe qui s'échappe dans la respiration, et s'épaissit dans les vésicules du poumon, ce qui arrive quelquefois par l'entrée subite d'un air froid dans les mêmes vésicules.

Il peut provenir encore de l'engorgement des glandes du poumon, ou de la gêne du sang dans les vaisseaux sanguins qui entrent dans la composition de ce viscère.

Cette maladie est précisément ce qu'on appelle l'asthme chez les hommes. Si elle n'est pas accompagnée d'ulcères, elle est très-difficile à guérir; et si elle est accompagnée d'ulcères, c'est pour lors la phthisie ou la pulmonie, et elle est absolument incurable.

A cette maladie, parvenue à son dernier période, se joignent la fièvre, le battement de flanc, la rougeur dans les yeux, l'étisie, un écoulement de matières puantes et infectes par les naseaux, une faim canine, et le flanc redouble dans la respiration, c'est-à-dire, que dans une inspiration, le cheval croyant prendre assez d'air par le poumon, et ne le pouvant à cause que les lobes du poumon sont farcis d'humours visqueuses, ou sont desséchés, il met sur-le-champ tous les muscles de la poitrine dans une violente contraction, dans la crainte de suffoquer, pour relever les côtes, ou plutôt, afin de parler plus correctement, pour les avancer, afin que l'air entre plus librement dans

la poitrine. Ce mouvement, qu'on appelle *redoubler*, tend les muscles du bas-ventre qui s'attachent aux dernières côtes, et forme le long des flancs une espèce de cordon, qui est sensible à la vue, à cause de la maigreur du cheval.

Cette maladie peut être héréditaire; mais elle provient communément ou de violens efforts, qui auront causé la rupture de quelque vaisseau dans le poumon, et à sa suite un ulcère, ou d'un épanchement de sang dans la cavité du thorax, où il sera dégénéré en pus, ou d'une toux qui aura été négligée; elle peut provenir aussi d'alimens trop chauds, comme de trop de foin, ou de l'usage de vieux sainfoin, ou de foin poudreux, ou même de trop de séjour.

Soleysel a décrit cette maladie comme une faim canine du poumon; il prétend que ce viscère a besoin d'une quantité excessive de nourriture, et qu'étant affamé dans cette maladie, il consomme seul tous les alimens que l'on donne au cheval, et ne pouvant mettre que peu de chose à son profit, il aime mieux se défaire du résidu, par un déluge d'urine, qu'il envoie aux reins par un conduit particulier, connu de son temps sans doute, mais dont la route se trouve perdue aujourd'hui, que d'en faire part aux autres membres ses voisins. C'est ainsi qu'il explique la maigreur énorme qui accompagne cette maladie. Il appuie cette découverte, qu'il ne doit qu'à lui-même, et dont aucun auteur françois, italien, allemand ni latin n'avoit parlé avant lui, sur des expériences dignes d'attention, et sa dissertation est très-curieuse jusqu'à la fin: on ne pourroit y désirer que le vrai et le vraisemblable.

Cette maladie est longue et difficile à guérir; cependant quand elle ne fait que commencer, on peut

en venir à bout, parce que l'ulcère ne se forme pas d'abord.

Il faut commencer par ôter le foin au cheval, ou du moins lui en donner très-peu, et seulement avant que de le faire boire, ensuite on le saigne au cou; deux jours après on prend une once de baume de soufre préparé à l'essence de térébenthine, que l'on met dans une chopine de vin blanc, avec une demi-once de cristal minéral, qu'on lui fait avaler; deux jours après on réitère la même dose, et deux autres jours après on lui donne encore la même chose, en diminuant seulement de moitié la dose du baume de soufre; continues ainsi pendant quelque temps à lui en donner de deux jours l'un. Il faut avoir soin seulement de le tenir bridé huit heures avant et huit heures après.

Dès le commencement des remèdes, il faut mettre le cheval à l'usage d'une des poudres suivantes, dans du son ou dans de l'avoine.

Prenez fleur de soufre, fénugrec, sucre-candi, iris de Florence, limaille d'aiguille, réglisse, de chaque un quarteron; mettez le tout en poudre fine, et donnez-en demi-once le matin, et autant le soir. S'il étoit dégoûté, et qu'il ne voulût pas manger d'avoine, on pourroit lui donner du son.

Il faut, pendant tout le cours de la maladie, mettre le cheval à l'usage de la paille pour toute nourriture.

Autre.

Prenez réglisse, fleur de soufre, baies de laurier, iris vert et sucre-candi, un quarteron de chaque, et en faites du total une poudre fine. On peut donner de celle-ci, une once le matin et une autre le soir.

Autre.

Mettez deux livres de fleur de soufre sur une de limaille d'aiguille, et ajoutez trois quarterons de réglisse en poudre; tamisez le tout. Cette poudre opérera, à demi-once le matin et autant le soir.

Si le cheval est poussif outré, les remèdes ci-dessus ne pourront que le soulager, et non le guérir; et pour en tirer quelque service, il faut lui ôter entièrement le foin, à la place duquel on lui donnera de la paille de froment, propre et sans poussière, le matin et le soir de l'avoine bien nette, et à midi du son mouillé avec un peu d'eau: il faut le faire travailler peu et souvent, pour le tenir en haleine. On doit observer le même régime pour les chevaux qui sont gros d'haleine.

Comme il est impossible de guérir cette maladie, lorsqu'elle est invétérée, quand même il n'y auroit pas d'ulcère, on ne laisse pas que de rapporter divers remèdes qui y donnent du soulagement, pour en pouvoir tirer quelque service. C'est pourquoi nous ajouterons encore les suivans, afin que l'on puisse choisir, suivant la commodité des lieux où l'on se trouve.

Remèdes contre la pousse.

Faites bouillir trois poignées de buglose dans six ou sept pintes de vin blanc, jusqu'à diminution de moitié. Faites-en prendre à un cheval environ une pinte, de deux jours en deux jours, et le tenez chaudement; faites-lui une grande litière, et qu'il ait été trois heures au filet avant que de prendre le remède, et qu'il y reste autant après; ensuite il faut lui donner une bonne poignée de bled de seigle, et le foin qu'on lui donnera doit être mouillé. Vous arroserez-toujours son

walrus avec de l'eau tiède. Si on fait ce remède de mois en mois, on pourra encore tirer beaucoup de service d'un cheval, malgré sa maladie.

Autre.

Si vous êtes dans un pays où les figues soient communes, fraîches ou sèches, pilez-les bien, pour en tirer environ une demi-livre de jus, que vous mêlerez avec son de froment. Donnez le tout à manger au cheval, soir et matin, et continuez pendant quelque temps.

Autre remède utile contre la pousse, et pour maintenir l'haleine à un cheval.

Il faut prendre des chardons dont on se sert pour gratter les draps (c'est le *dipsacus* ou le chardon à foulon), mettez-les en poudre et passez-les par le tamis; faites-en prendre à un cheval, soir et matin, demi-once chaque fois dans son avoine. Ce petit remède, quoique simple, est très-bon pour soulager un cheval poussif, et pour maintenir son haleine, quand il ne le seroit pas; il est bon même de le faire prendre quand on a une grande course à faire.

Autre, pour soulager un cheval poussif.

Prenez du plomb, faites-le limer le plus fin que vous pourrez; donnez-en une once chaque fois, dans l'avoine du cheval, et qu'elle soit mouillée; car il ne faut jamais rien donner de sec dans cette maladie.

Autre remède pour arrêter la pousse.

Prenez des branches de genêt, feuilles et fleurs, une bonne demi-poignée, que vous hacherez bien menues, et mêlerez dans l'avoine, après que vous

L'aurez arrosé avec de l'eau. Il faut continuer à lui faire manger du genêt huit ou dix jours de suite, et le mener à l'eau une ou deux fois par jour, pour le faire nager, sans le laisser boire.

Autre.

Prenez de la fleur de genêt et des feuilles d'épine blanche les plus fraîches et les plus tendres ; des feuilles de saule des plus jaunes, et du pas-d'âne, autant de l'un que de l'autre ; hachez le tout bien menu, et en faites manger au cheval, tant qu'il sera possible, dans du son, et qu'il ne soit nourri pendant quinze jours, au plus, qu'avec de la paille, et le cheval sera soulagé pour quelque temps.

Autre.

Faites faire diète au cheval pendant quinze jours ; c'est-à-dire, qu'il ne mange que de la paille et du son, et ne le faites point travailler. Au bout de huit ou dix jours de régime, on lui fera prendre les pilules suivantes.

Prenez agaric, aloës, aristoloche ronde, de chaque demi-once, réglisse, énucl-campana, fleur de soufre, le tout en poudre ; miel commun, de chaque une once ; lard, deux onces. Réduisez toutes ces drogues en poudre, mêlez-les ensemble, et avec du beurre frais, faites-en des pilules, que vous roulez dans la poudre de sucre ou de réglisse ; faites-les prendre au cheval, de jour à autre, huit ou dix fois, ce remède le soulagera beaucoup.

De la courbature.

L'on appelle courbature dans les animaux, ce que les médecins appellent aux hommes pleurésie ou fluxion de poitrine. Effectivement, même parmi

les hommes, les gens grossiers sont accoutumés de donner ce nom indifféremment à l'une et à l'autre de ces maladies, lorsqu'ils s'en trouvent atteints. La preuve en est aisée à démontrer, par la comparaison des accidens qui arrivent également dans les uns et dans les autres. Les premiers qui se manifestent, sont une fièvre violente, avec les mêmes accidens décrits dans la pousse ; mais celle-ci ne vient guère qu'aux chevaux qui ont passé six ans ; la courbature, au contraire, vient indifféremment aux uns et aux autres. Comme cette maladie est aiguë, violente et courte dans sa durée, elle vient ordinairement d'une fatigue outrée, d'un travail excessif, ou d'une intempérie de régime extraordinaire ; il n'est pas étonnant qu'on la voie accompagnée des mêmes accidens décrits aussi aux articules des jambes foulées et de la fourbure ; non que la courbature ne puisse se trouver sans accidens, mais parce que ces maladies provenant communément, les unes et les autres, de causes assez semblables, elles peuvent fort bien être compliquées les unes avec les autres.

Quand il n'y a point de complication, cette maladie ne laisse pas d'être encore dangereuse et vive ; mais elle n'est pas de durée, à moins que ce ne soit un reliquat de quelqu'autre maladie, qui, par sa longueur ou sa violence, peut laisser quelque altération dans le poulmon.

Les chevaux attaqués de ce mal sont dits courbatus ; quelques-uns les appellent *panthis*.

Prenez une pinte de bière, demi-livre de bon miel blanc, demi-livre d'huile d'olive, trois quartiers de fleur de soufre ; mettez le tout dans la pinte de bière ; et avec la corne faites-le avaler au cheval, que vous tiendrez bridé cinq heures avant et cinq heures après.

On peut réitérer le même breuvage cinq à six jours après, si le cheval n'est pas guéri.

Comme cette maladie est accompagnée de fièvre, qui est ordinairement très-violente, il n'y a point de difficulté qu'il faut, dans ce cas, saigner le cheval, et lui donner matin et soir un lavement émollient et rafraîchissant, ainsi que l'on doit faire dans toute maladie aiguë, quoi qu'on puisse dire au contraire.

De la toux.

Tout cheval qui tousse ne doit pas pour cela être condamné poussif ni courbatu : quoique cet accident soit un symptôme de ces deux maladies, il n'en est quelquefois que l'avant-coureur, et n'en est pas toujours suivi ; même si l'on négligeoit moins ce mal, il y auroit moins de pousses et de courbatures. Une description de cette maladie seroit inutile, des oreilles suffisent pour la reconnaître : elle n'est point à négliger. Elle vient quelquefois pour avoir mangé du foin poudreux ou une plume ; quelquefois pour avoir avalé de la poussière en été ; et quelquefois c'est le commencement d'un morfondement. Quand elle est opiniâtre, et qu'elle dure plus d'un jour sans diminuer, prenez quatre onces de fleur de soufre, quatre onces de réglisse fraîche, quatre onces de sucre-candi, deux onces d'anis vert et deux onces de baies de laurier en poudre ; prenez le blanc et le jaune de deux œufs, et y mêlez deux onces du mélange de ces poudres, avec une once de thériaque, et suffisante quantité d'huile d'olive, pour en faire un opiat ; ajoutez-y la grosseur d'une fève de tarç (c'est du goudron), délayez cet opiat dans une chopine de vin, et le faites avaler au

cheval : réitérez, de deux jours l'un, jusqu'à ce que la livre de ces poudres soit employée.

On en peut ajouter aussi dans son avoine, demie once le matin et autant le soir.

Si l'on peut avoir des branches de genêt, on en fera bouillir quatre ou cinq poignées dans huit ou dix pintes d'eau commune, chaque fois, qu'on lui donnera.

Autre.

Prenez deux livres de mine de plomb rouge, autant de soufre en canon, une once et demie de muscade, une once et demie de sel polyreste, six gros de graine de genièvre ; faites du tout une poudre, et la divisez par onces, et en donnez une once le matin et une once le soir, dans l'ordinaire du cheval.

De la gras-fondure.

Nous mettons cette maladie à la suite de la courbature, de la pousse et de la toux, moins parce que le grand travail en peut être la cause, aussi bien que des précédentes, que parce qu'elles ont un signe commun, qui pourroit s'y faire méprendre, si l'on n'y faisoit pas une attention particulière. Mais on évite la surprise, en examinant les excréments ; car, en les faisant vider, on les trouve collés, c'est-à-dire, enveloppés d'une matière semblable à de la graisse, et ils se trouvent quelquefois sanglans. Cette maladie est très-périlleuse, et plus commune aux chevaux gras, et qui ont séjourné, qu'à d'autres.

Le cheval atteint de ce mal, en perd le boire et le manger, bat du flanc où il sent de la douleur, regarde cette partie, et ne peut demeurer couché ni levé. Quand il jette par les naseaux en abon-

dauce, et que la matière est sanglante, ce qui arrive quelquefois, le mal est sans ressource.

Aussi-tôt qu'on s'en aperçoit, il faut saigner le cheval au cou, et lui donner des lavemens émolliens, de deux heures en deux heures; quelques-uns recommandent en lavement comme un spécifique, le sang tout chaud d'un veau ou d'un mouton qui vient d'être égorgé: il est certain que ce remède est bon. Deux heures après, donnez-lui deux pilules puantes, délayées dans une chopine de vin ou de bière; et une heure après, deux autres pilules pareilles, jusqu'à quatre prises, d'heure en heure. S'il y a peu ou point de fièvre, on peut lui donner les poudres précédentes indiquées pour la pousse, et particulièrement la deuxième. S'il y a de la fièvre, il faut lui donner le breuvage d'eaux cordiales, le mettre à l'usage du billot, et si la fièvre étoit violente, on pourroit lui donner le breuvage avec le baume de copahu.

Ces pilules puantes peuvent être mises en usage dans la fourbure, la courbature et les tranchées, avec lesquelles cette maladie a grand rapport, se rencontrant fort souvent ensemble.

Les jours suivans, un ou deux lavemens suffisent par chaque jour.

On peut, après la saignée, faire usage du breuvage suivant.

Il faut prendre environ deux livres de plantes de joubarbe, que l'on pilera dans un mortier, pour en tirer le jus, et ensuite prendre environ une pinte de petit lait, et à son défaut une chopine de lait, que l'on mêlera ensemble; vous le ferez tiédir, et y ajouterez demi-once de sel de prune; vous réitérerez ce breuvage deux fois par jour. Si, au bout de trois ou quatre jours, le che-

val n'est pas guéri, donnez-lui le remède suivant.

Prenez huile d'olive, miel de Narbonne ou miel blanc, de chaque quatre onces; térébenthine de Venise, deux onces. Mêlez le tout ensemble dans une bouteille de vin blanc, que vous ferez tiédir, et prenez au cheval. Le cheval guérira, en continuant ce remède, pourvu que la fourbure et le mal de cerf ne soient point compliqués.

Autre.

Prenez beurre frais, jus de rue, jus d'armoïse, jus d'herbe de Saint-Jean, de chaque demi-livre; lait de vache frais tiré, deux livres; douze jaunes d'œufs. Mêlez le tout, et le faites prendre au cheval, un peu tiède, pendant trois jours de suite; mais vous ne lui donnerez à boire que trois heures après l'avoir pris; et pendant le cours de la maladie, vous lui donnerez deux ou trois lavemens par jour, que vous composerez de la manière suivante.

Faites bouillir de gros pois blancs, à leur défaut des fèves blanches, jusqu'à ce que cela soit en purée, que vous passerez à travers un tamis ou linge; vous mêlerez, dans cette purée, autant de lait de vache, et y ferez fondre demi-livre de beurre frais; vous y ajouterez deux onces d'huile de térébenthine. Mêlez le tout pour le donner en lavement au cheval. Il faut qu'il contienne environ quatre pintes; et tout cela étant bien observé, vous pouvez espérer guérison.

Quand les accidens commenceront à diminuer, on purgera le cheval avec la médecine suivante.

Prenez thériaque, deux onces; séné, demi-once; manne, deux onces; gentiane, une once; cristal minéral, demi-once; mêlez le tout dans

une bouteille de vin blanc, et le donnez au cheval. Vous réitérerez, au bout de quelques jours, le même breuvage, et userez souvent de lavemens laxatifs.

Du flux de ventre.

Entre les maladies du ventre, il y en a une qui lui est particulière, et que l'on nomme *diarrhée* ou *flux de ventre*, sous laquelle nous renfermerons deux autres maladies qui en sont des espèces plus dangereuses; savoir, la dysenterie et la passion iliaque, que les maréchaux appellent l'une et l'autre, *tranchées rouges*.

La simple diarrhée est lorsque le cheval rend ses excréments plus liquides que de coutume, sans être digérés, et fréquemment.

La dysenterie est lorsqu'il est tourmenté de tranchées, que les excréments sont sanglans, et que le fondement est fort échauffé et enflammé.

Et la passion iliaque, lorsqu'il revient par les naseaux ou par la bouche une espèce de matière glaireuse qui semble venir de l'estomac: maladie rare, mais qui arrive quelquefois, et qui a toujours été regardée comme mortelle.

Cette maladie a un si grand rapport avec la passion iliaque ou colera-morbus des hommes, que nous serions presque tentés de douter d'une chose qui a passé jusqu'à présent pour un axiome incontestable parmi les connoisseurs en cavalerie, au sujet du vomissement des chevaux, qu'on rapporte ne leur arriver jamais. Il est certain que, dans cette maladie, les chevaux non-seulement rendent une abondance d'excréments, mais encore qu'ils rejettent par la bouche une si grande quantité de viscosités et de vilénies, que l'estomac paroît devoir en être la source, quoique l'on sache fort bien que les glandes sublinguales et parotides

en peuvent fournir beaucoup. En effet, pourquoy dans ces animaux, dont les organes paroissent disposés comme ceux de l'homme, ne seroit-il pas possible qu'il y eût un mouvement antipéristaltique ou renversé, et qu'ils pussent aussi bien rejeter par la bouche que presque tous les animaux? Il est vrai que cette maladie est rare parmi les chevaux; mais, peut-être, est-ce faute d'observations assez exactes, que l'on a toujours été dans cette opinion.

La boisson des mauvaises eaux et l'usage des mauvais alimens, contribuent beaucoup à ces maladies, aussi bien qu'à la formation des vers dont nous allons parler.

Pour le simple dévoiement, on fait rougir un morceau d'acier et on l'éteint dans une pinte de gros vin rouge, qu'on fait avaler au cheval. Si cela ne suffit pas, on fera usage, pendant quelques jours, matin et soir, du lavement suivant:

Il faut prendre environ quatre pintes de vin émétique, dans lequel on fera bouillir vingt ou trente glands de chêne mis en poudre, les plus vieux sont les meilleurs; lorsqu'ils auront bien bouilli, il faut laisser refroidir cette composition jusqu'à ce qu'elle soit en état d'être donnée au cheval. On y ajoutera la valeur d'un quarteron d'huile d'olive. On pourra aussi lui faire un breuvage d'une pinte de vin émétique où l'on aura mis une douzaine de glands en poudre; deux jours après on lui fera prendre une once de rhapontic qui, pour cette maladie, fait autant d'effet que la rhubarbe du levant.

Si l'y a fièvre ou tranchées, c'est-à-dire, douleurs d'entrailles, on fait saigner le cheval au cou, et on lui donne force lavemens avec le bouillon blanc ou la trainasse cuite dans le bouillon de

tripes ou dans la décoction d'une fraise de veau bien grasse, ou d'une tête de mouton que l'on fait cuire avec sa laine; ou bien encore le lavement de sang chaud d'un veau ou d'un mouton, dont on vient de parler.

Ensuite de la saignée, on lui donne un breuvage avec trois onces de thériaque, dans trois demi-setiers de gros vin rouge; ou bien on fait bouillir dans un pot une demi-douzaine d'œufs dans suffisante quantité de vinaigre; on en fait avaler au cheval trois le matin et autant le lendemain.

Faites la même chose à la passion iliaque; mais réitérez plusieurs fois la saignée dans les vingt-quatre heures, et les lavemens, et faites ronger le carreau au cheval, afin qu'il jette beaucoup.

On peut se servir encore du vin émétique: on en donne une chopine. Il ne fait pas aux chevaux le même effet qu'aux hommes: il ne les purge presque point; et, par une mécanique singulière, il semble les rafraîchir, au lieu de les échauffer, et leur donner de l'appétit.

Des vers.

La corruption des alimens qui ne se digèrent point dans l'estomac des chevaux, donne lieu au développement et à la génération des différentes sortes de vers dont les œufs se trouvent semés sur le fourrage et sur les différens grains dont on nourrit les bestiaux. Ces vers incommodent beaucoup les animaux, aussi bien que les hommes, et peuvent, après les avoir tourmentés long-temps, leur causer enfin la mort aux uns comme aux autres.

Il en est d'espèce plus mauvaise l'une que l'autre; l'usage les fait connoître. Quand un cheval les rend par le fondement, il n'est pas difficile de soupçonner

qu'on en a dans le corps. Mais quoiqu'on ne lui en voie pas rendre, il est des signes qui font connoître qu'il en a dans le corps.

Quand on le voit maigrir peu-à-peu, quoiqu'il mange beaucoup, et qu'il se frotte souvent la queue jusqu'à se la peler; qu'il paroît morne et triste; que le poil, malgré un pansement assidu, devient terne et hérissé; qu'il regarde souvent son ventre, comme s'il vouloit montrer la source de son mal et le lieu de sa douleur, il y a lieu de soupçonner qu'il est incommodé de vermine.

Il en est une espèce fort commune, qu'on nomme *moraines*, qui ont leur siège dans les replis du fondement qui, par sa conformation particulière, conserve le crottin trop long-temps. Les chevaux qui sortent des herbes, y sont plus sujets que les autres. Cette espèce n'est pas dangereuse, et on se contente de les tirer avec la main. On peut même tirer ceux qui sont dans le gros boyau avec la main, en se graissant tout le bras jusqu'au coude avec de l'huile ou du beurre, après s'être soigneusement rogné les ongles, comme on fait quand on veut tirer le crottin qui y séjourne si long-temps, qu'un cheval ne peut sienter ni recevoir de lavement. Mais, comme il est impossible d'aller chercher de même ceux qui sont dans les autres intestins, on a recours à des breuvages ou à des opiats vermifuges. Le breuvage suivant est bon pour toute espèce.

Prenez trois onces de thériaque, une once de corne de cerf en poudre, et une once et demie d'alloës succotrin aussi en poudre; mettez le tout infuser dans trois demi-setiers d'eau, et le faites avaler.

Deux jours après, on peut donner en pilules l'opiat suivant:

Tome II.

Prenez poudre cordiale, une once; sublimé doux, raclure de corne de cerf, aloës succotrin, de chaque demi-once, incorporés dans suffisante quantité de beurre frais, pour en faire un opiat, que l'on fait avaler pour une prise au cheval.

Ce remède est aussi fort convenable pour le battement de flancs qui accompagne la pousse.

La poudge d'acier et de soufre, à la dose d'une once le matin et une once le soir, convient aussi dans cette maladie. On peut encore employer l'éthiops minéral: on en incorpore deux onces avec suffisante quantité de beurre frais, dont on fait des pilules que l'on roule sur de la poudre de réglisse, et on réitère trois ou quatre fois, laissant deux jours d'intervalle entre chaque prise, le laissant à chaque fois quatre ou cinq heures avant et après, sans boire ni manger.

Mettez dans son avoine une once de fleur de soufre et une once d'antimoine cru en poudre.

Si le cheval a des moraines au fondement, frottez-le lui, si vous voulez, avec de l'essence de térébenthine; et si elles continuent à reparoître, donnez-lui le breuvage précédent.

De la jaunisse.

Quoique cette maladie ne soit pas connue sous ce nom pour les chevaux, elle ne les attaque pas moins réellement. Il est vrai que les auteurs qui en ont traité, l'ont décrite sous le nom de mal de tête, plutôt que sous son véritable nom; mais, comme le mal de tête n'est tout au plus qu'un accident de cette maladie, nous avons été obligés de la transporter, des maladies de l'avant-main, où elle se présente naturellement sous son autre nom, à celles du corps.

Cette maladie se manifeste de manière à ne s'y

pas méprendre; car, outre le dégoût, la foiblesse et la tristesse de l'animal, il a les yeux et les lèvres jaunes, et la sérosité du sang qu'on lui tire est entièrement infectée de cette couleur. Cette maladie vient toujours d'une obstruction ou engorgement du foie, et est ordinairement accompagnée de tranchées; c'est pourquoi on y emploie assez volontiers les mêmes remèdes. Cependant en voici un qui a eu un heureux succès dans cette maladie.

Prenez un demi-boisseau de cendres de sarment, et en faites lessive avec quatre pintes d'eau de rivière, que vous passerez quatre fois sur les cendres toutes bouillantes; puis mêlez une livre de bonne huile d'olive et un quarteron de baies de laurier en poudre dans cette lessive passée à clair.

Faites saigner le cheval aux flancs et le laissez bridé toute la nuit. Le lendemain matin, faites-lui avaler deux verres de cette composition bien mélangée, et le laissez encore bridé deux heures après, puis vous le débriderez et lui donnerez à boire de l'eau blanche, et à manger du son mouillé pendant un quart-d'heure; rebriderez-le, et deux heures après donnez-lui deux autres verres de ladite lessive, et lui en donnez ainsi quatre à cinq prises par jour, et le mettez en lieu obscur, sur de bonne litière, éloigné de tout bruit, et dans une écurie à part, tant pour éviter la contagion, que pour sa commodité.

On peut lui faire ronger le carreau un bon quart-d'heure le matin, et lui donner une chopine de vin émélique à la place du précédent remède; mais le précédent est plus efficace, et lui fera jeter de l'eau et de la morve en quantité par le nez; et quand l'appétit lui sera revenu, faites-le promener en main un quart-d'heure par jour pendant sept ou huit jours, et le purgez avec deux

onces de pilules appelées *cephalica minores galeni*.

Des tranchées.

Les tranchées sont un tiraillement des intestins, causé, ou par l'abondance des matières, ou par leur qualité corrosive, ou par un engorgement de sang; c'est ce qui fait trois espèces différentes de cette maladie.

Celle qui vient de l'abondance des matières, est ordinairement la plus simple. Ce sont la plupart du temps des vents raréfiés et des matières crues et indigestes.

Eusuite vient le tenesme, qui est causé par l'engorgement des vaisseaux sanguins. Cette espèce de tranchées commence par un dévoiement d'un jour, et finit par des efforts inutiles que fait le cheval pour fienter, ce qui lui cause beaucoup de douleur, et le met en danger.

La troisième espèce a été décrite sous le nom de *passion iliaque*. Dans celle-ci, le mouvement des intestins est renversé, et les alimens reviennent par la bouche, ou du moins il revient par la bouche des matières gluantes et corrompues, dont nous avons parlé ci-devant; car c'est la même maladie, et c'est cette espèce que les maréchaux appellent des *tranchées rouges*.

En général on reconnoît qu'un cheval a des tranchées, lorsqu'il se débat, qu'il se vautre, qu'il cherche sans cesse à se coucher et à se relever, qu'on entend des brouillemens et des tonnerres dans son ventre, que les flancs lui battent et lui enflent, qu'il les regarde, qu'il bat des pieds de derrière, qu'il tremble, qu'il perd l'appétit, que les testicules suent, et qu'il ne peut uriner.

Prenez demi-setier de bon vin blanc, un verre d'huile d'amandes douces, deux onces de térébenthine de Venise la plus claire, une once de cristal minéral et deux onces d'essence de genièvre: mêlez le tout, et le faites avaler avec la corne. Ce remède convient dans les tranchées, parce qu'il est propre pour uriner.

Il ne faut pas épargner les lavemens doux et onctueux à ce mal.

On peut, au lieu du remède précédent, lui donner une once de thériaque avec une pincée de safran en poudre, dans une chopine d'eau-de-vie, ou bien une chopine d'eau-de-vie et autant d'huile; mais les deux premiers sont plus efficaces.

Les pilules puantes sont aussi bonnes pour guérir de ce mal.

Il y a des gens qui prétendent que le sternutatoire suivant est excellent pour les tranchées.

Prenez une bonne poignée de lierre terrestre, broyez-la dans vos mains, mettez-en moitié dans chaque naseau du cheval, et fermez les naseaux, en les tenant avec les mains, comme pour l'empêcher de respirer, l'espace de quelques minutes, lâchez après; le cheval s'ébrouera, se secouera, fientera et urinera.

De la rétention d'urine.

Rarement voit-on cette maladie seule; elle est ordinairement la suite des tranchées ou des maladies du ventre; c'est pourquoi on renvoie à ces maladies-là, en cas que le mal soit opiniâtre. Mais s'il n'étoit pas accompagné de tranchées, le remède suivant suffiroit. Faites avaler au cheval quatre onces de colophane en poudre, dans une chopine de vin blanc.

De la fortraiture.

On appelle un cheval fortrait, lorsqu'il devient étroit de boyaux, et qu'on lui voit deux cordons de nerfs qui vont depuis le fourreau, gagner les sangles, extraordinairement raccourcis et douloureux, ce qui fait perdre l'appétit au cheval, et la nourriture par conséquent. Il est des chevaux qui, sans être fortraits, sont si maigres, qu'il est nécessaire de les engraisser, soit pour les pouvoir vendre, soit même pour s'en pouvoir servir. C'est pour quoi nous donnerons tout de suite la manière d'engraisser les chevaux maigres et dégoûtés.

Des chevaux maigres et dégoûtés.

Quand on ne connoît point la cause pour laquelle un cheval, qui mangeoit bien auparavant, cesse tout-à-coup de manger, on lui donne un coup de corne dans le palais. Cette manœuvre ordinairement réveille l'appétit du cheval, quand il n'y a pas d'autre maladie.

S'il lui vient des espèces de cloches dans la bouche, comme de petites peaux blanches, faites-lui manger quelques grappes de verjus, si c'est dans la saison.

Si ce dégoût vient d'un vice de l'estomac, mettez-lui deux onces d'assa fetida enveloppé dans un linge au mastigadour.

Et s'il est fortrait, frottez souvent les deux nerfs retirés avec onguent d'althéa et onguent de Montpellier, et lui faites avaler une livre de lard frais sans couenne, coupé par rouelles, l'une après l'autre, de deux jours l'un, et par-dessus un demi-setier de vin.

Les jours d'intervalle vous pouvez le mettre au mastigadour avec l'assa-fetida.

Quelques-uns les engraisent avec des féveroles, c'est la petite espèce de fève de marais, mais on prétend qu'elles donnent des franchées : cela n'arrive cependant pas toujours.

Les anglois se servent de la composition suivante, et disent que c'est la meilleure de toutes les médecines pour purger, engraisser et donner de l'appétit.

Prenez six livres de fleur de farine, deux onces d'auis, six drachmes de cumin, une drachme et demie de carthamus, une once deux drachmes de fenugrec, une once et demie de fleur de soufre, une chopine d'huile d'olive, une livre et demie de miel, deux pintes de vin blanc, le tout réduit en pâte ; les simples pulvérisés et passés au tamis, faites-en des boules de la grosseur du poing. Le matin et le soir, en donnant à boire au cheval, il faut dissoudre une de ces boules dans son eau, la remuant jusqu'à dissolution, et la donner à boire : d'abord il la rebutera, mais il ne faut point lui en donner d'autre jusqu'à ce qu'il la boive.

On se sert encore, pour engraisser un cheval et lui donner du boyau, d'orge moulu : on en donne tous les matins un demi-boisseau dans un seau d'eau. D'autres mettent dans l'avoine qu'ils donnent trois fois par jour, une poignée de graine d'ortie à chaque fois, et font boire le cheval à l'eau blanche de farine de fèves, pendant trois semaines ou un mois.

Voici encore une autre méthode que l'on peut observer. Après avoir saigné le cheval, l'avoit mis à l'eau blanche et purgé, vous le nourrirez matin et soir avec du son bouilli dans de l'eau, et on le lui fera manger chaud, après y avoir mêlé à chaque fois deux onces de la poudre suivante, et par-dessus demi-picotin de froment.

Prenez fenugrec, sel commun, graines de lin, de fenouil, d'anis et de laurier, fleur de soufre, réglisse, aristoloche ronde, agaric, myrrhe, aloës succotrin et racine de chardon béni, de chaque deux onces, girofle, noix muscade, cannelle et gingembre, de chaque une once: faites du tout une poudre fine pour l'usage.

A midi vous lui donnerez moitié avoine et moitié fèves.

Blessures et enflures sous la selle et sur les rognons, et des cors.

Les uns et les autres sont ordinairement l'effet d'une selle trop dure, et des harnois mal faits ou gâtés. Ces maladies négligées peuvent estropier un cheval, et le mettre hors de service.

Si-tôt qu'on s'aperçoit qu'un cheval est blessé sous la selle, et que l'enflure n'est pas de conséquence, il suffit de frotter la partie avec du savon et de l'eau-de-vie; mais si l'enflure est considérable, il faut se servir du remède suivant:

Prenez quatre ou cinq blancs d'œufs, et les battez avec un gros morceau d'alun pendant un quart d'heure; il faut y ajouter ensuite un verre d'huile de térébenthine, autant d'eau-de-vie, battre encore le tout ensemble, et de cette composition en frotter bien la partie enflée, matin et soir: on la nettoie ensuite et on la fortifie avec de l'eau-de-vie, lorsqu'elle est désenflée. Par ce remède, on évite tous les accidens qui peuvent arriver des enflures causées par la selle, sur le garrot, sur les rognons et sous la selle.

Si ce sont des cors qui viennent, et sur les rognons et aux pointes des mamelles de la selle, il faut les amollir en les frottant avec onguent de Montpellier, toutes les vingt-quatre heures, ou

bien avec du vieux-œing le plus vieux qu'on pourra trouver. Il fera tomber l'escarre, que l'on pansera ensuite avec de l'essence de térébenthine, et de la charpie faite avec de vieilles cordes pilées et mises presque en poudre.

On se sert d'un suppuratif qui est fort bon pour les cors, mais que l'on ne trouve pas si-tôt, parce qu'il faut l'avoir tout préparé. Il se fait avec deux onces d'huile d'olive, cire neuve, térébenthine de Venise, poix noire, poix résine, poix grasse, graisse de mouton, graisse de porc mâle, de chaque demi-once, que l'on fait fondre à petit feu pour faire le mélange de l'onguent.

Si l'y a grande plaie, et qu'il faille dessécher, mettez dessus des cendres de coquille d'œuf, de drap ou de savate brûlée, ou bien des feuilles de tabac vert pilé dans la saison, ou de la chaux vive éteinte dans égale quantité de miel.

L'onguent suivant est excellent pour toutes sortes de blessures et de plaies, sur-tout pour les ulcères, chancres, vieilles blessures et autres difficiles à guérir.

Il faut prendre douze onces de la meilleure huile d'olive, deux onces de la meilleure eau-forte, et deux gros de bonnes aiguilles; il faut les casser en deux, pour être sûr qu'elles sont de bon acier; celles qui plient ne valent rien. Vous mettez le tout dans un grand vase de verre, savoir: les aiguilles les premières, l'eau-forte ensuite, et sur-le-champ verses l'huile. Il faut observer, en versant l'huile, d'éloigner la tête, pour que la vapeur ne monte pas au visage. On laisse le tout pendant vingt-quatre heures sans le remuer ni le toucher; on culève après ce temps l'onguent avec la pointe d'un couteau; on jette l'eau qui reste dans le fond du verre; on nettoie l'onguent de toute écume qui

s'est faite sur la superficie, et on a soin d'en ôter toutes les parties d'aiguilles qui peuvent rester; on lave ensuite l'onguent dans une jatte d'eau, jusqu'à ce que, changeant de différente eau, la dernière conserve sa couleur ordinaire; on ramasse alors l'onguent, et on le conserve dans des pots de faïence, pour s'en servir au besoin. On nettoie alors la plaie avec du vin chaud; on met de cet onguent dans une cuiller, on le fait fondre, et avec une plume on arrose un peu la plaie, ensuite on en imbibe légèrement une charpie que l'on applique sur la plaie, et on la couvre d'une compresse trempée dans du vin chaud, on bande ensuite la plaie: on panse le mal toutes les vingt-quatre heures.

De l'effort des reins.

Quand un cheval tombe d'un lieu élevé sur les quatre jambes, et qu'il se trouve avoir un fardeau lourd sur le corps, il est aisé de juger la forte et douloureuse impression que cette chute doit causer sur les vertèbres des lombes, ou plutôt sur les tendons des muscles qui les tiennent réunies. Ce que nous avons dit en parlant de l'entorse, se peut rappeler ici, avec cette différence pourtant, que s'il y avoit luxation, dislocation ou fracture aux reins, il seroit inutile de tenter le moindre secours. Mais il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, que cela arrive, à moins que ce ne soit dans un précipice. C'est pourquoi on traite cette maladie comme une forte extension de nerfs et de tendons, avec les résolutifs spiritueux et aromatiques.

Prenez, par exemple, de la lie de bon vin; faites bouillir dedans toutes sortes d'herbes fines; comme sauge, thim, romarin, marjolaine, lau-

rier, lavande, hyssope, etc.; faites-les bien cuire et amollir, exprimez-en le jus au travers d'un gros et fort linge, ou à une presse, et ajoutez dans ce jus poix noire, poix résine, poix de Bourgogne, de chaque un quarteron, bol d'arménie en poudre, deux onces, sang-dragon, mastic, oliban, noix de galle, de chaque une once, huile d'aspic et térébenthine, de chaque deux onces: faites bien cuire le tout en consistance d'emplâtre bien gommeux et gluant, et l'appliquez le plus chaud que vous pourrez, sans pourtant brûler le cheval, et frottez auparavant toutes les parties douloureuses ou offensées, avec de bonne eau-de-vie ou esprit-de-tin; puis vous mettez votre emplâtre étendu sur de bonne toile neuve, et vous suspendez le cheval pendant neuf jours.

Si l'y a tumeur dans quelques parties où l'on puisse soupçonner une humeur flottante, on peut y faire une légère incision, et y introduire tous les jours huile d'aspic, d'hypericum et de pétrole, bien mélangées ensemble.

On peut aussi se servir de l'emplâtre rouge ou emmiellure rouge, ou bien du suivant.

Prenez cumin, fenugrec, baie de laurier et semence de lin, de chaque deux onces, broyez bien le tout ensemble, et y ajoutez ce qui suit: farine de froment, huit onces, galbanum, sang-dragon, mastic en larme, de chaque deux onces. Vous y ajouterez huit onces d'essence de térébenthine, d'onguent d'agrippa, de mariatum, de chaque deux onces, et poix grasse, demi-livre; mêlez exactement le tout, et le faites fondre lentement à un petit feu, et l'étendez sur de la toile neuve, que vous appliquerez sur la partie affligée.

De la gale, du roux vieux, et des dartres.

Cette maladie est un vice de cuir, qui devient ulcère, plein de pustules, et plus épais par l'engorgement de toutes les glandes de la peau, qui se trouvent abreuvées d'un suc âcre et mordicant.

On en distingue de deux espèces, dont l'une est une espèce de gratelle, et est sans écorchure, mais qui s'étend insensiblement par tout le corps.

L'autre vient par plaie, en forme de boutons, qui s'écorchent et font place à une croûte qui tombe ensuite, si elle n'est de nouveau arrachée.

L'une et l'autre se connoissent aisément au coup-d'œil, parce que cette maladie fait tomber le poil, et paroît à la place.

La première espèce est la plus longue, et la plus difficile à guérir; elle peut provenir ou de contagion, ou de fatigue, ou de misère, pour avoir, par exemple, souffert la faim et la soif, les injures de l'air, et pour avoir été mal ou point pausé, principalement aux chevaux entiers et aux chevaux qui tirent au collier.

De quelque espèce que puisse être celle dont le cheval est attaqué, donnez-vous de garde de le panser par des remèdes extérieurs, pour le guérir de sa gale: le mieux et le plus sûr est toujours de le traiter intérieurement et de le guérir par le dedans. Les remèdes extérieurs donnés sans précaution, peuvent faire rentrer l'humeur, et causer par conséquent une grande maladie. Ils ne sont pourtant pas à négliger.

Il faut saigner le cheval au cou, afin que les remèdes agissent plus efficacement, et le purger le sur-lendemain avec une once d'aloës succotrin, demi-once de séné et deux gros et demi de fenouil en poudre, infusés dans trois demi-setiers

de vin, demi-heure avant que de le faire avaler.

Il faut observer de ne donner au cheval que la moitié de sa nourriture ordinaire le jour avant la médecine, et brider le cheval cinq heures après. Il faut supprimer l'avoine et ne donner au cheval que du son mouillé.

Après qu'il aura été saigné et purgé deux ou trois fois, si le mal est ancien, il n'y aura plus de danger de le frotter avec de la lessive commune où l'on aura fait bouillir deux ou trois onces de tabac de brésil, ou, au défaut, du tabac ordinaire.

Voici encore un liniment qui est fort bon, et sur lequel on peut compter, quoique fort simple.

Prenez un quarteron de vieux beurre salé (le plus vieux est le meilleur), faites-le fondre avec un demi-verre d'huile à brûler, et en frottez la partie le plus chaudement que faire se pourra. Cependant si le garrot en étoit attaqué, il faudroit l'appliquer beaucoup moins chaud, et le laisser refroidir, parce que cette partie est fort sensible. On peut encore user du remède suivant, après avoir usé quelques jours de la lessive précédente.

Prenez huile de laurier, quatre onces; vis-argent, deux onces; incorporez-les bien ensemble, en sorte que le mercure ne paroisse point, et qu'il soit tout-à-fait éteint, et de cet onguent vous le frotterez par-tout où il y aura de la gale. Si c'est en été, et que le soleil paroisse, vous l'y laisserez une heure ou deux, et en hiver, vous le laisserez dans l'écurie; mais le remède n'opérera pas si promptement: il ne faut pourtant pas, pour accélérer la guérison, faire comme la plupart de ceux qui, avec une pelle ou fer rouge, approchent des endroits qu'ils ont frottés d'onguent, pour le faire pénétrer; car, par ce moyen, on détruit et brûle

la racine du poil, et par conséquent on l'empêche de pousser, ce qui est fort désagréable; au lieu qu'en frottant cinq ou six fois seulement, une fois ou deux par jour, vous êtes sûr de guérir le cheval.

La gale dégénère quelquefois, par négligence, en ce qu'on appelle *roux vieux*. Cet accident qui arrive plus communément à de gros chevaux entiers, de trait et de labourage, parce qu'ils sont communément plus chargés d'humeurs, qu'ils ont l'encolure plus grosse, et que les grands replis qu'ils ont dans la crinière, empêchent, en les pansant, d'y entretenir la propreté, n'est autre chose que la gale même, mais plus invétérée, et demande par conséquent plus de soin et moins d'impatience pour parvenir à la guérison. Cette maladie gagne aussi la queue, aussi bien que l'encolure, par la difficulté qu'il y a de nettoyer comme il faut ces deux parties; c'est pourquoi cette espèce de gale paroît plus rousse que la gale ordinaire, d'où sans doute elle a tiré son nom. Il en sort des caux rousses et quelquefois blanches, toujours très-puantes et corrosives, qui font tomber le poil.

Pour y remédier, il faut tondre ou raser les poils et crins, soit de l'encolure ou de la queue, le plus près qu'il sera possible, le frotter rudement avec un bouchon de paille, comme si on vouloit faire saigner toutes les écorchures: quand même le cheval saigneroit, il n'y auroit point de mal; ensuite il faut prendre du savon noir, et en frotter partout comme avec un onguent. Si c'est en été, il le faut exposer au grand soleil, pour qu'il pénètre mieux; mais il faudra l'attacher bien court, car il pourroit se blesser. Si c'est en hiver, vous le frotterez dans l'écurie, tous les jours une fois, pendant huit ou dix jours de suite, après l'avoir rafraîchi

avec du son, et fait quelques saignées, comme nous venons dit pour la gale ordinaire.

Les dartres, soit vives, soit farineuses, sont toujours une espèce de gale que l'on traite de la même façon que les maladies précédentes, mais plus opiniâtre que les autres. Quand les remèdes généraux ont été pratiqués, on se sert d'abord du savon noir avec de l'eau-de-vie, dont on frotte les places dartreuses, et ensuite des autres remèdes contre la gale; mais il en faut user plus longtemps, et on donne au cheval une once de foie d'antimoine et autant de poudre de réglisse, matin et soir, dans le son ou l'orge qu'il lui faut donner pour nourriture, et il faut continuer au moins six semaines, et l'antimoine, et les remèdes extérieurs. On peut, pendant la cure, réitérer quelques saignées.

De l'enflure des bourses et sous le ventre, et des autres enflures.

Lorsque nous parlons d'enflure sous le ventre, nous n'entendons pas dire que les chevaux soient sujets à cette maladie commune parmi les hommes, et qui est ordinairement la suite d'une débauche et d'une intempérance outrée. Les chevaux, moins libres de leurs actions et de leur régime de vivre, sont aussi moins sujets aux suites fâcheuses qu'apporte le manque de sobriété, et l'activité des liqueurs ardentes et spiritueuses qu'on ne leur donne qu'en remède, et qu'ils ne peuvent prendre par conséquent avec discrétion, les garantit de l'abus que les hommes en font. Ce n'est donc point l'hydropisie dont nous traitons, mais l'enflure qui paroît entre cuir et chair à différentes parties du corps, et particulièrement celle qui vient aux bourses. Celle-ci se distingue ordinairement en trois espèces,

savoir : la simple inflammation, qui ne laisse pas d'être dangereuse, l'hydrocèle et l'hernie.

La simple inflammation peut venir de salcité dans le fourreau, de coups ou de meurtrissures reçues dans ces parties, ou de morsures d'animaux, venimeux ou non.

L'hydrocèle est un amas d'eau ou de sérosités dans la cavité des bourses.

Quant à l'hernie, nous en traiterons en son lieu.

Les autres enflures qui arrivent, ou aux cuisses, ou aux épaules, ou aux jambes, ou aux flancs, proviennent de chutes, de meurtrissures, ou d'écorchures, et alors ce sont des tumeurs inflammatoires, ou une espèce de dépôt, comme dans la fourbure, le farcin et les eaux, etc.

Nous traitons de presque toutes ces espèces d'enflures chacune en leur lieu.

Quant à l'enflure du fourreau, si c'est en été, menez le cheval à l'eau une fois ou deux par jour, et l'y laissez une heure chaque fois, cela suffira. En hiver, lavez-le avec de l'eau qui ne soit pas froide, et le frottez ensuite avec de l'eau-de-vie et du savon noir fondus ensemble, ou bien avec l'onguent de Montpellier, si l'enflure s'étend jusqu'aux bourses.

L'hydrocèle, qui est une hydropisie ou épanchement d'eau particulier dans la bourse, se peut guérir aussi dans sa naissance, par les mêmes remèdes ; mais, si elle résistait opiniâtrément à l'usage des remèdes, on feroit une ouverture avec la lancette du côté de la bourse où seroit l'épanchement, ou des deux côtés, si l'épanchement régnoit également des deux côtés. On peut, avant d'en venir à l'opération, faire usage du liniment qui suit :

Prenez environ quatre onces de jus de poireaux, deux onces de sel commun, un quarteron de pâte
de

de levain, le plus vieux est le meilleur, deux onces de jus de rue, deux poignées de farine de seigle, et environ un quarteron de vieux-œing que vous aurez fait fondre auparavant. Faites cuire le tout avec du vinaigre à discrétion, et faites-en une bouillie dont vous frotterez délicatement les testicules du cheval, trois ou quatre fois par jour.

Ou bien on se servira de celui-ci, qui est plus simple.

Prenez de la farine de fèves et du vinaigre, faites pareillement une bouillie ; ajoutez-y un peu de sel, et vous en servez comme de l'autre. En voici encore un aisé à faire.

Prenez des poireaux, de la mie de pain blanc, à-peu-près autant de l'un que de l'autre, que vous pilerez avec du miel ou du lait. Faites bouillir le tout ensemble, en consistance d'onguent, que vous appliquerez chaud sur les bourses avec de la filasse, et vous mettrez une vessie de bœuf ou de vache par dessus. Il faut faire tenir cet appareil avec un bandage, et le renouveler deux fois par jour, et continuer jusqu'à ce que l'enflure diminue.

Il ne faut pas omettre, si l'enflure vient d'une meurtrissure ou effort, de tirer du sang du plat des cuisses du cheval, que l'on mêlera avec farine de fèves, farine de graine de lin, térébenthine commune, de chaque quatre onces, populéum, deux onces, huile de millepertuis, quatre onces. Délayez le tout avec suffisante quantité de vinaigre, et en faites un emplâtre, que vous appliquerez sur les reins du cheval, cela contribuera beaucoup à faire descendre les bourses. Il faut faire ce remède dans le même temps que l'on applique l'autre remède sur les bourses.

Si l'enflure venoit des piqûres de l'éperon, il suffiroit de faire une forte décoction avec l'herbe